

Brigade Mondaine
[271] – Le
prédateur de la
haute banque

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

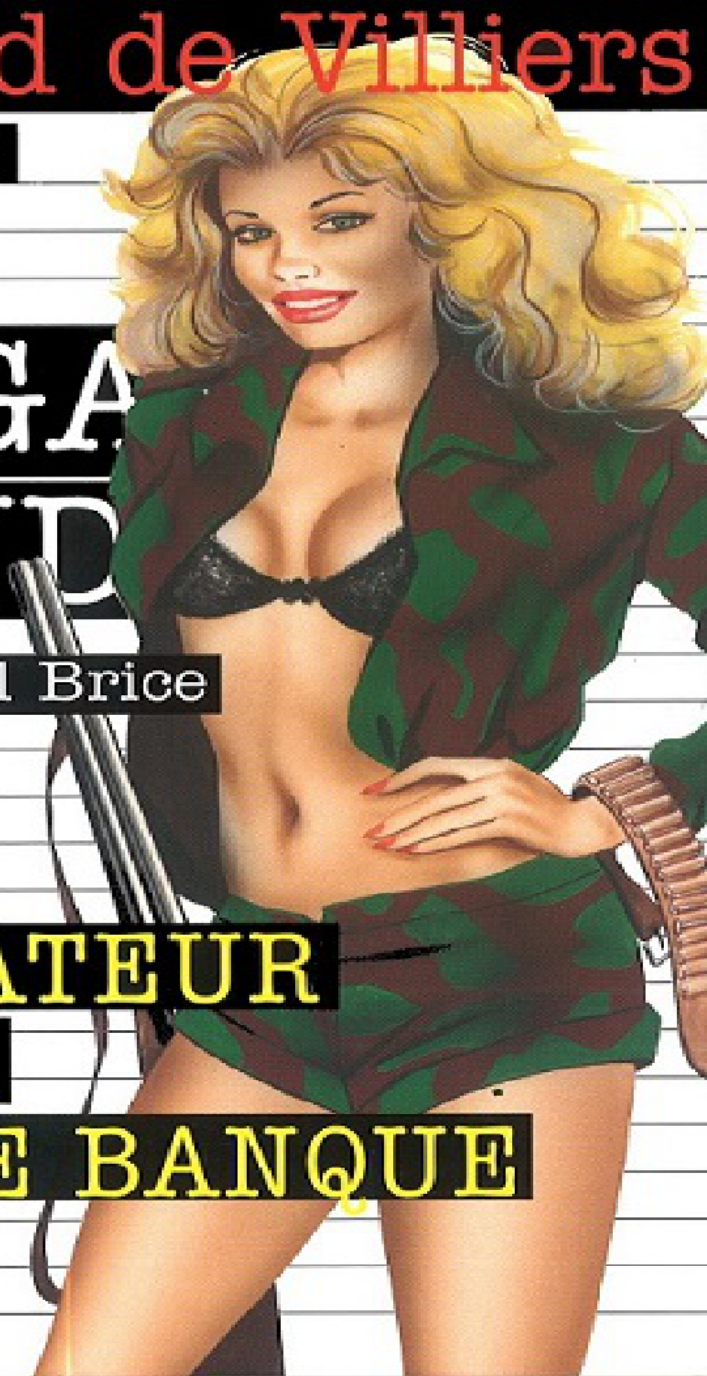
PRÉSENTE

BRIGADA MONDIALE

Par Michel Brice

LE PRÉDATEUR DE LA HAUTE BANQUE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°271)

**LE PRÉDATEUR DE LA HAUTE
BANQUE**

Quatrième

Rotchenko désigna du menton l'homme qui tenait son couteau contre le cou gracile de Sonia. Il aboya un ordre un russe, Karkarias, qui s'était mis à cette langue depuis qu'il faisait des affaires avec les récents milliardaires de ce pays, les « nouveaux russes », comprit. « Emmenez-les et enfermez-les ! » avait ordonné Rotchenko.

— On se reverra demain matin... à l'aube. Hugues Karkarias n'était pas du genre émotif. Mais un frisson le parcourut quand il comprit soudain en quoi allait consister, demain, sa « dernière épreuve »...

Chapitre premier



Quand Sergueï Rotchenko se leva lourdement pour aller remplir les deux verres de vodka, la lumière douce et oblique des lampes à abat-jour en peau de mouton donna un relief étrange, presque effrayant, à son visage tavelé par une ancienne vérole. Les centaines de minuscules cratères qui déformaient ses joues ressemblèrent soudain à des trous noirs. Et les arêtes saillantes de ses pommettes, son nez de boxeur et ses yeux brillants, enfouis dans ses orbites profondes, lui donnèrent physiquement l'air de ce qu'il était moralement aux yeux de millions de Russes et d'Européens : un monstre.

À part ça, un type charmant, amical, chaleureux, même. Envers ses amis et ses alliés, bien sûr, où ceux qu'il considérait comme potentiellement tels. Les autres... Sergueï Rotchenko n'avait pas de temps à perdre avec eux. Et « pas de temps à perdre », ça voulait généralement dire un cadavre de plus, sur sa longue route déjà abondamment semée de morts de toutes origines et de toutes nationalités.

La plupart du temps, il ne faisait pas le travail lui-même. Non que ça lui fit peur. En Afghanistan, dans les années quatre-vingts, il avait tué tellement d'hommes de ses propres mains que la crosse en nacre du Tokarev 9 mm qu'il portait toujours sur lui n'aurait pas été assez grande pour y tailler un nombre équivalent d'encoches. Mais il avait ramené du « Vietnam russe » une

douzaine de fidèles ayant servi sous ses ordres. Ces anciens soldats, qui le suivaient partout et lui étaient totalement inféodés, étaient devenus à la fois ses mercenaires privés, sa garde personnelle, et ses hommes à tout faire.

Absolument tout.

Chacun d'eux avait déjà plus d'une fois tué pour Sergueï Rotchenko, et était prêt à recommencer sur un simple regard de son maître.

Ou à mourir pour lui, s'il le fallait.

Rotchenko les appelait tous par leur prénom. Eux lui donnaient du « Général », son ancien grade dans l'armée. L'armée dont il avait été banni sur ordre de Poutine lui-même pour insubordination, mais dont une grande partie était encore dévouée corps et âme à celui qu'elle considérait comme un héros et une légende.

Une armée qui faisait trembler le gouvernement officiel jusque dans ses bureaux du Kremlin. Une armée dont on craignait qu'elle ne se soulève d'un jour à l'autre sur ordre du « général félon », pour renverser le gouvernement de Moscou et prendre le pouvoir.

« Ils » avaient raison d'avoir peur. Sergueï Rotchenko avait déclaré la guerre à la corruption officielle de ce gouvernement « fantoche » qui avait, selon lui, « assassiné la Russie » et laissé se développer l'islamisme tchétchène. Ce qui ne l'empêchait pas de se livrer personnellement à tous les trafics imaginables et à toutes les formes de corruption répertoriées, selon la vieille devise : « Fais ce que je dis, pas ce que je fais ». En réalité, ses vraies motivations étaient beaucoup plus simples et vieilles comme le monde : un appétit insatiable de richesse et de pouvoir. La richesse, il l'avait. Le pouvoir... celui qu'il possédait déjà allait lui servir de marchepied pour atteindre les sommets de la puissance. Passé à la politique, il régnait sur son fief de Krasnoïarsk, en Sibérie centrale, où il s'était fait élire à la fois comme député et comme maire. Appuyé sur cette base, contrôlant d'une main l'armée, de l'autre l'administration civile, plus rien ne l'arrêterait...

Ceux qui « savaient », dans les milieux politico-financiers russes et internationaux, considéraient le « Général » Sergueï Rotchenko comme le prochain homme fort de l'ex-empire russe. De toutes parts, les gouvernements comme les multinationales avaient déjà commencé à lui faire leur cour. Sans cesser d'être officiellement les alliés de Vladimir Poutine, bien sûr, ni d'assurer ce dernier de leur soutien.

Bref, les émissaires de l'ombre, les éminences grises de toutes les puissances – nationales et financières – se bousculaient dans l'antichambre de Sergueï Rotchenko, à qui les « amis » – officieux, bien sûr – ne manquaient pas.

Mais dans la foule des prétendants à son « amitié », le « Général » en avait choisi un. Un seul. Qu'il considérait un peu comme un autre lui-même, une version policée, occidentale, de ce qu'il était :

Un tueur.

Un tueur qui était installé à cet instant précis, en face de lui, dans le salon rustique mais confortable de son domaine privé, son relais de chasse situé à quelques centaines de kilomètres de Petropavlovsk, en plein cœur de la presqu'île du Kamtchatka.

Au milieu de nulle part.

Ici, Sergueï Rotchenko n'amenait – en dehors des membres de ce qu'il appelait sa « Légion » – que de rares intimes, passionnés de « grande chasse », comme lui, pour de courts séjours passés à traquer et à massacrer des dizaines de loups, de moutons des neiges, d'élan géants, et d'ours.

Des intimes et des filles, bien sûr... pour assurer le repos des « guerriers », la distraction des chasseurs ; des call-girls de grand luxe qu'il faisait venir par avion de Paris, Londres ou Moscou, jusqu'à Petropavlovsk, puis par hélicoptère jusqu'à sa datcha privée. Histoire d'agrémenter le séjour de ses invités, et le sien. Le « Général » savait recevoir...

Le tout coûtait de véritables fortunes, mais Sergueï Rotchenko avait les moyens, avec les montagnes d'argent public qu'il avait détourné et les innombrables missiles, chars, lance-roquettes, fusils-mitrailleurs et autres matériels de guerre appartenant à l'ex-Armée rouge, qu'il avait vendu sur le marché parallèle, aux plus offrants. Même quand ces « plus offrants » étaient ouvertement des terroristes islamistes. Tant que leurs dollars sortaient des imprimeries de l'Oncle Sam...

Un sourire creusa encore les trous et les crevasses de son visage malmené par les guerres, les canicules afghanes et les hivers sibériens, quand « le Général » tendit un verre plein à ras-bord à son unique invité.

Hughes Karkarias s'en empara et lui rendit son sourire, tout en louchant sur Sonia et Natalia, vautreées sur des peaux d'ours, devant la flambée qui embrasait en permanence la grande cheminée. Chaque fois que Sergueï et son invité se posaient dans le grand salon aux trophées de chasse, la brune et la blonde venaient y prendre leur place attitrée, comme deux chiennes parfaitement dressées. Physiquement, c'étaient deux véritables « bombes » dont la seule vue avait de quoi faire exploser dans son pantalon n'importe quel homme normalement constitué. De vrais fantasmes ambulants ! Comme on pouvait d'ailleurs le vérifier en permanence, vu qu'elles ne sortaient pas de la datcha et passaient leur temps vêtues exclusivement d'un string.

Sonia, la blonde aux yeux bleus, portait les cheveux très courts, ce qui n'enlevait rien à la féminité de sa silhouette longiligne, aux jambes interminables, avec des fesses petites mais dures comme du béton et des seins lourds et volumineux, accrochés très haut, comme défiant les lois de la pesanteur.

Natalia était son contraire : des yeux sombres et des cheveux d'un noir d'encre, qui cascadaient sur ses épaules rondes ; des cuisses pleines, des seins

légèrement plus petits que ceux de sa « collègue », mais fermes comme des pamplemousses.

La blondeur intime de Sonia – une vraie blonde – était taillée finement, façon « ticket de métro ». Au bas du ventre de Natalia, en revanche, s'épanouissait une forêt sombre et sauvage, qui débordait légèrement de son string, comme un signal, un appel permanent au plaisir.

À ce propos... le qualificatif de « chiennes » leur allait parfaitement. « Chiennes en chaleur », même, vu l'insatiabilité sexuelle dont elles faisaient preuve. Leur expertise en la matière n'avait d'égale que leur incroyable audace et leur époustouflante imagination.

Depuis bientôt une semaine, les deux hommes en avaient eu la démonstration, plusieurs fois par jour...

Oui, pensa Karkarias, Sergueï Rotchenko était un homme généreux. Et même princier. Il avait ses défauts, mais il fallait lui reconnaître cette qualité.

Pendant un court instant, le « Général » et son invité restèrent immobiles, les yeux dans les yeux, comme pour sceller un pacte au travers d'une sorte de rituel secret...

À propos de pacte, Hugues Karkarias commençait à trouver le temps long. Il était impatient de passer aux choses sérieuses. Mais il avait l'habitude des hommes et savait utiliser leur caractère. Celui-là, il le connaissait depuis moins d'un an, mais c'était suffisant pour savoir qu'il fallait le manier comme de la nitroglycérine : avec les plus infinies précautions. Sinon, cette bête fauve risquait de vous sauter à la gueule.

Karkarias força un peu son sourire et lança le traditionnel « Zazdarov'ié ! » avant de vider son verre. Cul sec.

Rotchenko l'imita et lâcha un rire sauvage. Puis il se tourna vers les deux filles avec un claquement de doigts :

— Je ne vous paye pas pour regarder voler les mouches ! Occupez-vous de mon invité.

— Avec plaisir ! ronronnèrent simultanément Sonia et Natalia.

Sans prendre la peine de se lever, elles filèrent à quatre pattes jusqu'au fauteuil de Karkarias et s'installèrent entre ses jambes. Puis, avec des mines gourmandes et des gloussements de plaisir anticipé, elles entreprirent de libérer sa virilité...

Karkarias soupira. C'était la troisième fois aujourd'hui et franchement, il avait d'autres préoccupations en tête. Mais bon, il n'allait pas refuser ce nouveau petit cadeau : Rotchenko était un homme qui se vexait facilement. Et il ne voulait surtout pas le vexer...

Bien que d'origine grecque, comme le suggérait son patronyme, Hugues Karkarias était français. Il incarnait même une ancienne et célèbre institution française, qui portait son nom : la banque d'affaires Karkarias, une entreprise

familiale fondée par ses ancêtres au XIX^e siècle, et dont il était aujourd'hui l'héritier, le propriétaire et le maître absolu. Dans les milieux financiers internationaux, le seul nom de la banque Karkarias évoquait la puissance occulte de la fortune, la vraie, celle qui fait obéir les rois et trembler les gouvernements.

À quarante-cinq ans, avec sa banque, ses réseaux, sa fortune personnelle et ses relations stratégiquement placées dans le monde entier, Hughes Karkarias était l'un des personnages les plus influents de la planète financière.

Et des plus redoutables.

Un tueur, comme Rotchenko, mais dans une version raffinée. Hughes Karkarias n'avait jamais porté l'uniforme et en fait de baraquements et de casernes, il avait été élevé par une brochette de nurses anglaises dans un hôtel particulier du XVI^e arrondissement de Paris. Quant aux guerres qu'il avait livrées, elles avaient eu pour cadre les salles de réunion lambrissées des plus prestigieux établissements financiers de Londres, New York, Genève, etc., les conseils d'administration des multinationales, les marchés boursiers, ou le monde des « opa » et des « fusions-acquisitions ». Un univers feutré où l'uniforme était le costume-cravate (plus quelques tailleurs Chanel ou Saint-Laurent), mais tout aussi impitoyable que celui où on s'affrontait à la Kalachnikov.

Karkarias avait lui aussi laissé pas mal de cadavres derrière lui, morts au champ d'honneur (ou de déshonneur) du business et de la finance : une jungle où seuls survivaient les plus forts, ceux qui n'avaient ni scrupules, ni états d'âme. Une zone de guerre où on ne faisait pas de prisonniers.

Les « morts » de Karkarias étaient bien sûr virtuels : ses victimes, il les avait assassinées financièrement, professionnellement, souvent ruinées... Mais la plupart étaient toujours en vie. Pas brillantes, mais en vie.

Alors, faute de véritables champs de bataille, Karkarias assouvissait son insatiable désir de tuer et sa fascination pour la mort à travers sa passion pour la chasse. Une passion que son père, lui-même excellent fusil, lui avait transmise très jeune.

Depuis, Hughes Karkarias avait poussé l'exercice beaucoup plus loin que les modestes chasses solognotes paternelles. Il avait traqué tous les gibiers de la terre : les plus grands, les plus dangereux, les plus rares... jusqu'aux espèces protégées, comme le lion, le rhinocéros, l'éléphant, le grizzli, l'ours brun et même son cousin l'ours polaire ! Il n'y avait pas un écologiste sur cette planète qui ne l'aurait écorché vif avec un plaisir non dissimulé. Mais Hughes Karkarias assouvissait ses obsessions sanglantes sur le continent africain ou en Asie, en Europe de l'Est où en Russie, bref, dans des pays échappant totalement aux règlements ouest-européens en matière de chasse, des pays où la conscience environnementaliste n'existait pas plus que le politiquement correct, et qui obéissaient à une seule loi : celle de l'argent. En clair, des pays où on pouvait massacrer n'importe quelle espèce animale en

toute légalité – et en bénéficiant en plus d’une organisation et d’une logistique trois étoiles –, pourvu qu’on paye.

Ce qui, évidemment, n’était qu’une formalité pour Hughes Karkarias, qui, lorsqu’il allait chasser au Zimbabwe ou au Kenya, réservait pour son usage personnel et celui de ses invités une chasse de la taille de la Belgique, et s’y rendait à bord de son jet personnel et privé, un Gulfstream 5 qui lui avait coûté la bagatelle de quarante millions d’euros.

Mais cette fois, il avait laissé son jet à Moscou pour prendre celui de Sergueï Rotchenko. Celui-ci avait tenu à faire les choses en grand – et à l’épater – en lui envoyant son avion personnel pour l’amener jusqu’au Kamtchatka.

Il aurait pu économiser quelques dizaines de milliers de litres de kérosène, vu que pour épater Karkarias, il fallait autre chose qu’un jet privé. Heureusement que celui du « Général » était vaste et confortable... Parce que Moscou-Petropavlovsk, ça faisait une trotte : une bonne dizaine d’heures de vol... Suivis de deux heures d’hélico pour arriver jusqu’au domaine privé.

Heureusement aussi qu’à Moscou, Sonia et Natalia avaient embarqué avec lui. Toutes en sourires et amabilités, les deux filles – qui ne devaient pas avoir quarante ans à elles deux – s’étaient présentées comme deux « amies » de Sergueï. Karkarias avait joué le jeu, tout en calculant mentalement ce que ces deux « escorts » de haut vol (c’était le cas de le dire) avaient coûté à son hôte. D’après son expérience personnelle, des filles de cette catégorie, c’est-à-dire des filles dont le physique pouvait se comparer à celui des top-models ou des mannequins-lingerie – qu’elles étaient aussi, bien souvent, arrondissant leurs revenus par cette activité « parallèle » –, prenaient dix à quinze mille dollars pour un week-end. Or, le séjour allait durer une semaine. Ces filles-là se déplaçaient sur commande pour n’importe quelle destination, mais exigeaient des billets d’avions prépayés en première classe... Rotchenko avait au moins économisé là-dessus. Quoi qu’il en soit, ces deux ravissantes putes lui avaient coûté une petite fortune. Mais Karkarias ne s’inquiétait pas pour lui : le « Général » avait les moyens.

Très peu de temps après le décollage de Moscou, les masques étaient tombés et... le reste aussi. Sonia et Natalia avaient cessé de jouer à ce qu’elles n’étaient pas et avaient mis un bel enthousiasme à faire profiter Karkarias de leur savoir-faire.

Du coup, le voyage lui avait paru beaucoup moins long.

Les deux « escorts » étaient sûrement hors de prix, mais elles justifiaient chaque dollar de leur exorbitant cachet...

Le banquier d’affaires utilisait peu les services des call-girls et autres prostituées de luxe. L’expérience lui avait permis de constater la véracité du vieil adage : le pouvoir et l’argent son aphrodisiaques. Et il se passait rarement une journée sans qu’il ait l’occasion de le constater à nouveau.

Les femmes réveillaient chez lui l'instinct du chasseur. Les femmes des autres, de préférence, y compris celles de ses amis et relations ; les femmes « impossibles », « interdites », toutes celles qui semblaient inaccessibles...

C'étaient celles-là – et seulement celles-là – qui l'excitaient vraiment. Quand il en rencontrait une – et qu'il n'était pas totalement absorbé par une chasse au tigre ou une prise de contrôle financière –, il passait, comme il disait, en « mode prédateur sexuel », et usait de toutes ses armes : fortune colossale, puissance politico-financière considérable, célébrité dans les milieux d'affaires autant que dans la jet set... Et comme si tout ça ne suffisait pas, même son physique se mettait de la partie : un mètre quatre-vingt dix, mince, athlétique, un visage agréable d'une apparente douceur...

Quand ses victimes étaient « à point », c'est avec son regard qu'il portait l'estocade : des yeux vert sombre, qui jetaient des reflets mordorés sous l'effet de la colère... ou d'un désir particulièrement intense.

À cause de ces yeux-là, beaucoup de gens le surnommaient « Hughes-le-loup », en référence à une nouvelle d'Erckmann-Chatrian, un tandem d'auteurs du XIX^e siècle, spécialisés dans l'horreur et le fantastique.

Mais Karkarias tirait une satisfaction bien plus importante de la sonorité de son patronyme. D'abord parce qu'il rappelait ses origines grecques et suscitait un parallèle avec d'autres titans de la finance et du « big business » : Niarchos, Onassis... Mais surtout parce qu'il évoquait le nom du plus terrible prédateur des mers : le Grand requin blanc. Dont le nom latin n'était autre que : « *Carcharodon carcharias* ».

Un « Grand blanc », ça dévore tout ce qui lui tombe sous la mâchoire, et ça se trouve tout en haut de la chaîne alimentaire.

Bref, lui tout craché.

Pendant que le « Général » se resservait de la vodka, Karkarias jeta un œil distrait à Sonia et Natalia, dont les langues tournoyantes et les bouches avides se disputaient son membre dressé avec de petits cris d'oisillons affamés, comme s'il s'agissait de la friandise la plus raffinée jamais produite par un pâtissier trois étoiles.

Ces deux filles étaient de grandes professionnelles, il fallait leur reconnaître ça. Du tout premier choix en matière de prostitution de luxe. Non seulement elles avaient le genre d'anatomie à faire la couverture des magazines pour hommes ; non seulement elles possédaient une science érotique digne d'une geisha et du Kamasoutra réunis... mais en plus, c'étaient de grandes actrices.

Hughes Karkarias leur abandonna sa virilité et, tordant le cou, chercha Aristote du regard.

Il le trouva comme d'habitude, embusqué dans l'encadrement d'une porte, le visage à moitié avalé par l'obscurité, juste assez visible pour rassurer Karkarias sur sa présence.

Aristote Van Dries était à Karkarias ce que sa « Légion » était à Sergueï Rotchenko : une ombre portée qui le suivait partout, un secrétaire particulier, un garde du corps, une éminence grise, connaissant le moindre de ses secrets, comme si les deux hommes partageaient le même cerveau. Ce qui, loin d'inquiéter Karkarias, lui permettait de dormir tranquille en toutes circonstances, sachant que son ange gardien le protégeait. Lui qui n'avait confiance en personne, n'avait jamais douté un seul instant de la fidélité, de la loyauté et du dévouement absolu d'Aristote Van Dries à son égard.

Il avait rencontré le Gréco-hollandais quinze ans plus tôt, dans un de ces fameux « dîners parisiens », et ils avaient tout de suite sympathisé. Ils s'étaient revus et, à leur troisième ou quatrième rencontre, Van Dries avait manifesté le désir de se mettre à son service. « Hughes-le-loup » avait accepté avec enthousiasme, sans une seconde d'hésitation. Il avait tout de suite reconnu un autre lui-même en ce grand blond élancé, esthète, passionné d'histoire et d'art moderne, mais capable, sous ses dehors raffinés, de la plus extrême violence.

Leurs points communs allaient jusqu'à avoir le même âge et des origines grecques communes. Hughes avait poussé la confiance à l'égard d'Aristote jusqu'à faire de lui son exécuteur testamentaire... et le parrain de son plus jeune fils, Achilles (on prononçait le « s », à la grecque).

Depuis leur arrivée au domaine privé du « Général », Aristote Van Dries avait profité des filles avec modération, bu et mangé de la même manière, et s'était fait discret, voire invisible, de façon à laisser le plus souvent possible Hugues et Sergueï en tête à tête. Van Dries savait que malgré son goût immodéré pour la grande chasse, Karkarias n'avait pas fait près de vingt mille kilomètres pour ajouter quelques ours à son palmarès.

Le banquier aussi s'impatiait. Voilà près de cinq jours que Rotchenko et lui alternaient chasse et sexe ; dans la baraque à gibier du domaine s'entassait le fruit d'un véritable massacre : des dizaines de moutons des neiges, de loups, d'élans géants, d'ours... de quoi dépeupler toute une région. Le cauchemar absolu d'un ami des bêtes ou d'un spécialiste de la faune. Les deux hommes dégustaient à chaque repas les produits de leur chasse (avec des sauces relevées et des épices par poignées, tout devenait mangeable), c'est-à-dire une infime partie. Pour le reste, le « Général » affirmait qu'il distribuait la viande à la population d'un village situé à une centaine de kilomètres. Mais Karkarias en doutait. D'abord, parce que ce genre d'altruisme ne lui ressemblait pas. Ensuite parce qu'aucune voiture n'avait quitté le domaine depuis son arrivée, et la baraque à gibier était toujours aussi pleine. Malgré le froid – on était en novembre – ça commençait même à puer sérieusement.

« Tout comme cette situation », pensa « Hughes-le-loup » en portant à ses lèvres le verre de vodka que son hôte venait de remplir pour la cinquième fois. Elle était excellente : de la Moskovskaïa, l'une des meilleures. C'était déjà ça.

Dans l'encadrement d'une autre porte, Karkarias aperçut du coin de l'œil

l'un des hommes de Sergueï.

Aristote d'un côté, le « légionnaire » de l'autre, chacun veillant sur son maître...

Tout ça commençait à avoir des allures de thriller érotico-fantastique, dans le décor hallucinant de cette pièce immense où les quelques meubles en cuir et bois massif étaient entourés par des centaines de trophées, têtes d'animaux naturalisées qui sortaient des murs et, dans la pénombre, semblaient fixer leur assassin – Rotchenko – de leurs yeux de verre. Quant à celui qui était venu de si loin pour l'aider à massacrer leurs semblables, ils posaient sur lui un « regard » qu'« Hughes-le-Loup » aurait pu ressentir comme un avertissement... ou une prière.

À condition d'être sensible à l'une... ou à l'autre. Ce qu'il n'était pas.

Les rares espaces non occupés par des têtes d'animaux l'étaient par des râteliers d'armes.

Le cambrioleur qui aurait eu l'idée de visiter cette maison aurait été mal, mais alors vraiment très mal inspiré. Le long des murs s'alignaient des dizaines de modèles de fusils de chasse, depuis le « Juxtaposé » à éjecteur et double détente jusqu'au « Superposé » à bascule ; depuis la carabine double express, à verrou et lunette pivotante, jusqu'au fusil semi-automatique à « joue » bavaroise ou crosse anglaise, en passant par les « gros gibier » à bande de battue, plaque anti-recul et guidon fibre optique... Le tout sous les marques les plus prestigieuses : Verney-Carron, Demas, Purdey, Holland & Holland... La collection personnelle de Sergueï Rotchenko comprenait même quelques exemplaires du célèbre AK 47 (la « Kalach » des militaires russes), du non moins célèbre M-16 (son équivalent américain), et d'autres armes de guerre d'origines diverses.

Karkarias s'était poliment extasié, comme de bien entendu, mais là encore, il en aurait fallu davantage pour l'épater : ces armes, il les possédait toutes, et bien d'autres encore, dans le râtelier de son hôtel particulier parisien.

Soudain, Sergueï Rotchenko posa brutalement son verre de vodka et pointa un doigt sur son invité :

— Tu sais pourquoi tu es là ? demanda-t-il.

Hughes Karkarias faillit répondre qu'il commençait justement à se poser la question, mais s'abstint diplomatiquement.

— Parce que tu m'aimes bien et que tu as confiance en moi, répondit-il sans se mouiller.

— Et parce que tu sais que, une fois que tu m'auras aidé à m'installer au Kremlin, je te donnerai en échange le quasi-monopole de l'exploitation du gaz et du pétrole sibérien, ce qui te rendra au moins cent fois plus riche que tu ne l'es déjà.

Karkarias esquissa un sourire :

— En attendant, la mise de fonds n'est pas négligeable : deux cents millions de dollars pour financer ton coup d'état !...

Le « Général » balaya l'objection d'un revers de main, comme si son interlocuteur avait évoqué une poignée de piécettes :

— J'ai de nombreux fidèles, dans l'armée, tu le sais...

— Mais je sais aussi que la vraie fidélité est celle qui s'achète, compléta Karkarias, sans pouvoir retenir un coup d'œil vers les deux ou trois silhouettes des « légionnaires » de Rotchenko, fondues dans l'ombre.

Le « Général » avança vers son hôte et contempla d'un œil distrait les deux filles qui s'affairaient toujours sur sa virilité.

— La fidélité, c'est comme l'amour... ou le sexe, dit-il. Plus on la paie cher, meilleure elle est.

Son excitation soudainement « boostée » par la perspective de conclure enfin ce contrat « moral » qu'il était venu chercher si loin – et en prenant tant de risques –, Karkarias fut emporté par un orgasme violent auquel il ne s'attendait pas. La tête renversée sur le dossier de son fauteuil, il se vida à longs jets impétueux sur le visage de Sonia et Natalia. Après quoi, les deux filles se léchèrent mutuellement la figure et s'embrassèrent longuement, à pleine bouche, pour partager le nectar qu'elles venaient de recevoir comme un cadeau.

— Pour moi, en tout cas, ce sera plus qu'un investissement, fit Karkarias en se rajustant : ce sera une revanche. Une vengeance, même, que j'attends depuis des années.

Rotchenko eut un rire sombre :

— Ça t'apprendra à croire en la parole de ce chien de Poutine.

— Et en l'avenir de ses « GKO », les obligations d'État russes, grommela le banquier.

Le « Général » se régala :

— Combien tu as investi là-dedans, déjà ?

Karkarias haussa les épaules :

— Tu le sais bien : cinquante millions d'euros.

Rotchenko éclata de rire :

— Cinquante millions d'euros pour des obligations jamais remboursées, et qui ne le seront jamais ! De la part d'un type aussi avisé que toi, c'est vraiment incroyable !

— Qu'est-ce que tu veux : nous, Français, on se fera toujours baiser par les emprunts russes !...

« Hughes-le-Loup » fit mine de rire, mais il bouillonnait de rage intérieure. D'abord, parce qu'il avait beau être un joueur compulsif (ce qui

l'avait poussé à tenter ce coup de poker insensé), il était très mauvais perdant. Ensuite, parce que l'affaire des GKO avait fait de lui la risée des milieux financiers internationaux.

Et ça, pour un homme comme lui, c'était plus intolérable encore que de perdre tout l'argent du monde.

Cette humiliation-là, Karkarias ne s'en était jamais remis. Et il était décidé à la faire payer très cher au gouvernement de Vladimir Poutine.

Quitte à prendre tous les risques en s'alliant avec le diable...

Mais les risques – comme le jeu –, Hughes Karkarias avait toujours aimé ça.

Sonia et Natalia, leur « mission » accomplie, se retirèrent – toujours à quatre pattes – jusqu'à leur place habituelle : les peaux d'ours étalées devant le feu, et reprirent leur pose alanguie, prometteuse de futures extases.

Serguei Rotchenko leur jeta un regard appuyé, plus long que d'habitude, qui fit pâlir le sourire un peu mécanique des deux call-girls. Puis il se tourna vers, Karkarias et se laissa tomber sur l'accoudoir de son fauteuil. Il avança le visage vers lui, jusqu'à ce que son hôte sente son haleine imbibée de vodka et voie briller tout au fond de ses orbites la braise de ses yeux noirs.

— Avec moi, tu le sais, pas besoin de contrat écrit, fit le « Général » de sa voix rugueuse comme une pierre ponce.

— D'autant que dans ce genre d'accord, fit Karkarias en soutenant son regard, une trace écrite pourrait se révéler extrêmement dangereuse, pour toi comme pour moi.

Le « Général » eut une moue et un hochement de tête qui signifiaient quelque chose comme : « Tu n'as peut-être pas tout à fait tort ».

— C'est pourquoi, reprit-il, notre alliance ne sera définitivement scellée que demain, après que tu auras subi, disons... un petit test. Une dernière épreuve.

— Une quoi ? fit le Français soudain inquiet.

Rotchenko lui abattit sur l'épaule une main de la taille d'un T-bone steak pour deux :

— Trois fois rien, fit-il, ne t'inquiète pas. On se connaît depuis... deux ans, c'est ça ?

— À peu près, oui.

Les deux hommes s'étaient rencontrés à Genève à l'époque où Rotchenko faisait discrètement le tour des grandes banques internationales, dans l'espoir de dénicher un « sponsor » pour ses futurs projets. Or, la banque Karkarias avait justement des bureaux à Genève...

— J'ai eu plusieurs fois l'occasion de te voir à l'œuvre dans le monde du business, reprit le « Général ». Depuis que je t'ai vu en action, fusil en main, je suis presque certain que nous sommes comme deux frères. Mais pour

accepter de lier définitivement ma vie et mon destin aux tiens, j'ai besoin d'être sûr que nous sommes... frères de sang !

Devant le froncement de sourcils plein d'incompréhension du banquier, Rotchenko éclata de rire :

— Ne crains rien, je te dis. C'est juste une dernière formalité.

— Quel genre de... formalité, demanda Karkarias de plus en plus inquiet.

Le visage de pierre de Rotchenko se ferma brutalement :

— Celle-là !

Il se détourna soudain de son invité et se mit à aboyer en russe en direction de ses « légionnaires ». Comme des dogues parfaitement dressés, deux d'entre eux bondirent aussitôt dans la pièce. En une fraction de seconde, ils furent sur les deux filles, qu'ils arrachèrent littéralement du sol pour les forcer à se tenir debout. Sonia et Natalia se retrouvèrent les mains derrière le dos... la longue lame effilée d'un couteau de chasse appuyée sur le cou.

Karkarias tourna vers Rotchenko un regard effaré.

— Ces deux putes travaillent pour le FSB, expliqua le « Général ». Et quand je dis « putes », elles n'en sont pas plus que ma très Sainte mère. Remarque... c'est bien imité, tu en conviendras comme moi. On sent qu'elles ont travaillé le rôle.

Karkarias était un animal à sang-froid. Il avait déjà repris le sien :

— Ce n'est pas maintenant que je vais commencer à mettre ta parole en doute. Mais comment le sais-tu ?

Rotchenko désigna du menton l'homme qui tenait son couteau contre le cou gracile de Sonia :

— Il y a trois ou quatre ans, Igor a été arrêté et longuement... interrogé par le FSB. Cette fille était là. Elle observait et prenait tranquillement des notes pendant qu'on le torturait. Autant te dire qu'il l'a reconnue au premier coup d'œil, quand elle est descendue de l'hélico. Depuis, il s'est arrangé pour éviter qu'elle le voie. Ça nous a permis de mettre au point ce petit piège.

De nouveau, il aboya un ordre en russe. Karkarias, qui s'était mis à cette langue depuis qu'il faisait des affaires avec les récents milliardaires de ce pays, les « nouveaux russes », comprit.

« Emmenez-les et enfermez-les ! » avait ordonné Rotchenko.

Les deux filles disparurent, entraînées par les « légionnaires » du « Général ».

Qui ajouta pour lui-même, le visage déformé par un méchant rictus :

— On se reverra demain matin... à l'aube.

Hugues Karkarias n'était pas du genre émotif. Mais un frisson le parcourut quand il comprit soudain en quoi allait consister, demain, sa « dernière épreuve »...

*

* *

Il faisait à peine jour sur l'immense Kamtchatka, bordé par la mer de Béring. Les toits de la datcha et de ses dépendances se confondaient encore avec le ciel nocturne. Comme des fantômes, treize silhouettes avancèrent vers les Jeep, dans un silence troublé seulement par le craquement des godillots de chasse sur les aiguilles de pins et les branches mortes.

Rotchenko et Karkarias montèrent dans le premier véhicule, avec Van Dries et deux « légionnaires ».

Quatre autres d'entre eux serraient de près Sonia et Natalia, dans la seconde voiture.

Il fallut une petite demi-heure pour arriver à la clairière, perdue dans la toundra, qui avait été le point de départ de toutes les chasses de la semaine.

Et d'où on partirait ce matin pour une chasse très différente...

Rotchenko et Karkarias n'avaient pas échangé un mot pendant le trajet. En descendant de voiture, le « Général » continuait à s'administrer à intervalles réguliers de grandes lampées de sa flasque de Moskovskaïa ; le banquier continuait à déguster à petites gorgées le café noir bouillant de son thermos.

Van Dries, lui, ne buvait rien.

Les trois chasseurs et leurs huit « rabatteurs » entourèrent le « gibier ».

Sonia et Natalia étaient nues, à l'exception d'une peau d'ours pour se protéger du froid, et d'une paire de baskets pour leur permettre de courir sans se déchirer les pieds...

Sans ça, avait décidé Rotchenko, elles auraient été immobilisées par leurs blessures au bout de cent mètres et ça n'aurait pas été du « sport ».

Il avait même poussé le *fair-play* – sa version à lui du *fair-play*, en tout cas – jusqu'à leur donner à chacune un couteau, pour qu'elles puissent se défendre.

« Ce seront vos griffes et vos dents ! » avait-il ironisé.

Des « griffes et des dents », il le savait, qui ne seraient pas d'une grande utilité contre les fusils de « grande chasse », équipés de visées optiques à laser, de leurs poursuivants.

Le « Général » était de bonne humeur. Son expression satisfaite contrastait de façon presque dérangeante avec les visages crispés des deux filles.

Elles savaient qu'elles allaient mourir, mais retenaient leurs larmes et s'efforçaient de ne pas montrer la peur qui leur tenaillait le ventre : ça lui aurait fait trop plaisir.

Il y eut simplement un bref échange, en russe, entre Sonia, la blonde aux cheveux courts, et le « Général ». La fille cracha quelques mots que Karkarias ne comprit pas, puis cracha pour de bon dans la direction de Rotchenko.

Les insultes n'entamèrent pas sa bonne humeur. Il eut un rire mauvais... puis son visage se ferma et il cria d'un ton rogue :

— Et maintenant, courez ! On vous laisse une demi-heure d'avance. Ensuite, ce sera le début de la traque.

Sonia et Natalia les défièrent une dernière fois du regard, lui, Karkarias et Van Dries. Les autres n'étaient que des hommes de main, indignes qu'elles posent les yeux sur eux.

Puis elles se mirent à courir.

Elles disparurent dans la forêt de sapins, accompagnées par l'éclat de rire collectif des onze hommes qui, dans trente minutes exactement, se lanceraient à leur poursuite.

Et les abattraient comme de vulgaires garennes.

*

* *

Boudiné dans sa tenue de chasse « camouflage », le dénommé Igor revint vers son maître avec la mine déconfite de l'homme de main qui a échoué dans sa mission et s'attend à être durement puni.

— Elle a disparu, Général. Plus de traces de pas, aucune trace de sang... Elle ne s'est pas blessée, apparemment.

— Apparemment, non ! grogna Rotchenko, qui avait perdu sa bonne humeur. Et apparemment, elle court beaucoup plus vite, et elle est beaucoup plus résistante que nous l'avions supposé !

— Elle court depuis cinq heures !... murmura Karkarias, en s'efforçant de ne pas laisser percer dans sa voix l'admiration qu'il éprouvait malgré lui pour cette fille.

Natalia – si c'était son vrai nom – avait réussi à les battre. Elle avait réussi, en baskets, vêtue d'une peau d'ours, avec un couteau pour toute arme, à distancer les onze chasseurs expérimentés, lancés à sa poursuite.

Et ça, c'était la dernière chose que Serguei Rotchenko aurait crue possible.

La guerre et la chasse lui avaient pourtant appris à ne jamais sous-estimer l'adversaire...

— On continue la poursuite ? demanda Igor.

Le « Général » sembla sortir d'un rêve.

— Quoi ? fit-il... Non... Non, on laisse tomber. De toute façon, il fera

nuît dans quelques heures. Elle n'a aucune chance de trouver de l'aide ou d'alerter qui que ce soit, vu qu'il n'y a pas un village à des centaines de kilomètres à la ronde. Rien que la toundra, sur des milliers de kilomètres carrés... Elle finira par crever de faim et d'épuisement... ou de froid.

— Bien, Général.

Igor recula en essayant de dissimuler son soulagement.

Mais Rotchenko l'avait déjà oublié.

Son attention s'était reportée sur son autre proie, celle qui gisait à terre devant lui, dans une mare de sang.

Sonia.

Elle s'était bien battue, elle aussi. Mais après cinq heures de traque, Rotchenko l'avait repérée dans la lunette Swarovski, montée sur son Krieghoff Drilling Optima « Big Five ». Avec un sourire qui savourait déjà sa victoire, il avait tranquillement ajusté la lointaine silhouette fugitive qui courait avec l'énergie du désespoir, maintenant d'une main sa peau d'ours autour d'elle. Puis il avait tiré. Une fois. L'impact de la cartouche à buffle et autre gros gibier africain Geschoss avait littéralement projeté en l'air la malheureuse Sonia, qui était retombée comme un sac et n'avait plus bougé.

Arrivés à sa hauteur, les chasseurs avaient pu constater que son ventre n'était plus qu'une bouillie rouge. Normalement, elle aurait dû être morte. Mais sa poitrine nue palpitait encore et de sa bouche s'échappait par saccades la buée d'un souffle haletant. Ainsi qu'un mélange révélateur de bave et de sang : elle n'avait plus que quelques minutes à vivre.

Rotchenko la considéra sans émotion.

— Humm, fit-il. J'avais envisagé de la prendre par le cul une dernière fois... La chasse me fait toujours bander... Mais vu son état... Je crois qu'on va passer directement à la petite épreuve dont je t'ai parlé hier.

Karkarias le fixa, s'attendant à tout.

Le « Général » arracha de son fourreau de ceinture son Cold Steel Carbon V « Trail Master », un couteau de chasse à manche court et lame à la fois longue et fine. Il le lui tendit :

— Tiens... Tu ne vas quand-même pas la laisser souffrir inutilement ?... À toi de finir le travail.

Devant l'hésitation de Karkarias, Rotchenko ajouta :

— C'est pour toi que j'ai fait venir cette fille jusqu'ici... et que je l'ai payée. Très cher, soit dit en passant. À toi de mettre un terme définitif à son contrat.

Il précisa, le visage soudain plus dur :

— Et à propos de contrat... C'est maintenant que le nôtre va être définitivement scellé... ou pas. Ça dépend de toi.

Dans un état second, Hugues Karkarias s'empara de la lame et fit deux pas jusqu'au « gibier » agonisant qu'on lui demandait de « servir ». Il mit un genou en terre pour être mieux positionné, tout en se parlant mentalement.

Le cœur...

Plonger la lame en plein cœur, d'un geste sûr et sans trembler. Comme ça, au moins, tout serait fini instantanément. De toute façon, elle n'avait plus que quelques minutes, voire quelques secondes à vivre, alors... autant abrégé ses souffrances. À la limite, c'était même une bonne action...

Une bonne action qui ferait de lui un assassin.

Même s'il était certain de la plus totale impunité, c'était grand même un grand pas à franchir...

Il s'efforça de penser aux milliards de dollars que son association avec Rotchenko allait lui rapporter.

Justement, la voix du « Général » s'éleva dans son dos :

— Alors... qu'est-ce que tu attends ? Tu n'as pas les couilles, ou quoi ?

Les mots de son futur « associé » le secouèrent comme un courant électrique.

Il leva la lame...

Ce fut à cet instant précis qu'il croisa le regard bleu – déjà presque sans vie – de Sonia, et qu'il entendit sa voix.

Une voix redevenue normale, dépouillée de ses minauderies « professionnelles ».

Dure et froide comme l'acier qui allait la faire taire pour toujours.

— Karina te tuera, pour ça, dit-elle.

Karkarias plissa les yeux, croyant qu'elle se trompait et qu'elle voulait dire « Natalia ».

— Ta copine, dit-il, c'est comme si elle était déjà morte. Vous serez bientôt réunies.

Juste avant d'armer son bras, il ajouta :

— Désolé. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais je n'ai pas le choix. De toute façon, au point où tu en es, ça vaut mieux pour toi. Adieu.

De toutes ses forces, il plongeait le poignard dans le cœur de Sonia.

La lame entra jusqu'au manche.

La fille eut un léger soubresaut et mourut instantanément, sans un cri.

Les applaudissements de Rotchenko retentirent derrière le dos de Karkarias et l'arrachèrent à son état de stupeur :

— Bravo, Hugues ! Cette fois, nous sommes frères ! Frères de sang !

« Hughes-le-loup » se releva lentement, habité par une drôle de sensation. Une sensation qui n'avait rien à voir avec l'horreur, l'envie de vomir ou le

dégoût de lui-même auxquels il s'attendait.

Il se sentait fort, au contraire. Invincible. Et rempli dans chaque cellule de son corps d'une charge érotique qui devait se sentir à des kilomètres, comme la traînée odorante d'une lionne en chaleur.

L'impression d'être soudain à l'étroit dans son pantalon de chasse lui en fit prendre conscience :

Il était en pleine érection.

Chapitre II



Le commandant de police Boris Corentin, le lieutenant Aimé Brichot et leur supérieur hiérarchique, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, avaient l'impression de se trouver dans le salon d'un appartement parisien cossu comme il en existait beaucoup, en l'absence de la maîtresse de maison et avant l'arrivée des autres invités. Décor moderne, grandes fenêtres, canapés et fauteuils en cuir profonds, beaux livres empilés sur la table basse, rayonnages pleins de bouquins, écran plasma, quelques belles toiles aux murs... On aurait pu être chez n'importe quel couple de bourgeois fortunés, à deux ou trois détails près : les fenêtres donnaient sur les jardins privés du ministère de l'Intérieur, place Beauvau, on était à cinquante mètres de l'Élysée, et l'accès à l'endroit où les trois hommes étaient en train de ronger leur frein était l'un des plus sévèrement gardés de France, puisqu'il s'agissait de rien moins que des appartements privés du ministre de l'Intérieur.

Quant à la « maîtresse de maison », que ses « invités » attendaient avec une légère boule d'angoisse au creux de l'estomac, « elle » n'était autre que le ministre lui-même.

Charlie Badolini tournait en rond dans la pièce comme un lion en cage. Un petit lion : les talonnettes qu'il dissimulait dans ses chaussures pour compenser sa petite taille ne compensaient pas grand-chose. Il passait

régulièrement une main nerveuse sur son crâne dégarni, avant de la plonger dans la poche de son éternel costume bleu-pétrole, où se trouvait son paquet de Job spéciales, les cigarettes hautement nicotinisées qu'il se faisait envoyer par cartons entiers de sa Corse d'origine.

Chaque fois, il ressortait la main de sa poche comme si un aspic y était lové : Étienne Kuntz, le ministre de l'Intérieur, « des Libertés et de la Sécurité publique » était à la fois non-fumeur et farouchement anti-tabac. Cycliste assidu, il interdisait qu'on fume en sa présence, et à plus forte raison dans ses appartements.

« Baba » – comme l'appelaient affectueusement ses hommes en son absence – allait devoir se passer encore un moment de la drogue à laquelle il était sérieusement accro depuis des années.

La petite moustache blonde du lieutenant Aimé Brichot frémit de satisfaction en reconnaissant, sur les photos encadrées qui s'étaient sur une commode, tout ce que la France comptait de célébrités sportives, cinématographiques, télévisuelles et autres. Toutes photographiées en train de pédaler en compagnie du ministre de l'Intérieur.

Il s'adressa à son supérieur et ami Boris Corentin, tout en rajustant devant une glace la veste en tweed anglais qu'il venait de s'offrir en soldes chez « Old England », son magasin préféré :

— C'est drôle, je n'aurais jamais cru que tous ces gens-là faisaient du vélo !

Installé au milieu du canapé de cuir, les bras étendus sur le dossier, Boris Corentin eut un petit rire :

— Eux non plus, sans doute, Mémé. Mais pour faire plaisir aux puissants, même les stars sont prêtes à n'importe quoi.

Il regarda sa montre, puis Charlie Badolini :

— Dites-donc, patron, je sais bien que monsieur le ministre est notre supérieur à tous, mais il pousse un peu, non ? Ça fait une demi-heure qu'il nous fait poireauter !

Badolini écarta ses petits bras en signe d'impuissance et les laissa retomber, se claquant les cuisses :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, Boris ?... C'est notre boss, on est aux ordres, point final. Remarquez, le fait de nous recevoir chez lui est un privilège qu'il n'accorde pas à n'importe qui.

— Nous sommes des VIP, en quelque sorte, lâcha malicieusement Aimé Brichot.

— Exactement, répondit le plus sérieusement du monde Badolini.

À son tour, Boris, par habitude, sortit son paquet de blondes légères de son blouson en daim, puis se ravisa :

— Etil ne vous a pas dit pourquoi il voulait absolument vous voir...

NOUS voir de toute urgence.

Badolini secoua sa tête ronde :

— Non : il m'a juste dit que c'était confidentiel, urgentissime, et ultra-sensible.

Les trois hommes échangèrent un regard pensif, chacun supputant dans son coin ce que pouvait bien être ce dossier « ultra-sensible » qui leur avait valu une « invitation » dans les appartements privés du locataire de la place Beauvau.

Lequel entra précisément à cet instant-là.

— Désolé de vous avoir fait attendre, messieurs, lança-t-il d'une voix haut perchée, rendue célèbre par d'innombrables interventions télévisées. Un commissariat qui vient d'être attaqué par une bande armée, en banlieue lyonnaise. Je sors d'une réunion de crise improvisée. Il a fallu réagir tout de suite, mettre en place un nouveau dispositif de sécurité avec renforcements d'effectifs, etc.

Il se précipita sur Badolini et lui serra la main en lui frappant chaleureusement le bras droit :

— Comment allez-vous, monsieur le Directeur ? Toujours accro à la cigarette ?

— Et vous, Monsieur le ministre, sourit Badolini en évitant de répondre à la question, toujours sur le pont vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Comme vous voyez.

Kuntz se tourna vers Corentin et Brichot, que Badolini lui présenta comme : « mes deux meilleurs éléments, ceux dont je vous ai parlé ».

— En effet, dit le ministre en leur serrant vigoureusement la main. Il paraît que vous êtes des as. C'est d'ailleurs pour ça que vous êtes ici. Installez-vous. Quelque chose à boire ?...

Après avoir poliment hésité, les trois hommes suggérèrent un café. Kuntz décrocha un téléphone intérieur et donna un ordre. Puis il ôta sa veste, défit son nœud de cravate, se laissa tomber dans un vaste fauteuil en cuir beurre frais et soupira :

— Quelle journée !... Enfin... s'il n'y avait que les voyous des cités, les violences urbaines et le grand banditisme, ça serait gérable ! Mais quand la haute bourgeoisie et les élites financières se mettent à sombrer dans la délinquance... Comme dirait Audiard, « faut plus comprendre, faut prier ! »

Badolini, Corentin et Brichot échangèrent un regard discret mais interloqué. Que le ministre surprit :

— Rassurez-vous, je n'ai pas encore « pété un câble », comme on dit de nos jours. Bon, que je vous explique... Hugues Karkarias, ça vous dit quelque chose ?

Badolini allait répondre, mais Corentin le devança :

— Bien sûr : l'héritier et le patron de la célèbre banque Karkarias, l'une des plus importantes et plus puissantes banques d'affaires au monde. Dans l'univers occulte de la haute finance internationale, Hugues Karkarias est certainement l'un des personnages les plus influents et les plus puissants qui existent.

Kuntz hocha la tête avec approbation :

— Bravo, commandant Corentin, je vois que vous connaissez votre « Who's who » sur le bout des doigts. Vous me direz qu'à la « Mondaine », c'est normal. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Karkarias est un de mes amis d'enfance...

— Je l'ignorais, en effet.

Le ministre eut une moue, accompagnée d'un geste vague :

— Remarquez que s'il ne l'était pas, ça ne changerait rien au problème. Qu'il le soit ne fait qu'aggraver les choses... et me mettre, moi, dans une position particulièrement inconfortable. Et qui risque de le devenir encore beaucoup plus...

Boris ouvrit la bouche pour lui demander de préciser sa pensée, mais une soubrette entra avec un plateau garni de trois tasses fumantes... et un quart-Vittel pour le ministre.

— Merci, Martine, lâcha distraitement celui-ci quand la jeune femme eut posé le tout sur la table basse.

Corentin la suivit machinalement des yeux jusqu'à ce qu'elle ait quitté la pièce. Ses fesses hautes et fermes, moulées dans une jupette noire, décrivaient des « 8 » à hypnotiser un cobra.

Même ici, dans le saint des saints, le commandant de police Boris Corentin, athlète bouclé à la gueule de star de cinéma, ne cessait pas d'être un homme à femmes compulsif.

La voix de son ministre de tutelle l'arracha à ses fantasmes :

— Hugues Karkarias file un mauvais coton, dit Kuntz. Depuis qu'il a repris la banque familiale, nos services et ceux de Bercy le soupçonnent de tremper dans toutes sortes d'affaires louches, tant politiques que financières. Comme la plupart de ces affaires se traitent et se concluent à l'étranger, ou par l'intermédiaire de l'une ou l'autre des innombrables sociétés qu'il n'arrête pas de créer, nous sommes la plupart du temps impuissants. Mais il y a plus grave... Beaucoup plus grave.

Étienne Kuntz avala une gorgée d'eau minérale et continua :

— Récemment, Hugues Karkarias s'est associé à Sergueï Rotchenko.

Machinalement, il se tourna vers Corentin, qui avait déjà bien répondu à sa première question.

— Et ce nom-là, ça vous dit quelque chose ?...

Boris hocha la tête mais cette fois, Aimé le prit de vitesse :

— Absolument. Un ancien général de l'ex-Armée rouge, qui s'est illustré, entre autres, en Afghanistan, dans les années quatre-vingts. Il a été expulsé de l'armée et il est passé à la politique. C'est le cauchemar de Poutine : richissime, avec la moitié des militaires prêts au coup de force sur un ordre de sa part... Il serait en train de préparer un coup d'état. Beaucoup le considèrent déjà comme le prochain chef de la Russie.

— Et ils n'ont peut-être pas tort, fit sombrement le ministre. L'ennui – si je puis dire – c'est qu'en attendant, la France est officiellement l'alliée – et l'amie ! – de Vladimir Poutine et de son gouvernement. Vous imaginez l'ampleur de la catastrophe diplomatique si, par l'intermédiaire de notre plus grande banque et de son dirigeant, nous avons l'air de soutenir officiellement un général renégat qui s'apprête à prendre le pouvoir par la force ?...

— J'aime mieux ne pas l'imaginer, fit Badolini en triturant dans sa poche son paquet de cigarettes. Mais qu'est-ce qui lui a pris, à Karkarias ?

Kuntz haussa les épaules :

— Pas difficile à deviner : l'autre a dû lui promettre monts et merveilles en échange de son soutien financier. Karkarias est déjà immensément riche, mais s'il obtient l'exclusivité de l'exploitation de certaines ressources naturelles sibériennes – le gaz et le pétrole, par exemple –, sa fortune ne connaîtrait plus de limites.

Il avala une autre gorgée d'eau et ajouta :

— C'est forcément de cet ordre-là. Karkarias est tout sauf un poète ou un philanthrope. S'il s'est embarqué dans une histoire pareille, c'est nécessairement parce qu'il a énormément à y gagner.

Un ange passa, les ailes frappées d'un baril de brut et d'un billet de cent dollars. Le ministre de l'Intérieur se perdit brièvement dans ses pensées. Badolini et ses hommes se regardèrent, un peu déconcertés.

— Je comprends les problèmes que vous posent Hugues Karkarias, monsieur le ministre, fit Badolini, mais je ne vois pas vraiment en quoi ils sont du ressort de la Brigade mondaine...

Étienne Kuntz s'étira comme un chat et réprima un bâillement :

— C'est que je n'ai pas encore complété le tableau... En plus de toutes ses autres... qualités, Hugues Karkarias a une activité sexuelle débordante, avec un sérieux penchant pour le sadomasochisme.

— Ça n'est pas illégal, fit observer Boris.

— En effet. Mais d'après nos renseignements, les penchants SM de Karkarias sont en train de prendre des proportions incontrôlables, échappant à toute mesure. Dieu sait vers quelles extrémités tout ça pourrait le conduire !...

Il soupira :

— De l'avis de tous ceux qui sont à son contact, la folie de Karkarias s'aggrave à mesure que sa fortune augmente. S'il continue comme ça, il va

mal finir... Très mal. L'ennui, c'est que Karkarias et sa banque, c'est la même chose. Et la banque Karkarias, c'est un peu la France... ou tout au moins son prestige financier.

Étienne Kuntz se pencha soudain en avant, comme pour confier un secret à ses interlocuteurs :

— J'ai eu une conversation à ce sujet avec le Président de la République : il ne veut à aucun prix que la France connaisse un scandale bancaire comparable à celui de la Barings ! Il compte sur moi – c'est-à-dire sur vous – pour tout faire afin de l'empêcher.

Il ajouta, après un temps :

— Et il ne m'a pas caché qu'étant donné les vieux liens d'amitié qui existent entre Karkarias et moi, il m'en voudrait beaucoup, à titre personnel, si une telle catastrophe arrivait.

Bondissant soudain de son fauteuil, Étienne Kuntz se mit à faire les cent pas dans son vaste living. Les trois représentants de la Mondaine, restés assis, se tortillaient dans tous les sens pour rester face à lui.

— Et puis il y a autre chose... lâcha sombrement le ministre.

Badolini et ses hommes échangèrent un rapide regard qui voulait dire : « Au point où nous en sommes... »

— Une fille a disparu, continua Kuntz. Une jeune et – paraît-il – très belle Russe, travaillant pour le FSB, qui avait pour mission de suivre Rotchenko d'aussi près que possible – de le « marquer à la culotte », en quelque sorte – afin d'informer le Président Poutine de ses moindres faits et gestes. Elle avait même ordre de... l'éliminer physiquement, si l'occasion se présentait de le faire sans laisser de traces.

Aimé Brichot ne put retenir un petit sifflement :

— Hé bé, ils ne plaisantent pas avec les opposants, en Russie !

Kuntz lui jeta un regard noir :

— Il ne s'agit pas d'un simple opposant politique, mais d'un homme que Vladimir Poutine considère comme un terroriste... au même titre que les islamistes Tchétchènes. Mais la question n'est pas là. Les dernières nouvelles que Sonia Tchernova – c'est le nom de la fille – a pu communiquer à ses supérieurs venaient d'un coin perdu du Kamtchatka, en Sibérie orientale, où Rotchenko possède un domaine immense. Il a l'habitude d'aller y chasser l'ours, entre autres. Moscou a su par Sonia Tchernova que Hugues Karkarias était l'invité de marque de Rotchenko, lors de cette chasse qui s'est déroulée il y a huit jours.

Corentin esquissa un sourire :

— S'ils sont aussi liés que vous le suggérez, rien d'étonnant à ce que Rotchenko l'invite en week-end dans sa « campagne ».

— C'est son droit, en effet, répliqua sèchement le ministre. L'ennui, c'est

qu'après ce dernier message, Sonia Tchernova n'a plus donné de nouvelles et a totalement disparu. Moscou craint qu'elle ait été démasquée... et tuée.

Boris eut un geste fataliste :

— C'est regrettable, en effet, mais ce sont un peu les risques du métier d'espionne, non ?

Étienne Kuntz revint s'asseoir dans le fauteuil qu'il avait quitté.

— Certes... L'ennui, c'est que Sonia Tchernova était... est... la nièce d'un des meilleurs amis de Vladimir Poutine.

Comme personne ne réagissait, il mit les points sur les « i » :

— Tout ça pour vous dire que si, dans le cadre de votre enquête, vous parveniez à la récupérer – vivante, de préférence – le Président russe vous en serait éternellement reconnaissant. Et à la France aussi, par la même occasion, ce qui serait une formidable opportunité de lui faire oublier les vilaines pensées qu'il nourrit sur nos liens supposés avec Rotchenko.

— Compris ! s'exclama Brichot.

— « Compris », c'est vite dit, enchaîna Boris. Monsieur le ministre, je crois saisir la situation dans son ensemble, mais c'est la mission que je n'arrive toujours pas à cerner avec précision. Je parle de celle que vous nous avez fait venir ici pour nous confier.

Étienne Kuntz acheva de vider dans son verre sa petite bouteille d'eau minérale.

— Votre mission ?... Elle est à la fois très simple et très vague : surveiller Karkarias, en découvrir le plus possible sur ce qu'il manigance dans tous les domaines -je dis bien dans tous les domaines –, et tout faire pour essayer de limiter les dégâts. Dans la mesure de vos moyens, naturellement.

Il y eut un court silence, troublé par le soupir abattu d'Aimé Brichot, qui demanda :

— Et on commence où... au Kamtchatka ?

Le ministre se fendit d'un demi-sourire :

— Non. En Suisse. Pour des raisons fiscales, Karkarias s'est installé à Genève, bien qu'il ait conservé son hôtel particulier de la rue Boileau, à Paris, dans le seizième. Vous commencerez où vous voudrez. Mais pour le cas où vous auriez besoin d'opérer en Suisse, je vous ai obtenu, par mon homologue helvétique, une autorisation spéciale d'enquêter sur leur territoire.

Le ministre se leva, signifiant que l'entretien était terminé.

— Si je comprends bien, fit Badolini en lui serrant la main, vous demandez à la Mondaine d'enquêter sur un homme qui n'a encore rien fait de répréhensible... tout au moins dans le domaine qui nous préoccupe, nous ?

Le ministre lui répondit avec un sourire qui n'avait rien de rassurant :

— Je vous rappelle que je connais Karkarias depuis l'enfance, mon cher

Directeur. Croyez-moi : c'est un monstre... Un démon qui est en train de se réveiller.

Il s'adressa à Corentin et Brichot :

— Ne vous imaginez surtout pas que ça va être des vacances ou une petite enquête de routine, messieurs. Un « client » comme Hugues Karkarias, on en rencontre rarement dans une carrière de flic. Et quand on en rencontre un... on le regrette.

Chapitre III



— En signant avec la France, vous n’auriez fait que vous mettre sur le dos une somme de contraintes économiques et administratives supplémentaires. C’est un pays de fonctionnaires, gouverné par des fonctionnaires, bref : une vaste et pesante administration, financièrement et fiscalement vorace, insatiable... et qui ne rend jamais rien. Un peu comme les casinos... sans l’amusement.

Hughes Karkarias versa une solide rasade de Laga-vulin 16 ans d’âge dans un grand verre en cristal taillé, y laissa tomber deux glaçons et poursuivit sur sa lancée :

— Vous vous rendez compte que la moitié de leur budget national passe dans le salaire et les retraites de cette armée de cinq millions de bureaucrates payés par l’État ! Après ça, la France n’a forcément plus les moyens d’être concurrentielle, lorsqu’il s’agit de racheter une affaire aussi importante que la vôtre, ma chère Cornelia. Ces minables vous auraient donné cinquante ou soixante pour cent de ce que vous obtenez en signant avec moi. Alors surtout, ne regrettez rien.

« Hughes-le-Loup » traversa le grand salon de son appartement genevois, un duplex de mille mètres carrés situé au dernier étage d’un immeuble moderne, avec une vue somptueuse sur l’immensité du lac Léman. Lequel

disparaissait dans la nuit, tombée de bonne heure en cette mi-novembre. À sa place, on ne voyait que les lumières de la ville. Sur la droite, le célèbre « Jet d'eau de Genève », éclairé de projecteurs puissants, propulsait vers le ciel ses tonnes de liquide sous pression, comme une traînée blanche verticale, dessinée à la craie sur un tableau noir.

Mais dans l'immédiat, la seule vue qui l'intéressait était le spectacle de la femme alanguie sur son vaste canapé Louis XV, une pièce de musée hors de prix sur laquelle la Pompadour en personne, assuraient les antiquaires, avait fait des galipettes avec son royal amant.

Cornelia Hansler n'était pas la Pompadour, mais aux yeux de Hughes Karkarias, elle était un véritable trésor vivant.

Au sens financier du terme, naturellement.

Allemande, native de Cologne, députée européenne à quarante-cinq ans, Cornelia Hansler était d'abord la fondatrice et la P-D.G. de la plus importante entreprise de transports européenne, « EuropaTrans », dont le chiffre d'affaires annuel était estimé à quelque vingt milliards d'euros.

Une entreprise sur laquelle sa concurrente la plus directe, la Française « Chargeurs Européens », louchait depuis très longtemps. Et avec laquelle une fusion était, quelques jours plus tôt, sur le point d'être signée à Paris, après des années de patientes et difficiles négociations.

Lesquelles étaient tombées à l'eau du jour au lendemain, quand Hughes Karkarias avait persuadé la députée-P-D.G. de signer avec une entreprise russe dont son nouveau « meilleur ami » Serguei Rotchenko était l'actionnaire majoritaire : la « Siberia Trans ».

Un accord infiniment plus juteux pour tout le monde.

Pour Cornelia Hansler, d'abord, qui s'était vue maintenue à son poste de P-D.G. (même si elle devait partager le pouvoir décisionnel avec un administrateur choisi par Karkarias), avec 50 % d'augmentation de salaire (passant à 9 millions d'euros par an), plus un joli « bonus » de quarante millions d'euros.

De quoi la mettre définitivement à l'abri du besoin. En admettant que cette fille de bourgeois, devenue milliardaire à trente-cinq ans, ait jamais été dans le besoin.

Juteux pour Rotchenko, ensuite, puisque le « Général » ajoutait à son « arsenal » politico-militaire une logistique de transports rapides qui, le moment venu, serait d'une utilité décisive à ses troupes.

Pour Karkarias, enfin, puisque la commission qu'il avait touchée sur cette opération s'élevait à quelque vingt-cinq millions d'euros, augmentant d'autant sa fortune.

Les seuls à ne pas être contents – mais alors, pas du tout – étaient les Français de « Chargeurs Européens », qui venaient de voir leur passer sous le

nez l'occasion de devenir le N° 1 mondial de leur branche, de créer des emplois au lieu de licencier, et de voir leur cotation boursière crever tous les plafonds.

Faute de quoi, ils avaient dû maintenir leurs plans de « restructuration », subir l'annonce humiliante de leur maintien à la deuxième place, et assister à la chute vertigineuse du prix de leur action.

Toutes choses qui étaient le cadet des soucis de Hughes Karkarias.

Les doigts de Cornelia Hansler, délicatement manucurés, frôlèrent les siens quand elle s'empara avec un sourire du verre qu'il lui tendait.

— C'est tout de même surprenant, de la part d'un Français, dit-elle avec un léger accent allemand, ce mépris de la France...

« Hughes-le-loup » eut un sourire qui dévoilait sa dentition de carnassier :

— Ne confondons pas, chère amie. J'adore la France. C'est le système politico-social français que je déteste. À certains égards, c'est pire que l'Union soviétique.

La femme d'affaires eut un petit rire léger :

— Vous exagérez !

— C'est vrai : ils n'ont pas encore de goulag !

Cette fois, elle rit franchement.

Le regard de Karkarias, rivé sur elle, prit soudain une intensité presque violente. Ses yeux exprimaient quelque chose d'indécemment qui la surprit et la troubla tout à la fois.

Malgré elle, Cornelia Hansler détourna le regard pour avaler une gorgée de son whisky.

Elle était divorcée depuis dix ans et en dix ans, à part une poignée d'amants de passage qui n'avaient guère laissé de trace dans sa vie, elle s'était consacrée exclusivement à quatre choses : sa fille Greta, son entreprise, sa carrière politique et les obligations inhérentes à ses fonctions de députée européenne.

Mais depuis qu'elle connaissait Hughes Karkarias, la femme en elle s'était réveillée. Et même... la femelle. Quelque chose chez cet homme la fascinait, l'attirait irrésistiblement, lui faisait peur. Et l'excitait aussi terriblement, elle devait bien se l'avouer.

Sans doute sa réputation de séducteur insatiable, de prédateur sexuel auquel pas une femme, disait-on, ne résistait, et qui en comptait des milliers à son tableau de chasse...

Normalement, une chef d'entreprise et une mère de famille respectable telle que Cornelia Hansler aurait dû être horrifiée par un tel individu, et – le business une fois conclu – s'enfuir à toutes jambes.

Mais le magnétisme animal que dégageait cet homme à la réputation

sulfureuse, la sexualité violente qui se dégageait de lui... la mettait à sa merci.

C'était tout cela qui lui avait fait, dans un premier temps, renier sa parole et ses engagements, pour signer ce *deal* avec Karkarias.

Et dans un deuxième temps, accepter cette invitation à dîner en tête à tête dans son luxueux duplex genevois.

Alors qu'elle le connaissait depuis huit jours à peine.

Cet homme était le diable en personne...

Elle avala une deuxième rasade de whisky pour se donner du courage, et s'aider à reprendre le contrôle d'elle-même.

C'était bien la première fois, depuis aussi loin que remontait sa mémoire, qu'elle avait besoin d'avoir recours à l'alcool pour affronter une situation ou un individu.

Mais pour l'heure, son seul souci était de masquer le trouble que « Hughes-le Loup » lui inspirait.

Oui, elle avait même entendu parler de son surnom. Et comprenait pourquoi on le lui avait donné, chaque fois qu'elle croisait son regard.

Un regard vert sombre, où dansaient des lueurs d'or... et même des éclats jaunes. Comme dans les yeux des fauves.

Hughes Karkarias, lui, ne se lassait pas de détailler celle qu'il voyait déjà comme sa prochaine proie.

Cornelia Hansler était généralement – et à juste titre -considérée comme une très belle femme. Entre la pratique matinale du jogging, la natation, le tennis et la gym avec un coach personnel, les thalassos les plus huppées et les soins de beauté les plus hauts de gamme, elle n'avait pas eu besoin d'avoir recours à la chirurgie pour ne pas paraître ses quarante-cinq ans. Blonde aux yeux bleus, les lèvres charnues et les pommettes saillantes, elle avait un de ces visages à la fois énergiques et doux de déesse aryenne, telle que les glorifiait – à une certaine époque – la statuaire officielle du 3^e Reich.

Avec ça, un corps magnifique. De longues jambes fuselées, un ventre plat, des fesses en béton et des seins voluptueux, d'une fermeté irréprochable.

Karkarias le constatait d'autant plus facilement qu'il était debout et elle assise, et que dans cette position, la robe que portait Cornelia lui offrait une vue vertigineuse, jusqu'aux délicieux tréfonds de son décolleté somptueux.

Justement... la tenue qu'elle avait choisie pour venir dîner chez lui révélait bien ce dont il n'avait jamais douté une seconde, à savoir qu'inconsciemment, elle s'offrait déjà.

Une brebis, venue spontanément se jeter dans la gueule du loup...

— Après, on passera à la vodka, dit-il soudain d'une voix ferme.

Cornelia Hansler sursauta et le regarda comme s'il venait d'aboyer un ordre ou de proférer une obscénité.

— Comment ?...

Karkarias se fendit d'un sourire rassurant :

— Oui. J'ai pris la liberté de nous commander un dîner à base de saumon fumé, de blinis et de caviar Béluga. Il me semble que la vodka s'impose, non ?

Cornelia Hansler soupira profondément, ce qui eut pour effet de soulever sa généreuse poitrine au point de la faire pratiquement jaillir de sa robe.

— Naturellement, fit-elle avec une sorte de soulagement.

Karkarias se posa tout en douceur sur le canapé Louis XV.

Tout contre son invitée.

Et se pencha vers son oreille pour lui murmurer dans un souffle :

— Vous aimez ça ?

Dans un sursaut, Cornelia tourna le visage vers lui, tout en reculant le haut du corps :

— Quoi ?

« Hughes-le-Loup » eut un rire charmeur :

— Mais... le caviar Béluga, bien sûr.

— Oui, fit Cornelia, reprenant le contrôle d'elle-même. J'adore ça. J'avoue que j'ai des goûts d'enfant gâtée.

— Vous n'êtes pas une enfant, Cornelia, reprit le banquier d'une voix d'hypnotiseur, vous êtes une femme. Une femme magnifique, dont la féminité est injustement à l'abandon, comme un jardin oublié.

— Hugues, écoutez...

— J'ai envie de faire revivre ce jardin, continua-t-il comme s'il ne l'avait pas entendue, d'en faire chanter à nouveau toutes les fleurs et les couleurs...

Dans un ultime sursaut de dignité, Cornelia Hansler s'écarta de Karkarias et lui fit face :

— Hugues !... Vous êtes incroyablement présomptueux !

Le banquier se contenta de sourire à cette remarque qu'il considérait comme puérile et négligeable. Au centre de lui-même, sa virilité était tendue comme un arc... ou comme un épieu, prêt à transpercer sa victime. Il se sentait invincible comme un dieu, irrésistible comme un surhomme. Ses mots à elle n'avaient aucune importance. Il ne les entendait même pas. D'ailleurs, il en était certain, Cornelia ne les prononçait que machinalement, parce qu'une toute petite part d'elle-même se croyait encore obligée de donner le change, d'« avoir l'air » d'une femme qui a encore le choix.

Alors qu'elle ne l'avait plus depuis longtemps.

Parce que, en l'invitant à dîner chez lui – pour ne pas dire en la « convoquant » –, Karkarias lui avait retiré toute forme d'auto-détermination.

Et qu'elle, de son côté, y avait spontanément renoncé.

Sans cesser de sourire, Karkarias passa une main derrière la tête de Cornelia Hansler et l'attira violemment vers lui. Leurs bouches se rencontrèrent dans une sorte de choc érotique violent qui fit voler en éclats les dernières résistances, les ultimes velléités de sauver les apparences, de l'Allemande. Ce fut comme si un barrage venait de céder sous la poussée d'un tsunami sexuel trop longtemps refoulé.

La langue de Cornelia et celle de Hugues s'enroulèrent comme deux aspics en plein coït. L'Allemande colla chaque centimètre carré de son corps à celui du Français...

Essaya, en tout cas.

Car si ce canapé avait convenu aux ébats de la Pompadour et de Louis XV, il ne permettait pas à ses deux occupants actuels de donner libre court à leur déchaînement érotique.

Les joues en feu, Cornelia Hansler s'écarta de son presque amant et lui souffla :

— Puisque j'ai renoncé à toute dignité en ce qui te concerne, autant aller jusqu'au bout dans des conditions plus confortables. Je suggère que tu me serves la vodka que tu m'as promis et que tu me conduises jusqu'à ta chambre.

Karkarias se dressa avec un sourire vainqueur :

— À tes ordres !

Ce qui, dans son esprit, n'était qu'une formule.

Dès cet instant, Cornelia Hansler était aux siens... d'ordres.

Trois minutes plus tard, dans la vaste chambre de maître aux murs tendus de soie sombre et éclairés de quelques tableaux de prix, une bouteille à moitié pleine et deux verres de vodka vides étaient posés sur la table de nuit. Au centre du grand lit « King size », le banquier d'affaires Hughes Karkarias était allongé sur le dos, entièrement nu, la tête sur ses oreillers et les bras en croix. Totalement nue, elle aussi, la députée européenne et femme d'affaires richissime Cornelia Hansler était à quatre pattes, la croupe cambrée et les seins ballottant sous elle, avalant goulûment la virilité dressée que son hôte lui offrait.

En guise d'apéritif, avant le caviar.

L'ardeur qu'elle y mettait ne surprenait pas Karkarias, qui avait, au premier regard, deviné chez elle la femme en manque, sexuellement. Ce qui l'étonnait, c'était sa technique éprouvée : cette façon de lui lécher langoureusement les bourses, de les avaler et de tirer dessus l'une après l'autre, puis de remonter lentement le long de la hampe, en y déposant un chapelet de baisers amoureux... Enfin, la manière dont elle enserrait et engloutissait le casque violacé entre ses lèvres gonflées par le désir, faisait

coulisser le membre dans le puits bouillant de sa bouche, tout en agaçant d'une multitude de petits coups de langue le pourtour infiniment sensible de la tête...

Une vraie professionnelle de l'amour !

Plus simplement, il était probable que, depuis toutes ces années, elle compensait ses manques en regardant des films pornos...

En tout cas, Karkarias ne regrettait pas d'avoir jeté son dévolu sur elle. Une fois de plus, il se félicitait de l'infailibilité de son instinct : Cornelia était sans conteste une des meilleures « affaires » qu'il ait connues depuis longtemps.

Un peu plus à chaque minute, Hugues Karkarias sentait monter en lui le désir de « posséder » Cornelia Hansler, pas seulement au sens sexuel du terme, mais... totalement.

D'en faire sa chose, son objet.

Son esclave.

Et pour cela, de l'emmener sur son territoire secret, dans son domaine privilégié.

Son royaume d'ombre : celui où l'extase s'accomplissait au travers de la souffrance.

Mais où, grâce à cette souffrance, l'extase prenait des proportions insoupçonnées des non-initiés.

Cette pensée lui fouetta les sangs et il éprouva le besoin impérieux de commencer tout de suite par un petit avant-goût.

Il empoigna la chevelure blonde de Cornelia et tira en arrière pour libérer sa virilité. Elle eut une expression étonnée, légèrement déçue :

— Tu n'aimes pas ?

— Si. Mais j'ai envie d'autre chose. Ne bouge pas.

Elle était déjà à quatre pattes. Il se contenta de la contourner et d'écarter davantage les deux sphères voluptueuses de sa croupe tendue vers la saillie. Puis, il appuya l'extrémité de son membre contre la bouche minuscule du petit anneau plissé, niché au creux de cette vallée secrète... et poussa de toutes ses forces.

D'un seul élan, il s'enfonça jusqu'à la garde dans le puits de ses reins, l'embrochant comme un poulet. Se sentant emprisonné dans cet étau serré et brûlant, il lâcha un râle de plaisir.

Cornelia, elle, poussa un hurlement de douleur. Un cri de bête poignardée. Qui fit sourire Karkarias :

— Apparemment, fit-il avec un sourire cruel, j'ai découvert une voie qui n'est pas souvent explorée.

— Ja... jamais ! cria Cornelia. Je... je n'aime pas ça !

Au lieu de se retirer, le banquier accéléra ses va et viens.

— Tu vas changer d’avis. Tu vas voir.

Effectivement, en moins d’une minute, les cris de douleur de la députée se transformèrent en gémissements de plaisir.

Puis en rugissements de bonheur.

Lorsqu’enfin Karkarias se vida à longs jets puissants, tout au fond de ses reins, Cornelia Hansler accompagna ses râles de satisfaction d’un hurlement de jouissance.

Celui du plus violent orgasme qu’elle ait jamais connu.

« Hughes-le-loup » resta un long moment, planté en elle si profondément que son ventre et les fesses de l’Allemande étaient comme soudés.

Puis, il se retira d’un coup, sans plus de délicatesse qu’il était entré.

Cornelia Hansler s’écroula sur le ventre, bras et jambes écartés, comme une poupée désarticulée, un pantin crucifié.

Mais crucifié de bonheur et d’extase.

Ce ne fut qu’après avoir repris son souffle – et vidé cul sec un nouveau verre de vodka –, qu’elle osa lever les yeux et croiser ceux de Karkarias.

— Hughes... fit-elle d’une voix rauque.

— Quoi ?

— À partir de maintenant, tu peux faire de moi ce que tu veux...
Absolument tout.

« Hughes-le-loup » éclata d’un rire féroce :

C’était justement son intention.

La victoire qu’il venait de remporter avec Cornelia Hansler aurait pu n’être qu’une victoire de plus.

Mais celle-ci était différente, puisqu’elle ne constituait qu’un début.

« Absolument tout », avait-elle dit ?...

Karkarias sourit encore, pour lui-même.

Parce que cette fois, il allait enfin pouvoir s’offrir ce dont il rêvait depuis un moment déjà :

Le bonheur subtil, raffiné – et inestimable – de faire franchir à sa nouvelle conquête les portes de l’enfer...

Chapitre IV



Boris Corentin et Aimé Brichot firent une pause de quelques secondes sur le trottoir, en face du 122, rue du Château-des-Rentiers, dans le 13^e arrondissement de Paris. Juste histoire de contempler ce vaste immeuble moderne d'une dizaine d'étages, qui s'étalait sur quatre numéros de la rue et abritait les bureaux de la Brigade financière. Non que l'architecture en soit particulièrement digne d'intérêt – le bâtiment évoquait vaguement une barre de HLM –, mais parce que, aussi étonnant que cela puisse paraître, c'était la première fois qu'ils y mettaient les pieds.

C'est vrai que les affaires dont s'occupait la « BF » étaient très éloignées du quotidien de la « Mondaine » : P-D.G. milliardaires et abus de biens sociaux pour les uns, perversions sexuelles en tous genres pour les autres ; capitaines d'industrie coupables de délits d'initiés pour les uns, affaires de mœurs crapuleuses pour les autres, etc.

Bref, deux mondes – l'un chic et médiatique, l'autre obscur et sordide – qui se rencontraient rarement. Et deux catégories de flics – les uns, diplômés de grandes écoles en costume-cravate ; les autres, en jeans, habitués à patauger dans la boue humaine – dont les chemins avaient peu l'occasion de se croiser. Pour la bonne raison qu'ils évoluaient dans deux univers – pour ne pas dire sur deux planètes – différents.

Mais aujourd'hui, exceptionnellement, ces deux univers allaient entrer en contact. Et ce, grâce au banquier Hubert Karkarias, dont les « exploits » recoupaient les spécialités d'au moins deux brigades de la PJ : la Mondaine et la Financière.

Boris et Aimé pénétrèrent dans le hall moderne, quoique un peu fatigué, de l'« antenne » financière de la PJ., et se présentèrent à l'accueil. Le visage des deux auxiliaires féminines en pantalon d'uniforme et chemisier réglementaires s'éclaira d'un large sourire, plus particulièrement adressé à Boris.

— Mesdemoiselles, fit celui-ci en leur montrant sa plaque de commandant, nous avons rendez-vous avec le sous-directeur de la « Financière », Éric Juquer.

— On est au courant, fit celle des deux filles dont la chemise semblait sur le point d'exploser sous la pression de ses seins, il vous attend. Cinquième étage, bureau 306. L'ascenseur est juste là.

Corentin la remercia d'un clin d'œil et d'un « Merci... à plus tard » qui la fit rougir jusqu'aux oreilles.

Beaucoup de gens s'étaient toujours demandé ce qu'un fils de famille comme Éric Juquer faisait dans la police. Élevé dans les beaux quartiers, cultivé, racé et bardé de diplômes, il aurait dû suivre les traces de son père, riche avocat d'affaires international, qui n'attendait que le moment de lui léguer son cabinet. Mais le jeune Éric Juquer était atteint d'une forme d'ambition plutôt rare chez les jeunes gens de son milieu : la volonté de réussir par lui-même, sans piston, en commençant au bas de l'échelle et en s'élevant à la force du poignet, par ses seuls mérites. Du coup, après avoir fait son droit, il s'était engagé quatre ans dans les parachutistes, avant de s'inscrire à l'École des commissaires de Grenoble, d'où il était sorti dans les premiers. Du jour où il avait intégré la « Grande maison », il avait fait une carrière si brillante que beaucoup voyaient en lui un futur Préfet de police, voire l'un des prochains ministres de l'Intérieur.

Tout ça ne lui avait pas fait prendre la grosse tête. Il continuait à se déplacer en scooter et à répondre lui-même à son téléphone.

Il fit le tour de son bureau pour accueillir ses deux collègues de la Mondaine et retira son casque d'un des sièges visiteurs pour leur permettre de s'asseoir.

Puis il ouvrit une sorte de mini-bar qu'il avait sans doute payé de ses deniers, car ce genre d'équipement ne faisait pas partie des fournitures standard de la PJ.

— Vous voulez boire un truc ? demanda-t-il d'une voix aussi claire que ses yeux bleus. Coca, jus de fruits, Évian, bière ?...

Boris et lui prirent une canette de « Kro » ; Aimé se contenta d'un jus de fruits.

Sans façon, Éric Juquer se posa sur un coin de son bureau d'acier. Il avait gardé de ses années dans les « paras » une musculature d'athlète – soigneusement entretenue – et des cheveux blonds coupés en brosse qui lui donnaient un air de boy-scout juvénile, malgré sa quarantaine avancée.

— Alors... Vous aussi, vous avez eu droit à l'invitation place Beauvau et au petit speech sur Karkarias ? « Surveillez le et tâchez de limiter les dégâts avant qu'il ne fasse trop de conneries ! »

Boris et Aimé se regardèrent, interloqués.

— Le ministre vous a confié la même mission qu'à nous ? interrogea Corentin.

Juquer, qui venait d'avaler une gorgée de bière, souleva éloquentement sa canette :

— Non, non, rassurez-vous. À la BF, on n'a pas la même mobilité que vous. On n'est pas des électrons libres. À part un petit déplacement de temps à autre, on est coincés ici, entre nos ordinateurs et nos dossiers. Remarquez, notre avantage à nous, c'est que nos clients, on les convoque et ils rappliquent. De Bernard Tapie à Jean-Marie Messier, vous n'imaginez pas le nombre de vedettes qui ont défilé dans ce bureau...

— Mais alors, fit Boris, qu'est-ce qu'Étienne Kuntz vous a demandé, au juste ?

— Disons qu'il faisait une sorte de tour de table de tous les services concernés par les activités de Karkarias. Au premier chef, la Brigade financière. Forcément, s'agissant d'un banquier... Mais vous voulez le fond de ma pensée ?...

— Absolument, fit Aimé en remontant sur l'arête de son nez légèrement busqué ses lunettes de myope léger.

Éric Juquer s'octroya une rasade de « Kro » avant de répondre :

— Vous avez une meilleure chance que moi. Enfin... que nous.

Corentin sortit de son blouson de daim son paquet de blondes légères :

— Vous permettez ?...

— Bien sûr, fit Juquer en refusant d'un geste la cigarette que Boris lui proposait.

Corentin prit le temps d'allumer sa blonde et d'exhaler un nuage de fumée bleutée avant de demander :

— Pourquoi ?... Pourquoi est-ce que vous pensez qu'on a une meilleure chance que vous de le coincer ?

Éric Juquer eut un sourire lointain, vaguement amer.

— Parce que ses magouilles financières sont trop complexes, trop bien organisées, et surtout trop délocalisées pour qu'on puisse sérieusement planter nos dents dans sa viande. Quand on se met sur le cas d'un Tapie, d'un

Messier, d'un P-D.G. français... le siège de leurs entreprises se trouve en France, le cœur de leurs activités reste dans l'Hexagone, même avec une foule de ramifications à l'étranger. On commence à Paris, on tire sur tous les fils qu'on trouve... et on finit neuf fois sur dix par décrocher la timbale. Tandis qu'un type comme Karkarias... autant vouloir attraper de l'eau à la sortie d'un robinet.

— Vous voulez dire qu'il est insaisissable ? reprit Boris. Mais pourquoi, exactement ?

— Mais parce que ses activités se situent partout, sauf en France, répondit Juquer. Oh, bien sûr, il est de nationalité française, et le siège central de sa banque se trouve à Paris. Mais là, on peut toujours fouiller les disques durs d'ordinateurs, les coffres-forts, éplucher les dossiers... on ne trouvera jamais rien d'illégal. Forcément : Karkarias-France, c'est sa vitrine. Il faut qu'elle reste propre.

Le sous-directeur de la Brigade financière s'empara de son casque intégral et, sans façon, se mit à jouer avec comme s'il s'agissait d'un ballon.

— Karkarias, dit-il, il a, comme disait Brel : « Une banque à chaque doigt et un doigt dans chaque pays ». C'est une multinationale à lui tout seul. Protéiforme, changeante, avec des centaines de visages, des centaines de noms, des milliers de collaborateurs dont la majorité ne savent même pas qu'ils travaillent pour lui, et autant de nationalités. Croyez-moi, avec lui, on est à des années-lumière du petit cadre qui tape dans la caisse ou même du P-D.G. qui se livre à des abus de biens sociaux. Même les « délices d'initiés », comme dit l'autre, relèvent du vol de mobylette, à côté de ses exploits à lui. Avec Karkarias, on n'est pas dans la cour des grands, ni même des très grands : on est encore très loin au-dessus.

Juquer s'interrompit un court instant pour se regarder dans son casque brillant, comme dans un miroir déformant, et continua :

— Les « opérations » de Hughes Karkarias se déroulent sur les cinq continents, et en même temps, par l'intermédiaire d'un nombre de sociétés dont on n'arrive même plus à tenir le compte exact. C'est une de ses marottes, ça : créer des sociétés. À la plus modeste opération bancaire, boursière, financière, industrielle, etc., hop ! Il crée une société qui se charge de l'exécuter.

— Mais quel est l'intérêt ? demanda Aimé Brichot.

Éric Juquer lui sourit avec indulgence :

— L'intérêt, cher collègue, c'est qu'en cas de problème – que ce soit avec les autorités du pays en question ou avec tel ou tel partenaire financier –, on met la société en faillite, la clé sous la porte et on passe à autre chose... sans que le reste de l'empire soit contaminé.

— Je vois, fit Aimé en glissant une main sur son crâne dégarni : c'est le principe des compartiments étanches dans un sous-marin : si l'un d'eux est

inondé, on le scelle hermétiquement et ça s'arrête là.

— Exact.

Corentin chercha en vain un cendrier. N'en trouvant pas, il laissa hypocritement tomber sa cendre par terre, comme par mégarde.

— Et je suppose qu'il est inutile pour vous, dit-il, de compter sur la coopération des banques, pas plus que des gouvernements étrangers ?...

Cette fois, Éric Juquer rigola franchement :

— Ça, vous pouvez le dire ! D'abord parce que Karkarias, je vous le rappelle, est d'abord et avant tout banquier. Par conséquent, ses liquidités, quel que soit le pays, se trouvent toujours chez lui, c'est-à-dire dans la branche locale de SA banque... ou dans une autre, créée par lui pour les besoins de la cause. Quant aux gouvernements étrangers... De temps en temps, bien sûr, ils coopèrent. Mais timidement. Parce qu'il ne faut pas perdre de vue que pour eux, Karkarias est avant tout une source de devises, c'est-à-dire un client. Et un très gros client ! Le genre de client qui est sacré ! Bien plus que tous les engagements qu'on peut prendre au cours des conférences au sommet, G8 et autres colloques inter-états. Et puis, quand vous parlez de gouvernements étrangers... Il s'agit neuf fois sur dix de paradis fiscaux « offshore » qui ne connaissent qu'une loi : la loi du silence et de la discrétion, destinée à protéger les riches investisseurs qui mettent leurs fortunes à l'abri chez eux. N'oublions pas que cette masse d'argent – sur laquelle les gouvernements des paradis fiscaux prélèvent leur dîme – constitue généralement leur principale source de revenus. Et vous voudriez qu'ils « balancent » leurs clients ? Autant demander à l'Arabie Saoudite de voter une loi pour interdire le pétrole !

Il y eut un profond silence, que les trois hommes mirent à profit pour avaler une gorgée de leur boisson respective.

— Ça fait des années que la Brigade financière essaie de faire tomber Karkarias, conclut Éric Juquer. Discrètement, pour ne pas créer trop de secousses dans le système bancaire et financier français, ainsi que dans les milieux politiques et institutionnels. En vain. J'ai repris le flambeau. Avec enthousiasme, certes, mais sans trop d'illusions. Parce qu'en plus, comme vous le savez probablement, Karkarias s'est installé en Suisse, où il est devenu officiellement résident, même s'il a gardé son hôtel particulier parisien. Du coup, notre tâche, qui était déjà compliquée, est devenue quasi-impossible !

Il soupira, sans perdre le sourire :

— Vous comprenez pourquoi je vous disais que vous aviez une meilleure chance que moi de coincer Karkarias ?

— Pourquoi, au juste ? demanda Boris qui avait sa petite idée sur la question.

Éric Juquer posa son casque sur son bureau et, bras croisés, s'appuya

dessus :

— Mais parce que Karkarias est un homme d'une intelligence supérieure, et que cette intelligence s'exerce avant tout dans le domaine des affaires et des magouilles financières en tout genre. Sur ce terrain-là, il contrôle parfaitement la situation et possède une maîtrise de lui-même totale et absolue. Bref, il y a peu de chances qu'il fasse un faux pas sur le territoire qui est le mien.

Il marqua une pause avant d'ajouter avec un zeste de gravité supplémentaire :

— Mais Hugues Karkarias a un autre visage... un « côté obscur ». Vous le savez bien, puisque c'est pour « traiter » cet aspect-là de sa personnalité qu'on a fait appel à vous. Je ne vais pas vous refaire le « papier », vous le connaissez sans doute déjà par cœur : la chasse, le goût du sang, la fascination de la mort, la paranoïa, la mégalomanie... Mélangez tout ça avec une passion immodérée pour le sadomasochisme... vous avez un cocktail explosif. Une véritable bombe à retardement ! C'est ça qui perdra Hugues Karkarias ! Pas un mauvais coup de bourse ou un contrôle fiscal. Et si vous me permettez, encore une fois, de vous dire le fond de ma pensée...

— Je vous en prie, sourit Boris.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait des morts... Et que Karkarias lui-même fasse partie des victimes.

— « Qui a vécu par l'épée périra par l'épée », cita doctement Aimé Brichot.

Corentin alla jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit pour – faute de cendrier – jeter son mégot.

— Excusez-moi ! sursauta Juquer en sortant précipitamment un cendrier d'un de ses tiroirs.

— Trop tard, laissa tomber Boris.

Voyant que l'autre se méprenait, il s'empessa d'ajouter :

— Je veux dire : trop tard pour les morts. Il y en a déjà eu au moins un... Ou plutôt, une.

Boris et Aimé mirent rapidement Éric Juquer au courant de l'épisode du Kamtchatka... pas fâchés de pouvoir à leur tour apprendre quelque chose au sous-directeur de la Brigade financière.

Dont ils prirent congé en ayant surtout retenu une chose.

Une chose qui n'avait pas de quoi égayer leur journée.

Hughes Karkarias, que le ministre de l'Intérieur leur avait présenté comme un très gros poisson... était carrément un cachalot !

Chapitre V



Comme la ligne d'un pêcheur à la mouche, la lanière du fouet de « Maîtresse » Divina tournoya brièvement, élégamment dans les airs, puis s'abattit sur sa cible avec une violence impitoyable, s'enroulant autour d'elle comme une amante infernale. La femme blonde, attachée à l'immense croix de Saint-André (en forme de « X ») qui occupait une bonne partie de la pièce, s'arc-bouta sous la douleur comme si un courant à haute tension venait de la traverser.

Mais seul un gémissement étouffé sortit de sa bouche, bâillonnée par une boule de caoutchouc noir évoquant une balle de squash et retenue par une chaîne si serrée qu'elle s'enfonçait dans sa nuque.

Ses yeux bleu-clair, déjà noyés de larmes, s'agrandirent encore sous l'effet de la souffrance. Et une nouvelle salve de pleurs coula le long des ailes de son nez, des commissures de sa bouche aux lèvres charnues, jusque sur son beau menton énergique d'athlète nordique.

Depuis plus de deux heures, Cornelia Hansler subissait son supplice avec un stoïcisme qui forçait l'admiration. D'autant que c'était la première fois de sa vie qu'elle se soumettait aux rites très spéciaux du sadomasochisme.

Elle aurait pu, selon un signal convenu – qui consistait à secouer violemment la tête de gauche à droite –, mettre fin à la séance. Plusieurs fois,

pendant la première demi-heure, au bord de défaillir sous la souffrance, elle avait été sur le point de tout arrêter.

Mais elle avait héroïquement résisté à cette tentation.

Pourquoi ? Hugues Karkarias, qui suivait le déroulement des opérations depuis le début, le savait parfaitement.

Parce que, selon un processus qu'il connaissait bien pour l'avoir des milliers de fois expérimenté lui-même, la douleur s'était peu à peu muée en plaisir... et le plaisir, en extase.

Et à présent, Cornelia Hansler était en pleine extase.

Certes, elle gémissait, poussait des cris de douleurs étouffés par son bâillon... Certes, des fontaines de larmes coulaient de ses grands yeux bleus écarquillés...

Mais il n'y avait qu'à voir l'expression de son visage, illuminé par une sorte de bonheur quasi-mystique.

Du genre de celui qui transparaît sur la figure des martyres de la foi subissant leur supplice, tels qu'ils sont le plus souvent représentés dans l'art religieux.

Peut-être Cornelia Hansler, alors que les coups de fouet s'abattaient sur elle, levait-elle les yeux au ciel en se prenant pour Jésus sur sa croix ?...

Mais il était plus probable que – plus respectueusement et plus prosaïquement – c'était pour éviter de rencontrer sa propre image, dans le vaste miroir qui occupait tout le mur, en face d'elle, à partir d'une hauteur d'un mètre cinquante environ.

Parce que si la P-D.G. milliardaire de « EuropaTrans » était volontairement et spontanément devenue l'esclave sexuelle de Hugues Karkarias... si elle s'était laissée persuadée par le banquier de tenter l'expérience du « SM »... et si, enfin, elle y découvrait des plaisirs dont elle n'aurait jamais soupçonné l'intensité... elle n'était pas encore prête à se voir et à s'accepter dans la situation qui était la sienne en ce moment.

Il y avait trop d'écart entre l'honorable mère de famille, la respectable chef d'entreprise en tailleur-pantalon qui se déplaçait en jet privé, régnait sur un *staff* de quatre mille employés, donnait des ordres en même temps dans six langues différentes, la députée qui prenait régulièrement la parole devant les deux mille membres du Parlement européen... et la « chose » moulée du cou jusqu'aux chevilles dans une combinaison de latex noir, la créature saucissonnée par des mètres de corde aux lourdes poutres de sa croix.

Il y avait trop d'écart entre la femme célèbre en affaires et en politique, et celle qui subissait l'humiliation – ingrédient *sine qua non* du SM – que lui infligeait cette combinaison percée de trois orifices : deux pour ses voluptueuses mamelles, qui s'en échappaient et faisaient l'effet d'une paire d'énormes pamplemousses posés sur une nappe en plastique noir... et un, à

l'entre jambes, d'où jaillissait l'abondante mousse blonde qui protégeait, sans la dissimuler, la fleur charnue et nacrée de sa féminité la plus secrète.

Oui, Cornelia Hansler, littéralement envoûtée par Hugues Karkarias, avait accepté de se laisser « initier » au « SM » et de subir son « supplice » jusqu'au bout. Non, elle ne regrettait rien et comprenait à présent les divins plaisirs que ce « territoire obscur », comme disait Hughes, avait à offrir.

Mais se voir ainsi... se regarder, transformée en poupée gonflable, à la fois pathétique et ridicule... c'était la seule chose qu'elle ne pouvait pas supporter.

Enfin, pas encore.

Elle avait conscience que cette acceptation – ou ce renoncement – constituait l'étape ultime du « merveilleux » chemin de souffrance et d'humiliation que Karkarias lui proposait de suivre.

Mais cette étape-là, elle n'était pas encore prête à la franchir.

Levant les yeux une fois encore pour éviter le miroir, Cornelia Hansler fixa son regard embrouillé sur les fresques qui recouvraient le plafond du « salon » de Divina, la plus célèbre maîtresse SM de Genève.

Elle devait reconnaître que Hugues Karkarias était princier dans tous les domaines : qu'il s'agisse de lui offrir du Béluga à la louche (un caviar qui valait quand-même cinq mille euros le kilo !) ou de lui faire faire ses premiers pas dans le « SM ». Les « services » de Maîtresse Divina, avait-elle entendu dire, étaient hors de prix : jusqu'à dix mille euros la séance !

Mais dans le genre, c'était la grande classe.

Divina opérait dans un vaste appartement de grand luxe dans le quartier Cornavin, non loin de la gare centrale, avec vue sur le lac. Cela dit, sa pièce de « travail » n'avait pas de fenêtres : rien qu'un plafond et des murs couverts de fresques à dominante rouge et noir, représentant des dragons, des démons, et toutes les créatures de l'enfer sorties de l'imagination d'un artiste anonyme, certainement défoncé à l'acide mais non dépourvu de talent.

Divina elle-même, ensuite. Une sculpturale athlète rousse, aux jambes interminables et aux seins comme des obus, sanglée dans un « uniforme » d'amazone revu et corrigé : en latex noir, lui aussi, mais essentiellement à base de lanières. Celles-ci soulignaient et faisaient ressortir d'une manière saisissante son incroyable poitrine, et la spectaculaire forêt rousse qui incendiait le bas de son ventre, entre ses cuissardes noires.

Assorties à ses gants de latex, montant au-delà des coudes.

L'expertise de la dame, enfin. Elle avait commencé avec le sourire, afin de mettre sa « nouvelle esclave » en confiance. Une assistante avait aidé Cornelia à se dévêtir et à se glisser dans sa « nouvelle peau » de latex noir. Elle l'avait ensuite délicatement allongée sur la croix – qui se trouvait à l'horizontale –, afin de la lier solidement avec des cordes, selon une méthode éprouvée : à la

hauteur des chevilles, des genoux, des aines, du nombril, des aisselles, des coudes, des poignets... et du cou.

Puis, en actionnant un système de poulies, l'assistante avait fait basculer la croix à la verticale et tamisé les lumières. Cornelia s'était retrouvée face à son reflet dans le miroir – dont elle n'avait pas, auparavant, remarqué la présence – et avait fermé les yeux dans un réflexe.

— Ouvre les yeux ! avait ordonné Divina d'une voix cassante, en faisant son entrée dans la pièce.

Elle était devenue quelqu'un d'autre ! La femme aimable, accueillante de tout-à-l'heure avait disparu et s'était transformée en une créature terrifiante. Son sourire avait disparu au profit d'un masque aussi dur que le ton de sa voix et elle aboyait des ordres comme une gardienne de camp.

Prise dans une sorte de vertige, Cornelia Hansler n'avait pas tout de suite réussi à prendre le personnage tout à fait au sérieux. Pour une personne comme elle, d'un niveau intellectuel supérieur à la moyenne, le contraste entre les « deux » Divina était trop violent, trop soudain, pour ne pas avoir quelque chose d'artificiel, donc de ridicule et de légèrement comique.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de sourire.

C'est là qu'elle avait reçu son premier coup de fouet.

Et qu'elle avait définitivement cessé de sourire.

À partir de cet instant, elle avait commencé à expérimenter une nouvelle forme de douleur.

Divina la fouettait à travers sa combinaison de latex, jamais avec la même force, et jamais sur un rythme régulier, ceci afin de l'empêcher de se préparer mentalement au prochain coup.

Cornelia ne savait jamais quand il allait venir. Quelle partie de son corps la lanière du fouet allait mordre. Avec quelle force...

Très vite, ses larmes avaient jailli et sa vision était devenue floue. Son seul point de repère était sonore.

Et double.

Les hauts talons de Divina, frappant le parquet à mesure qu'elle se déplaçait autour de son esclave...

Et la voix, dure, glaciale et grave de la maîtresse SM, qui se livrait à une sorte d'exposé, de « mode d'emploi » de la souffrance et de la torture admise. Comme si la victime avait besoin qu'on lui explique le « fonctionnement » de sa propre douleur, afin de l'accepter totalement.

Ou de mieux en profiter.

Depuis le début, Divina n'arrêtait pas de parler.

Soit pour insulter Cornelia et la traîner plus bas que terre ; ce à quoi, malgré son inexpérience, l'Allemande s'attendait : elle avait toujours cm

comprendre que ce genre de chose fait partie du « jeu ».

Soit, pour débiter d'une voix froide et impersonnelle les phrases d'une sorte de cours magistral qui semblait n'avoir ni début, ni fin.

Cornelia avait fini par ne plus entendre que des bribes de paroles, noyées dans une sorte d'écho, avec des variations d'intensité : par moments, la voix de Divina devenait plus assourdissante que les décibels d'une boîte de nuit d'Ibiza.

À d'autres, elle s'étouffait dans une sorte de coton et devenait pratiquement inaudible.

Pour l'instant, on était dans un volume intermédiaire, où Cornelia entendait parfaitement la voix de son bourreau.

Qui dissertait sur les mérites comparés du latex.

— La matière dont tu as la chance d'être revêtue, disait Divina, est une matière souple, chère, mince et fragile à la fois. Même toi, dans ton ignorance et ton aveuglement, tu t'en es peut-être rendu compte : elle épouse les formes de ton corps, chaque centimètre carré, chaque recoin de ta personne, afin de former une seconde peau.

Là-dessus, comme une ponctuation, le fouet s'abattit sur les fesses de Cornelia. Une nouvelle fois, l'Allemande se cambra comme un arc sous la morsure de la lanière, avant de retomber, impuissante et soumise.

— La combinaison en latex que tu as le privilège de porter, misérable chienne, est contraignante, donc oppressante...

En effet, Cornelia avait un peu de mal à respirer, depuis le début. Mais à ça aussi, elle avait fini par s'habituer.

— Cette matière exquise, extraordinaire, unique, continua Divina, s'associe parfaitement au « bondage », ainsi qu'à l'usage du fouet...

Celui-là, Cornelia l'avait senti venir. En deux heures, elle avait fini par dessiner une sorte de « canevas » mental du fonctionnement de Divina, qui, sous ses allures sophistiquées, avait quelque chose de primaire : en prononçant le mot « fouet », elle ne pouvait pas ne pas lui en donner un coup. C'était un peu comme un jeu de mots lourdingue et trop facile, qu'on évite à cause de ça, mais auquel certaines personnes ne résistent pas.

Du coup, elle sursauta un peu moins, quand le cuir s'enroula autour de sa cuisse.

La maîtresse SM continua son exposé :

— Grâce au latex, le fouet ne laisse pas de marque sur la peau...

« Voilà au moins une bonne nouvelle », pensa Cornelia qui, justement s'inquiétait à ce sujet.

— Sous le fouet, poursuivit Divina, la douleur est aussi forte, mais plus diffuse, et mieux répartie.

Un nouveau coup vint « illustrer » ce propos. Cornelia, qui ne s'était pas encore donné cette peine, « analysa » ce qu'elle ressentait... et dut se rendre à l'évidence : la douleur était en effet plus diffuse, et même relativement difficile à localiser avec exactitude.

— Le latex est aphrodisiaque, enchaîna Divina... surtout grâce à la sueur. Il transforme en zone érogène toute la surface de contact avec la peau, qui colle et glisse comme un sexe. S'en recouvrir, c'est devenir un objet de désir total, absolu...

À ces mots, Cornelia Hansler se sentit envahie par un débordement de sexualité presque insoutenable. C'était pourtant vrai : entre la douleur transformée en plaisir, et cette seconde peau, collante de sueur, toute sa personne était devenue une véritable pile électrique sexuelle. Son excitation avait atteint un tel degré que son ventre était trempé. Régulièrement, de grosses gouttes de liqueur féminine tombaient lourdement sur le parquet, où elles avaient fini par former une petite flaque.

Avec un sourire cruel, Divina prit son fouet par le manche et frotta celui-ci contre la féminité de son esclave.

Cornelia Hansler sursauta une nouvelle fois, mais pas de douleur : ce simple contact faillit lui déclencher un orgasme. À ce stade, il aurait suffi qu'une langue, un doigt, un sexe d'homme – ou même un manche de fouet – caresse son intimité pendant quelques secondes pour qu'elle explose, emportée par l'ouragan du plaisir.

Divina, en maîtresse experte, le savait, bien sûr.

Et en parfaite sadique professionnelle, elle fit cesser le contact entre son manche de fouet et le ventre de Cornelia, juste au moment où la tempête allait se lever.

L'Allemande poussa un nouveau gémissement. De frustration, cette fois.

Hugues Karkarias savourait un instant d'une qualité exceptionnelle.

Caché derrière le miroir sans tain du salon de maîtresse Divina, il assistait à la séance depuis le début.

Lui aussi, « mouillait » de plaisir.

Son excitation avait une double origine.

D'abord, le spectacle d'une de ses plus éclatantes victoires...

En effet, convaincre une femme aussi réservée et bcbg que Cornelia Hansler de lui céder dès leur premier rendez-vous, comme il l'avait fait l'autre jour chez lui, ce n'était rien. Une femme comme elle ne résistait pas à un homme comme lui. Ce n'était même pas de la prétention de le dire : c'était une constatation, voilà tout.

Non, sa vraie, sa grande, sa plus belle victoire, c'était celle qu'il avait remportée à coups de mots ensorcelants, de phrases envoûtantes... celle qui avait consisté – à l'aide, il fallait le dire, de quelques séances de galipettes

supplémentaires – à amener Cornelia Hansler sous sa domination absolue. À faire d'elle sa chose, son esclave... jusqu'à lui faire accepter de subir – contre tous ses principes et tous ses penchants – cette séance de soumission masochiste, entre les mains de Maîtresse Divina.

Pour forcer ce dernier rempart – celui qui avait cédé le moins facilement –, Hugues Karkarias avait sorti son « arme de séduction massive », comme il l'appelait.

Il lui avait dit qu'il l'aimait !

Un mensonge éhonté, bien sûr. Mais Cornelia l'avait cm. Ou tout au moins, avait eu envie de le croire. Ce qui revenait – presque – au même.

D'après sa longue et riche expérience des femmes, pas une seule d'entre elles ne résistait à la déclaration d'amour. Il comparait un « je t'aime » à un missile antichars : capable de percer les blindages les plus épais.

Car, toujours d'après Karkarias, il n'existait pas une femme sur terre au fond de laquelle ne sommeillait pas une midinette.

Oui... Amener une femme telle que Cornelia Hansler à accepter de subir ce qu'elle était en train de subir... c'était sans conteste l'un de ses plus grands triomphes.

Un « trophée de séduction » qui pouvait se comparer à ses plus glorieux trophées de chasse.

Évidemment, Cornelia – qui n'avait quand-même pas totalement perdu la tête – avait malgré tout exigé une chose, avant de céder : sa parole d'honneur que tout cela resterait strictement entre eux deux. La confidentialité absolue.

Hugues Karkarias avait naturellement donné sa parole de gentleman et juré sur la tête de sa mère que personne d'autre que lui ne serait jamais au courant de l'« expérience » en question.

Malheureusement pour Cornelia Hansler, la mère de Karkarias était morte depuis longtemps, et « Hughes-le-loup » était tout, sauf un gentleman.

Le banquier détourna un instant le regard pour jeter un œil à la caméra numérique sur pied, installée à côté de lui.

Depuis le début, l'appareil ultra perfectionné et ultra-sensible, capable de filmer dans la quasi-obscurité, enregistrait chaque détail – visuel et sonore – du « supplice » de Cornelia Hansler, femme d'affaires et députée européenne.

Comme souvent, pour les questions un tant soit peu « techniques », Karkarias avait chargé Aristote Van Dries de s'occuper de la caméra et de jouer les réalisateurs. Tâche dont son alter ego s'acquittait avec sa méticulosité et son absence d'états d'âme habituels.

Van Dries ne se trouvait pas directement placé derrière la caméra, pour deux raisons. Un : parce que ce genre de modèle numérique, une fois braqué sur un objectif fixe et mis en mode « record », n'avait plus besoin qu'on y touche.

Deux : parce qu'il avait les mains prises ailleurs.

En l'occurrence, elles étaient occupées à maintenir Hugues Karkarias en le tenant fermement par les hanches, pendant qu'il allait et venait dans ses reins, de toute sa longueur et de toute la puissance de son membre long et noueux.

Peu après le début du spectacle, « Hughes-le-loup » avait sans façon baissé son pantalon et son caleçon de soie et, prenant appui sur le rebord de la façade en miroir, lui avait ordonné sans même le regarder :

— Encule-moi. Et prends ton temps. Je ne veux pas que tu balances la purée avant que ça soit fini !

Tranquillement et sans hésiter, Aristote Van Dries s'était dégrafé à son tour et, déjà en érection, avait sorti le petit tube de gel lubrifiant qui ne quittait jamais sa poche.

Un instant plus tard, il s'enfonçait jusqu'aux bourses dans les reins de son « maître » et, lui obéissant, commençait un lent va-et-vient.

Très lent.

À ce stade des « opérations », où Cornelia Hansler était au bord de l'orgasme, Hugues Karkarias l'était aussi. Mais pas de la manière dont l'Allemande l'avait imaginé.

En découvrant le miroir, la députée, qui était tout sauf idiote, s'était vaguement douté que son amant était caché derrière et ne perdait pas une miette du spectacle.

Elle se le figurait même, vautre comme dans un fauteuil d'orchestre, se caressant tout en l'observant.

Ce qu'elle trouvait finalement plutôt flatteur.

Elle était loin d'imaginer ce qui se déroulait réellement derrière la glace sans tain...

Mais tant de gens se faisaient des idées fausses sur Hugues Karkarias...

Beaucoup, par exemple, le croyaient homosexuel, en partie à cause de ses origines grecques et du vieux cliché qui s'attache à ce pays.

Beaucoup, aussi, murmuraient que Van Dries et lui étaient amants, à cause de leurs origines partiellement communes (Van Dries était gréco-hollandais) et parce que l'homme à tout faire du banquier avait la réputation d'être gay.

En fait, comme tout ce qui concernait Hugues Karkarias, tout ça était un mélange de vérités, d'idées toutes faites et d'erreurs d'interprétation.

C'était d'ailleurs ce qui caractérisait « Hughes-le-loup » : quoi qu'on puisse dire de lui, ce n'était jamais tout à fait vrai... ni tout à fait faux.

La vérité – en admettant qu'il existât une vérité le concernant – était à la fois différente, et plus simple.

Karkarias et Van Dries avaient été brièvement amants.

Très brièvement.

Le banquier d'affaires avait toujours eu une nette préférence – et même une prédilection – pour les femmes.

Mais « Hughes-le-loup », qui ne s'interdisait jamais rien, s'interdisait encore moins un petit « revenez-y » homo de temps à autre, si l'envie lui en prenait.

Or, le spectacle sadomasochiste, quand il n'y participait pas directement, avait le don de réveiller son côté homo « passif ».

Et il ne voyait pas pourquoi il s'interdirait de satisfaire cette, pulsion-là, lui qui satisfaisait toutes les autres.

Surtout qu'avec Van Dries, il était tranquille : son alter ego connaissait ses goûts, son « fonctionnement », ses habitudes... En outre, il était d'une propreté maniaque, parfaitement sain physiquement, et discret comme un concierge de palace.

Le partenaire idéal, quoi.

Soudain, Divina décida d'être « clémente » et d'« achever » sa victime. En quelques va et viens de son manche de fouet entre les jambes de Cornelia Hansler, elle offrit à celle-ci l'orgasme que son « esclave » attendait comme une délivrance.

Au moment où la députée européenne hurlait de plaisir, attachée à sa croix, elle crut percevoir le cri de jouissance de son amant, de l'autre côté de la vitre.

Mais elle dû être victime d'une hallucination auditive...

Elle aurait juré qu'un second rôle de plaisir masculin faisait écho à celui de Hughes...

Épuisée, elle se laissa pendre au bout de ses liens. C'était fini.

Karkarias, après avoir inondé la paroi tendue de soie du « boudoir secret », se rajusta.

Tout commençait.

Chapitre VI



Sans l'avouer, Boris Corentin savourait toujours cet instant très particulier, réservé à sa profession – et aux polices de toutes les dictatures de l'Histoire – et qui se décomposait en deux temps. Un : il sortait sa carte professionnelle et la mettait sous le nez de la personne qui venait d'ouvrir la porte. Deux : le regard de la personne en question effectuait un « une-deux » rapide entre sa figure et le document officiel barré de tricolore, et l'individu changeait instantanément d'expression. En une fraction de seconde, il passait du sourire accueillant, voire convivial, au masque fermé qu'on réserve aux emmerdeurs de tous poils.

Francine Dumoussier se comporta exactement selon le schéma traditionnel. Par précaution, Corentin glissa son pied dans la porte, craignant qu'elle ne la referme dans un réflexe.

Mais elle reprit très vite une contenance aimable – du moins en apparence – et se fabriqua un sourire :

— Entrez, Messieurs, je vous en prie. Je vous attendais.

Le commandant Boris Corentin, le capitaine Aimé Brichot et l'inspecteur Philippe Poupard, de la police du canton de Genève, pénétrèrent dans le somptueux appartement du quartier Cornavin. Situé près de la gare, il était assez éloigné du lac, mais, se trouvant très en hauteur, offrait néanmoins une

vue superbe sur ses eaux bleues.

Se la jouant très grande bourgeoise, Francine Dumoussier invita les trois hommes à prendre place dans son superbe salon design, décoré de toiles contemporaines.

— Je suis navrée, fit-elle, c'est le jour de congé de ma soubrette. Puis-je vous servir quelque chose ?...

Les trois hommes refusèrent poliment mais fermement, ce qui eut l'air de la décevoir.

Francine Dumoussier n'avait pas l'accent suisse, et pour cause : son dossier – que Boris et Aimé avaient eu le temps d'apprendre par cœur, révélait qu'elle était native de Bordeaux, où elle avait grandi dans une excellente famille. C'était vers l'âge de vingt ans que, peu douée pour les études et n'éprouvant guère de passion pour le vin, elle s'était découvert un talent exceptionnel pour les choses du sexe. Et un don particulier pour faire de n'importe quel homme son esclave sexuel. Elle était vite devenue experte en matière de sadomasochisme et n'avait pas tardé à s'installer en Suisse, où les lois sont infiniment plus coulantes en matière d'établissements spécialisés.

Là, elle avait prospéré en se construisant à la fois une réputation de « maîtresse sm » hors pair... et une jolie petite fortune.

Au passage, Francine Dumoussier était devenue « Divina »... Un nom qui collait mieux avec son nouveau personnage... et sa profession.

Boris lui adressa un demi-sourire, tout en restant sur ses gardes : la créature était redoutable et capable d'embobiner n'importe quel individu de sexe masculin. Y compris un flic français.

Redoutable, mais superbe.

Un mètre quatre-vingts au bas mot, des jambes d'amazone et des fesses qui tendaient sa jupe de cuir noir. Celle-ci était fendue jusqu'en haut des cuisses, révélant la bretelle – noire également – d'un porte-jarretelles en dentelle.

Avec ça, Francine Dumoussier, alias « Divina », portait une guêpière à bustier « corbeille » assortie à sa jupe, d'où ses seins – deux fruits massifs et fermes constellés de taches de rousseur – semblaient sur le point de s'échapper pour rouler vers ses invités.

En l'occurrence vers Boris, qui avait pris place dans un fauteuil juste en face d'elle.

Ils n'étaient pas installés depuis trente secondes que « Divina » mit à profit cette situation « stratégique » pour imiter Sharon Stone dans « Basic Instinct ». Autrement dit, elle décroisa et recroisa les jambes en amplifiant le mouvement et en prenant son temps. Ce qui permit à Boris de constater que, non seulement elle ne portait pas de culotte, mais que la rousseur flamboyante du bas de son ventre n'avait rien à envier à celle de son opulente chevelure.

Le sourire dont elle accompagna cette provocation évidente avait des allures d'invitation.

Une invitation que Corentin n'était pas tenté d'accepter.

D'abord parce que, vu le prix des « invitations » de « Divina », ce n'était pas un salaire de flic, mais de P-D.G. de multinationale qu'il lui aurait fallu. Ensuite parce que – tout en respectant les goûts de chacun –, il n'avait jamais été porté sur le SM. Enfin, parce que des circonstances graves – et même tragiques – axaient sa concentration sur d'autres sujets que la bagatelle.

Pour le moment, en tout cas.

L'inspecteur Philippe Poupard prit la parole :

— Ces messieurs sont des policiers français. Ils appartiennent à la célèbre Brigade mondaine de la PJ parisienne. Ils enquêtent sur notre territoire par autorisation spéciale du gouvernement.

« Divina » prit une cigarette dans un coffret en argent, qu'elle laissa ouvert en faisant signe aux trois hommes de se servir :

— La « Mondaine », oui... Elle est célèbre, en effet... Je sais par expérience à quel point les flics français sont capables de persécuter une fille qui tente simplement de vivre de ses charmes sans ennuyer personne. Quand je vous vois, messieurs, je suis d'autant plus heureuse d'exercer mes talents dans ce beau pays helvétique.

— Je vous comprends, fit Corentin en s'efforçant de sourire à « Divina », qui ne lui inspirait aucune sympathie. En tout cas, si j'en crois tout ça (il eut un regard et un geste circulaires), vous en vivez très bien, vous, de vos charmes.

— De mes charmes et surtout de mon talent, rectifia-t-elle. Je dirais même... de mon art.

Les trois policiers ne purent s'empêcher de sourire. « Divina » se vexa :

— Parfaitement, fit-elle d'une voix cassante : de mon art ! Des putes, il y en a à la pelle. Les femmes comme moi, en revanche, se comptent sur les doigts d'une main, dans n'importe quelle grande capitale. Croyez-moi, les hommes qui constituent ma clientèle sont du très haut de gamme. Exigeants et habitués au top, dans tous les domaines. Ils ne me paieraient pas quinze mille euros par séance si je ne les valais pas.

Aimé Brichot frisa le bout de sa petite moustache blonde :

— Nous ne doutons pas de vos compétences, ni de vos talents, mademoiselle Dumoussier. D'autre part, comme vous avez cru bon de nous le rappeler, nous n'avons pas le pouvoir, ici, de vous faire des misères. Ce n'est pas pour vous que nous sommes là, mais pour un de vos clients.

« Divina » souffla vers son plafond recouvert d'une mosaïque d'éclats de miroirs un imposant nuage de fumée de cigarette.

— Je sais, dit-elle, votre collègue suisse m'a prévenu au téléphone.

Hugues Karkarias, c'est ça ?...

— C'est ça, confirma Brichot.

— Vous devriez savoir que mes relations avec ma clientèle sont hautement confidentielles et strictement privées. À mes yeux, elles relèvent du secret médical... ou du secret de la confession.

Elle avait dit ça avec un air distant et sur un ton hautain qui déplut souverainement à Boris. Celui-ci se tourna vers son collègue suisse. Lequel comprit le message.

L'inspecteur Philippe Poupard, dit « Pipo », était la crème des hommes. Son visage large et jovial, surmonté d'une masse de cheveux noirs, drus et indisciplinés, était presque toujours éclairé d'un chaleureux sourire. En outre, c'était un véritable boute-en-train, avec un goût prononcé pour la tyrolienne – qu'il poussait à tout bout de champ – et le tabac à priser, dont il avait toujours une boîte dans la poche et qu'il partageait généreusement.

Mais il savait aussi se montrer dur, voire menaçant, si les circonstances l'exigeaient.

Il se pencha vers « Divina », avec qui il partageait le canapé :

— Écoutez... Francine. Je connais les lois suisses aussi bien que vous et je sais qu'elles sont tolérantes pour les gens de votre profession. Mais laissez-moi vous dire que cette enquête a été initiée par le gouvernement français, au plus haut niveau de l'État, et par le gouvernement helvétique. Nos deux pays travaillent main dans la main sur cette affaire. C'est pourquoi je vous préviens amicalement : nous aussi, nous sommes capables de vous pourrir la vie. Si vous ne collaborez pas avec un peu plus d'enthousiasme, je vous promets de vous faire regretter la France !

Le visage de « Divina » s'illumina comme si on avait actionné un interrupteur :

— On commence par où ?

— Votre salle de... travail, si vous voulez bien, fit Boris en se levant.

Les trois policiers prirent quelques instants pour contempler la salle en question.

Ils avaient beau en avoir vu des centaines, des « chambres de torture » en tous genres, l'endroit était impressionnant.

La grande croix de Saint-André avec son jeu de chaînes et son mécanisme permettant de la faire basculer à volonté... les râteliers à fouets, pinces, anneaux, brodequins, poids, laisses et autres colliers de chiens, cloutés ou non... les armoires à combinaisons de latex, cagoules de cuir, tenues de vinyle percées aux « bons » endroits... les superbes fresques d'inspiration « démoniaques » et « infernales », enfin, qui recouvraient le plafond et trois murs sur quatre.

Parce que le quatrième était presque entièrement occupé par un immense

miroir.

Un miroir dont les trois hommes savaient parfaitement qu'il était sans tain.

Pour la bonne raison qu'ils avaient vu le film du « supplice » de Cornelia Hansler.

Et que ce film ne pouvait avoir été pris que depuis l'autre côté dudit miroir.

Tout était parfaitement reconnaissable : la grande croix en « X », le décor... même la combinaison en latex noir que portait la députée allemande, et qui avait sagement regagné le placard aux accessoires...

Boris soupira.

Tout ça aurait pu s'arrêter là. N'être qu'un petit jeu sexuel « entre adultes consentants »...

S'il n'y avait pas eu la suite... et la fin tragique de cette comédie grotesque.

Il se tourna brutalement vers « Divina », qui admirait les lieux comme si elle les découvrait, avec l'émerveillement apparent d'un touriste visitant la chapelle Sixtine.

— Dites-moi, demanda sèchement Corentin, c'est une pratique courante, chez vous, de filmer vos clients pendant leur... séance ?

La dominatrice rousse ouvrit des yeux ronds :

— Il y a des gens qui le demandent, oui. Ça leur permet d'en profiter plusieurs fois, en quelque sorte.

— Et à leur insu ?

« Divina » s'étrangla d'indignation :

— Jamais ! Vous plaisantez ?

— Pas tellement, non, fit sombrement Boris. Dites-moi... Vous avez récemment pratiqué votre... art sur une belle allemande de quarante-cinq ans, blonde aux yeux bleus... Ça vous dit quelque chose ?

« Divina » hocha la tête sans une hésitation :

— Bien sûr. C'est Hugues qui me l'a amenée.

— Hugues Karkarias ?

— Oui. Il m'a demandé de l'initier.

Corentin eut une moue songeuse :

— Qu'est-ce que vous entendez exactement par « initier » ?

— Eh bien, il s'agit d'une première séance où la douleur infligée reste à un niveau minimal.

Corentin repensa aux images presque insoutenables de Cornelia Hansler, se tordant sous les coups de fouet de la dominatrice, et son visage se durcit :

— « Un niveau minimal » ?... Ce que vous lui avez fait relève de la torture pure et simple. On pourrait vous arrêter pour violences et sévices physiques aggravés !

— C'est faux ! protesta « Divina ». Et d'abord, qu'est-ce que vous en savez ?

— J'ai vu le film !

Le visage de la dominatrice se figea de stupeur. Elle répéta mécaniquement, comme pour s'assurer qu'elle avait bien entendu :

— Vous... avez vu le film ?

— Oui. Et une centaine de personnes aussi, accessoirement.

« Divina » secouait la tête, mais plus aucun mot ne sortait de sa bouche. Corentin désigna le miroir :

— Le jour où vous avez torturé Cornelia Hansler, il y avait qui, derrière cette glace ?

La dominatrice reprit ses esprits :

— Hugues... Hugues Karkarias. Il avait payé, il m'avait dit que sa nouvelle « esclave » – c'est un terme professionnel – était d'accord, qu'il n'y avait pas de problème. D'ailleurs, elle a bien vu le miroir. Croyez-moi, elle n'avait pas l'air bête : elle savait que c'était une glace sans tain et que son maître – encore un terme technique – était derrière.

— C'est lui qui vous a dit de... « pousser » les choses au-delà du niveau habituel de l'initiation ?

« Divina » hésita un peu.

— Oui, lâcha-t-elle à regret.

En s'empressant d'ajouter :

— Mais vous savez, malgré ce que vous croyez, c'est resté à un niveau qui ne présentait aucun danger. Elle ne risquait absolument rien.

Les trois hommes échangèrent un sourire amer.

Cornelia Hansler « ne risquait absolument rien »...

N'empêche qu'elle était morte.

— En tout cas, reprit « Divina », très en colère, il n'a jamais été question, ce jour-là, de filmer quoi que ce soit ! Si Hughes l'a fait, c'est sans me demander l'autorisation, et à mon insu !

— Si seulement il s'était arrêté là !... murmura Aimé Brichot.

Les deux policiers français et leur collègue suisse se posèrent dans un café-bar, près du lac, pour boire une « mousse » en réfléchissant.

Une prise ? proposa « Pipo », les commandes une fois passées. Distraitement, Boris et Aimé acceptèrent. Aussitôt, « Pipo » se lança dans son rituel : en tapotant sa petite boîte ronde, il déposa une « dose » sur le dos de la

main des deux Français, dans la « salière » de leur pouce écarté, et fit de même pour lui. On forma un cercle avec les trois mains, réunies par le pouce et l'auriculaire, et « Pipo » attaqua une chanson de circonstances, en allemand, qui se terminait par une tyrolienne extrêmement sonore. Enfin, il hurla : « Prise ! » (en prononçant « Pri-seu ! ») et chacun, à ce signal, aspira ses quelques grammes avec une narine, en se bouchant l'autre.

Le cérémonial ne passait jamais inaperçu et remportait généralement un franc succès. Les clients de l'établissement, ravis, applaudirent le numéro avec enthousiasme.

Quant à la « prise »... elle avait le parfum, pas désagréable, de la crème mentholée « Vicks Vaporub » qu'on tartinait autrefois sur les poitrines enfantines pour conjurer les angines.

Un vrai souvenir d'enfance...

— Heureusement qu'on n'est pas en planque ! observa Boris.

Les trois hommes restèrent un moment silencieux en regardant le garçon poser leurs bières sur la table en bois.

S'ils s'étaient retrouvés dans le « salon » genevois de « maîtresse Divina », c'est parce que Hugues Karkarias lui-même les y avait envoyés.

En effet, les principaux collaborateurs de la société de transports « EuropaTrans », ainsi qu'environ quatre-vingt députés européens – une centaine de personnes en tout, comme Boris l'avait dit à « Divina » – avaient reçu le DVD montrant l'intégralité de la séance sadomasochiste à laquelle s'était livrée Cornelia Hansler.

Une Cornelia Hansler, fallait-il le préciser, reconnaissable sur les images, sans le moindre doute possible.

Par respect pour une femme qu'ils admiraient et respectaient, ses collaborateurs et ses collègues n'avaient pas communiqué le DVD aux media. Seulement à la police, dans l'espoir qu'elle arrêterait celui qui s'était permis de livrer de façon aussi abominable en pâture une vie privée... qui aurait dû le rester, quoi qu'elle puisse contenir.

Mais pour Cornelia Hansler, la honte et le déshonneur avaient été insupportables.

Trop lourds à porter.

Sa famille, sa carrière, sa vie détruite, elle s'était suicidée en se jetant sous un train, quelque part entre Hambourg et Dresde.

Un train de marchandises qui – tragique ironie du destin – appartenait à sa propre société de transports.

Paris et Genève n'avaient pas tardé à faire le rapprochement et à comprendre qui était derrière tout ça.

D'abord, il y avait la fusion de « EuropaTrans », la société de Cornelia Hansler, avec sa « petite sœur » française, « Chargeurs Européens » : un *deal*

que la P-D.G. allemande avait « cassé » au dernier moment pour signer avec « Siberia Trans », une société russe dont le fameux « Général » Rotchenko était l'actionnaire majoritaire, et dont Hugues Karkarias était à la fois l'intermédiaire et le représentant en Europe de l'Ouest.

Ensuite, il y avait cette scène abominable : le latex, le fouet, tout ce cérémonial... Une rapide enquête auprès de ses intimes avait confirmé que jamais auparavant Cornelia Hansler n'avait eu de penchants sadomasochistes.

Ça aussi, ça portait la griffe de Karkarias.

Dont les délires SM, en revanche, étaient célèbres dans certains milieux, et auprès de tous ceux qui le connaissaient de près ou de loin.

Quant à la « délicate attention » consistant à envoyer le film aux cent personnes les plus importantes de l'entourage de Cornelia Hansler... là aussi, tout le monde s'accordait à penser avec une quasi-certitude que c'était un coup de Karkarias.

Il fallait avoir son ego surdimensionné, son mépris des autres, pour faire une chose pareille.

Mais même si c'était moralement impardonnable, rien de tout ça ne constituait un crime aux yeux de la loi.

Officiellement, même s'il était responsable de sa mort, Hugues Karkarias n'avait pas tué Cornelia Hansler. Les légistes étaient formels : elle s'était bel et bien suicidée.

À la rigueur, on aurait pu poursuivre le banquier pour « atteinte à la vie privée d'autrui », ou même pour « harcèlement ayant indirectement entraîné la mort »...

Mais ça n'irait pas chercher bien loin. Avec de bons avocats – et il n'en manquait pas –, il ne serait sans doute même pas condamné.

Boris pensa tout haut :

— On est en face d'un type qui vient de commettre un meurtre... un meurtre prouvé, indiscutable... et parfaitement légal ! Un meurtre pour lequel aucune police au monde ne peut l'arrêter !

« Pipo », le nez dans sa « mousse », eut un sourire amer :

— C'est ce qu'on appelle le crime parfait...

Boris reposa sa chope un peu trop vivement et s'adressa à Brichot :

— Je pense qu'on va quand-même lui rendre une petite visite.

— Pourquoi ? demanda Aimé.

— Parce qu'un spécimen pareil, soupira Corentin, ça mérite le détour. Et puis, pour le mettre en garde, lui dire de se méfier.

— De qui ? firent ensemble Aimé et « Pipo ».

— De lui-même.

Chapitre VII



— Oui, lui aussi, je le connais. C’est un connard. C’est comme son chef de cabinet, comment il s’appelle, déjà... Ribaudy... Une sous-merde !

Depuis une demi-heure que Boris Corentin et Aimé Brichot interrogeaient Hughes Karkarias sur ses relations dans le monde de la politique ou de la haute finance, ils n’entendaient que ces mots-là : « connard »... ou « sous-merde ». Les qualificatifs préférés du banquier, qu’il employait à tout bout de champ pour désigner tous ceux qu’il estimait lui être inférieur. C’est-à-dire à peu près tout le monde.

Boris et Aimé étaient au spectacle, fascinés par cet homme qui n’avait fait aucune difficulté pour les recevoir dans son magnifique hôtel particulier de la rue Boileau, dans le seizième arrondissement de Paris, et qui, depuis le début de leur entretien, leur faisait un véritable show.

Le show de la mégalomanie dans toute sa splendeur. De l’égocentrisme dans tout son éclat. Du mépris des autres dans toute sa superbe.

Aimé Brichot pensait à ce que sa flèche avait dit à propos du banquier : « Un spécimen pareil, ça mérite le détour ».

Et pour mériter le détour, Karkarias méritait le détour. Une vraie curiosité de la nature. Rayon « monstres », évidemment.

Car sous ses dehors civilisés – et même raffinés à bien des égards –, c'était bien ce qu'il était.

Un monstre.

Un monstre vêtu d'un costume trois-pièces Gianfranco Ferré à trois mille euros, de chaussures Berluti presque aussi chères, d'une chemise de soie Hilditch & Key à quatre cents euros, avec des poignets « mousquetaires » auxquels brillaient des boutons de manchette en or massif représentant des têtes de lion dont les yeux étaient de petits diamants.

Un monstre riche.

Très riche.

Et qui détenait, entre sa fortune et ses relations politico-financières, une puissance d'empereur romain.

Pas étonnant que ça lui soit monté à la tête.

D'autres seraient devenus fous pour moins que ça.

À l'arrivée des deux policiers, Hugues Karkarias avait ouvert la porte lui-même et leur avait fait traverser un hall de marbre qui se terminait par un majestueux escalier à double révolution... entre les deux volées de marches duquel s'élevait une cage d'ascenseur beaucoup plus récente. Puis il les avait fait entrer dans son salon principal, une pièce immense remplie d'antiquités visiblement hors de prix. « Un tas de vieilleries de famille dont j'ai hérité en même temps que de cette baraque », avait lâché Karkarias en balayant l'ensemble d'un revers de main, comme s'il s'agissait du produit d'un videgrenier de banlieue.

Quant à la « baraque » en question, c'est-à-dire l'hôtel particulier familial des Karkarias, Boris s'était renseigné : près de deux mille mètres carrés habitables, en comptant le garage et le sous-sol, plus trois mille mètres carrés de jardin. Tout ça en plein Paris. Valeur actuelle sur le marché de l'immobilier : huit millions d'euros.

Mais ce n'était pas à cause de sa considérable valeur marchande que Hugues Karkarias avait gardé cette « baraque », comme il disait. C'était parce qu'il y avait vécu depuis sa naissance et que, malgré son splendide duplex genevois, son appartement à New York et les autres résidences qu'il possédait un peu partout dans le monde, son véritable « chez lui » était ici.

C'était ici que se trouvaient ses racines, ses souvenirs d'enfant... c'était à cette maison qu'étaient associées les quelques images que ses parents avaient laissé dans sa mémoire avant de disparaître, ici qu'il avait été élevé, pauvre gosse de riche solitaire, par une ribambelle de nurses anglaises, bref... ici qu'il était devenu le monstre hors du commun qu'il était.

D'où son attachement à ces murs.

Comme quoi, même un homme comme lui pouvait se montrer sentimental.

Ça avait quelque chose de rassurant, dans le fond.

D'ailleurs, une sorte d'émotion perça sous le masque du cynique mégalomane quand le banquier invita Boris et Aimé à le suivre dans la cuisine. C'était une pièce superbement décorée d'azuleiros, de batteries de casseroles en cuivre, et équipée de fours en fonte à l'ancienne. Au centre se trouvait une table en chêne capable d'accueillir au moins vingt personnes.

Il y flottait encore une odeur de bisque de homard...

— Évidemment, j'ai une salle à manger, dit-il. Mais depuis mon enfance, ça a toujours été dans cette pièce que j'ai reçu mes amis. Qu'est-ce qu'on a pu se marrer autour de cette table !... Vous voyez, j'ai beau avoir fait toutes sortes de choses dans toutes sortes d'endroits, les meilleurs souvenirs de ma vie sont dans cette pièce...

Il se retourna d'un coup vers ses visiteurs et ajouta, avec une sorte de rictus :

— Encore que... côté souvenirs, vous n'avez encore rien vu.

Une enfilade de couloirs les conduisit à un escalier plongeant vers les sous-sols. Ils passèrent près de la piscine, du sauna, du hammam et de la salle de fitness, sans s'y arrêter. Sans même un commentaire de la part de Karkarias. Comme s'il s'agissait de commodités que tout un chacun avait chez soi.

Puis, il poussa une porte en annonçant :

— Mon domaine privé, personnel et secret. En toute modestie, ça m'étonnerait que vous ayez déjà vu la même chose ailleurs.

Brichot et Corentin sourirent à cette fanfaronnade, un penchant commun à nombre de leurs « clients ».

Mais une fois la porte franchie, ils se retrouvèrent dans un autre monde.

Connaissant la passion de Karkarias pour la chasse, ils s'attendaient bien à ce que le banquier leur montre fièrement une salle remplie de quelques trophées...

Mais là, on se serait cru au Musée d'Histoire naturelle du Jardin des Plantes, dans la « Grande galerie de l'Évolution ».

À part les dinosaures et autres bestioles préhistoriques, toutes les espèces animales qu'un chasseur suffisamment fortuné pouvait tenir au bout de son fusil étaient rassemblées ici.

Grandeur nature !

La pièce aux murs lambrissés – qui faisait trois fois la taille d'un terrain de basket – devait contenir à peu près tout ce que Hugues Karkarias avait tué dans sa carrière de chasseur !

Phacochères, lions, léopards, rhinocéros, loups, hippopotames, éléphants, buffles, caribous, élans géants, grizzlis, bœufs musqués, ours polaires... etc. Chaque individu était non seulement naturalisé entièrement, mais... placé

dans son « biotope », son environnement naturel, recréé artificiellement sur quelques mètres carrés !

Corentin et Brichot traversèrent bouche bée ce musée de la chasse.

— Vous aviez raison, admit Boris : on n’a jamais vu la même chose ailleurs !

Karkarias les laissa un moment profiter de la visite.

— Mais... ne put s’empêcher de demander Brichot, comment faites-vous pour rapporter un éléphant... *entier* d’Afrique ?

Le banquier eut un geste de la main pour dire que c’était là un détail insignifiant :

— Vous savez, on peut tout faire transporter, de nos jours. Ce n’est qu’une question d’argent.

— Où avais-je la tête ? fit Aimé.

La visite de son musée personnel terminée, Karkarias les entraîna dans la pièce suivante.

— La salle d’armes, annonça-t-il.

Effectivement !... les murs en étaient recouverts.

En faisant le tour, Corentin et Brichot identifièrent en professionnels à peu près toutes les catégories et toutes les marques connues de carabines et de fusils. Y compris les plus célèbres et les plus chères : Holland & Holland, Purdey... Ils marquèrent un temps d’arrêt en tombant sur des armes de guerre : la Kalachnikov russe et le M-16 américain.

Karkarias répondit au regard réprobateur de Corentin par un large sourire :

— Rassurez-vous, j’ai tous les permis qui vont avec. Pareil pour celui-ci :

Il sortit de son râtelier une arme munie d’une lunette de visée que Boris n’identifia pas tout de suite.

— Le fusil de tireur d’élite de l’armée israélienne ! annonça fièrement le banquier. Celui-là, ça n’a pas été facile de me le procurer ! Je l’utilise pour tirer les buffles... ou les grands fauves.

Devant l’absence de réaction des deux policiers, il enchaîna :

— Mais vous, étant donné votre profession, vous êtes plutôt spécialisés dans les armes de poing, n’est-ce pas ?

Il tapa un code pour ouvrir une armoire blindée. Le fond, recouvert de velours rouge, servait de présentoir à une impressionnante collection de pistolets de tous calibres, tous modèles et toutes nationalités.

— Qu’est-ce que vous pensez de celui-ci ? fit Karkarias en sortant un spécimen qu’il soupesa sur sa main ouverte.

— Un Glock, non ? suggéra Corentin.

— Exactement ! Neuf millimètres, *made in* Autriche, tout en porcelaine,

théoriquement irréparable par les détecteurs de métaux !

Il ajouta en riant :

— Non que j'aie l'intention de m'en servir pour détourner un avion, rassurez-vous.

— Il y a d'autres usages, fit sombrement Boris en pensant au psychopathe Richard Durn qui, un certain 27 mars 2002, s'était servi de la même arme pour assassiner huit personnes et en blesser quatorze autres, au Conseil municipal de Nanterre.

— Je l'ai toujours sur moi, dit Karkarias. Je sais qu'on me suit et qu'on me surveille en permanence, où que j'aille. Je sais que n'importe où, n'importe quand, l'un ou l'autre de mes ennemis n'attend que l'occasion de me tuer. Je dois être en permanence sur mes gardes, prêt à me défendre.

Dans son regard soudain halluciné, dansaient des lueurs jaunes... Boris comprenait maintenant ce surnom d'« Hughes-le-loup », mentionné dans le dossier du banquier.

Lequel dossier ne parlait pas de paranoïa aiguë.

Il était pourtant clair qu'il fallait ajouter cette pathologie à la longue liste des « qualités » de Hugues Karkarias.

Cela dit, quand il évoquait le désir de certaines personnes de le voir mort, il n'avait sûrement pas entièrement tort.

Corentin désigna du menton le Glock avec lequel le banquier continuait à jouer machinalement :

— Vous avez un port d'arme, pour ça ?...

— Bien sûr, fit « Hughes-le-loup », tout sourire. Valable sur tout le territoire français et obtenu sur l'intervention personnelle de mon ami d'enfance Étienne Kuntz, ministre de l'Intérieur. Votre patron.

Corentin et Brichot échangèrent un regard éloquent : si même le ministre s'y mettait !...

— Mais passons dans la partie salon de mon petit domaine privé, proposa aimablement Karkarias.

Boris et Aimé le suivirent dans une troisième pièce, une sorte de grand salon-salle de jeux où des fauteuils « club » usés (comme ils se doit) entouraient une vaste cheminée où aucun feu ne flambait, faute de bûches. Karkarias actionna un interrupteur et les flammes jaillirent comme les jets d'eau d'une fontaine.

— C'est quand-même plus pratique que de s'emmerder avec du papier, du petit bois, des allumettes et tout le bordel ! lança-t-il gaiement.

— Et puis, observa Aimé Brichot, à propos de s'emmerder... vous avez de quoi vous distraire, ici aussi.

Il désignait la piste de bowling et le couloir de tir, parallèles, qui ouvraient

sur la pièce où ils se trouvaient.

Le tir, ça se comprenait : un chasseur a besoin de s'exercer, de régler une nouvelle arme, ou simplement de tromper son impatience en attendant la prochaine battue.

Mais la piste de bowling... c'était révélateur d'autre chose :

En plus de tout le reste, Hugues Karkarias était resté un enfant.

Un enfant de quarante-cinq ans, gâté pourri, capricieux, mégalomane et paranoïaque.

Pour peu qu'on y ajoute le droit de vie et de mort sur tout un peuple, ça donnait un profil assez proche de celui de l'empereur Néron.

À frémir...

— Au fait, fit Corentin en désignant d'un geste circulaire la pièce mais aussi, par extension, tout le reste du « domaine », vous vivez seul, ici.

— J'ai quelques domestiques... répondit évasivement le banquier.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— J'avais compris, sourit Karkarias. Il m'arrive de faire de petites fêtes, de recevoir des amis... Pour le reste... j'ai une fiancée de temps à autre, mais rien de solide.

— Et votre femme ?

Le dossier de Karkarias mentionnait qu'il était marié à Sabine Karkarias-Principe, héritière de l'empire industriel italien créé par son père, Maximiliano Principe, dit « l'Imperator ». Et qu'elle lui avait donné deux enfants.

— Oh, soupira Karkarias comme si le sujet était douloureux à évoquer, Sabine et moi sommes divorcés depuis longtemps. Elle vit chez son père, près de Milan, avec les enfants. Je les vois pendant les vacances scolaires.

Boris hocha la tête sans faire de commentaires mais glissa un coup d'œil à Brichot. Aimé et lui savaient parfaitement que Sabine et Hugues Karkarias étaient toujours mariés.

Pourquoi le banquier mentait-il sur ce sujet qui n'avait aucune importance... pour eux, en tout cas ?

Par jeu ?... Par défi ?... Pour vérifier jusqu'à quel point ils connaissaient son dossier ?...

Encore une bizarrerie comportementale chez cet homme qui, décidément, les accumulait.

Corentin jugea qu'il était temps d'aborder des questions plus graves. Il attaqua bille en tête :

— Monsieur Karkarias... Nous savons que, récemment, vous avez participé à une chasse au Kamtchatka, en Sibérie orientale, en compagnie de votre... ami Serguei Rotchenko.

Loin de se refermer ou d'adopter une attitude méfiante, le banquier se laissa tomber dans un fauteuil avec un éclat de rire :

— C'est vrai ! Mais dites-donc, la Mondaïne est mieux informée que la DST, de nos jours !

— On fait ce qu'on peut, fit modestement Brichot.

— Vous étiez seuls, Rotchenko et vous, à cette chasse ? reprit Boris.

Le regard doré de « Hughes-le-loup » se détourna une demi-seconde, puis revint se planter dans le sien :

— Oui. Enfin, je ne compte pas mon secrétaire particulier, Aristote Van Dries, et les hommes qui constituent la... disons la « garde rapprochée » de Rotchenko.

Corentin resta silencieux. Pourquoi Karkarias ne mentionnait-il pas les filles ?... Dans son esprit, la réponse ne faisait aucun doute : pour protéger Rotchenko, qui les avait probablement tuées après avoir percé à jour leur véritable identité... et se protéger lui, qui avait participé au meurtre d'une manière ou d'une autre...

— Je peux fumer ? demanda-t-il histoire de créer un « appel d'air » dans la conversation et passer le ballon à son coéquipier.

— Faites comme chez vous.

Aimé enchaîna :

— Vous avez... oublié de mentionner qu'il y avait deux filles avec vous, dit-il en remontant distraitement ses lunettes du bout de l'index. Il se trouve qu'elles travaillaient pour les services secrets russes. L'une d'elles était même la propre nièce de Vladimir Poutine. Le dernier message qu'elles ont fait parvenir à leurs supérieurs provenait de la propriété de Rotchenko, dans le Kamtchatka, au moment où vous y étiez avec lui. Ensuite, plus rien. On ne les a jamais revues. Vous qui étiez sur place, vous n'auriez pas une petite idée de ce qui leur est arrivé ?...

Hugues Karkarias regarda fixement Brichot. Pendant une fraction de seconde, on aurait pu croire qu'il allait se troubler, s'effondrer, même, et tout avouer...

Mais il éclata de rire.

— Décidément, vous êtes impayables, tous les deux ! lança-t-il. Qu'est-ce que vous voulez me faire avouer ? Que j'ai chassé la femme en Sibérie, histoire de me changer des ours ? Ce n'est malheureusement pas aussi croustillant. Il y avait bien deux filles avec nous, en effet. Deux putes. Enfin... deux call-girls, que Sergueï avait fait venir de Moscou pour... agrémenter notre séjour. Le repos du guerrier, vous savez ce que c'est. Mais une fois leur contrat rempli, elles ont tranquillement repris leur hélico pour Petropavlovsk, et de là, l'avion de Moscou. Bien vivantes et beaucoup plus riches, croyez-moi !

— Nous voilà rassurés, sourit innocemment Aimé.

Sous le prétexte d'aller chercher un cendrier, Boris s'était dirigé vers une pile de magazines, jetés sur une table. Il revint en feuilletant distraitement l'un d'eux : « Heavy Rubber ». C'était une revue spécialisée allemande, consacrée au latex et destinée à ses fétichistes purs et durs. Elle contenait de nombreuses photos « en situation » parfaitement explicites, relevant de la pornographie la plus *hard*. Il y avait aussi, comme dans n'importe quel magazine, des pages de pub. Celles-ci vantaient les mérites de diverses marques anglaises de vêtements et accessoires fétichistes en latex : Velda Lauder, Murray & Vern, Skin Two...

Boris posa la revue devant Hugues Karkarias.

— Ça aussi, je crois, ça fait partie de vos distractions... et même de vos passions.

Le banquier haussa les épaules :

— Et alors ?... Je ne m'en suis jamais caché. Ce n'est pas illégal, que je sache ?

— Absolument pas. Pas plus que de faire du prosélytisme, comme vous l'avait fait en... « initiant » Cornelia Hansler. « Initier » est le terme exact, si j'en crois mademoiselle Francine Dumoussier, alias « Divina », exerçant ses talents de dominatrice à Genève, et qui s'est chargée de ladite « initiation ».

Karkarias applaudit lentement, bruyamment et avec emphase :

— Décidément, vous savez tout !

— Nous savons aussi, hélas, qu'une centaine de personnes de l'entourage professionnel et politique de Cornelia Hansler ont reçu le DVD du film de cette fameuse séance d'initiation. Et que, sa vie et sa carrière détruites, Cornelia Hansler s'est suicidée.

« Hughes-le-loup » eut un geste fataliste :

— Eh oui, j'ai appris ça. Cette pauvre fille a adopté la mauvaise attitude. Au lieu de clamer haut et fort : « Oui, j'aime le SM et je vous emmerde ! », elle a voulu garder ses petits secrets. Voilà ce qui arrive quand on refuse de sortir du placard.

Boris le regarda durement :

— C'était son droit d'y rester. Tout le monde n'a pas envie d'étaler sa vie intime...

Il tira une bouffée de sa cigarette :

— Je suppose, monsieur Karkarias, que si je vous demande si vous avez eu quelque chose à voir avec le tournage et l'envoi de ce film à ses nombreux destinataires, vous allez monter sur vos grands chevaux et me répondre un truc du genre : « Vous me prenez pour qui ? Comment aurais-je pu m'abaisser à faire une chose pareille ? etc. »

Karkarias regarda Corentin avec un sourire en coin, l'air content de lui.

— Je ne vous répondrai rien du tout, cher monsieur. Libre à vous de croire ce que vous voulez.

Il y eut un nouveau silence, rompu par le banquier :

— Au fait... quelle était déjà la raison exacte de votre visite, messieurs ? Vous avez mentionné, je crois, le ministre de l'Intérieur ?...

— En effet, fit Boris en se levant pour prendre congé. Votre... ami d'enfance s'inquiète.

— Pour moi ? rigola « Hughes-le-loup ».

— Pour vous, pour le pays... Il craint que vous ne soyez, disons... sur une pente dangereuse.

— Que je file un mauvais coton, quoi ? rigola Karkarias.

— Je crois bien que c'est le terme exact qu'il a employé, glissa Aimé Brichot.

Sur le pas de la porte, Boris serra sans enthousiasme la main d'Hugues Karkarias :

— Beaucoup de gens craignent que vos actions, vos imprudences, pour ne pas dire vos folies, n'aient des conséquences catastrophiques, un de ces jours. Et pas seulement pour vous.

— Et on vous a chargé de me surveiller ? ironisa le banquier.

Boris eut le mot de la fin :

— Disons qu'on aimerait mieux que vous le fassiez vous-même.

— Tu veux mon diagnostic, Mémé ? demanda Corentin en regagnant la Renault Mégane de service.

— Oui, docteur.

— Eh bien ce type qui fait des affaires si lourdes et si complexes, qui manipule des sommes si colossales, a déjà franchi la ligne qui sépare la mégalomanie de la folie pure et simple.

Il s'installa au volant et démarra :

— Tu vois, quelque chose me dit que Hugues Karkarias ne fera pas de vieux os. La seule manière de lui assurer une longue vie serait de l'arrêter et de le mettre en prison.

Un sourire souleva la moustache d'Aimé Brichot :

— Et ça, c'est justement la seule chose qu'on ne peut pas faire...

Chapitre VIII



— J’ai une idée ! lança soudain Hugues Karkarias.

Sa quinzaine d’invités, assis autour de la grande table en bois de sa cuisine, se turent et se regardèrent.

La plupart connaissaient Hugues depuis l’enfance ou les bancs de l’école. Ils étaient plus ou moins issus du même milieu que lui, le pratiquaient depuis de longues années et n’ignoraient rien de son étrange et complexe personnalité.

Encore que... Qui pouvait se vanter de connaître parfaitement Hugues Karkarias ? Personne, sans doute.

Mais il y avait des signes identifiables sans le moindre risque d’erreur. Comme son fameux cri : « J’ai une idée ! »

Qui signifiait presque toujours que Hugues Karkarias venait d’avoir l’idée de parier sur quelque chose.

L’ennui, si l’on pouvait dire, c’est que cette idée impliquait toujours l’obligation, pour l’une ou l’un de ses amis, de relever un défi posé par lui. Et que ce défi comportait systématiquement, pour l’intéressé (e), une souffrance (physique ou morale) à affronter, une humiliation à subir, etc.

En général, tous les autres jouissaient du spectacle sans même s’en cacher.

Le problème, c'était le gros moment d'angoisse générale pendant lequel « Hughes-le-loup » choisissait sa proie, réfléchissait soigneusement à qui allait être sa prochaine victime.

Un choix mûrement réfléchi, une décision prise en fonction des faiblesses et des vulnérabilités de chacun et de chacune.

Que Hugues connaissait naturellement sur le bout des doigts.

Ses « petites fêtes » avaient, au fil des années, été le théâtre de pas mal de « petits jeux » que n'importe qui, en dehors du « cercle », aurait considéré comme choquants. Et qu'on pouvait assimiler, selon les cas et selon les articles appropriés du Code civil, à du harcèlement sexuel ou psychologique, du chantage, du « viol en réunion »... le tout assaisonné d'une pointe de sadisme, l'ingrédient préféré d'Hugues Karkarias.

Évidemment, n'importe quel non-initié se serait demandé pourquoi personne, dans cette « cour », ne refusait de se prêter aux fantaisies cruelles, voire morbides, du maître de maison.

La réponse était simple : parce que personne n'osait.

L'autorité, le charisme, le magnétisme d'« Hughes-le-loup » étaient tels qu'il était avec ses amis comme un monarque absolu au milieu de ses sujets.

On ne disait pas « non » à Hugues... voilà tout.

D'autant qu'il avait l'art d'ajouter à ses dîners sa petite « touche personnelle » : après les grands vins dont sa cave était garnie, après le café et les digestifs -également des crus exceptionnels – on voyait régulièrement apparaître au milieu de la table un saladier de cocaïne destiné à « libérer les invités de leurs inhibitions ».

Et dans ce domaine, les résultats allaient souvent bien au-delà des espérances du maître des lieux...

— J'ai une idée !...

Ce cri pouvait venir à n'importe quel moment du repas ou de la soirée.

Ce soir, en l'occurrence, c'était en toute fin de repas.

Après les vins, les alcools... et la coke.

Tout le monde était largement « parti ». Les six femmes et les huit hommes que Karkarias avait invités avaient tous des restes de poudre blanche autour des narines. Ils s'esclaffèrent d'une seule voix :

— Ouiii !.. Génial !... Fabuleux !... Qu'est-ce que tu vas encore nous sortir, comme délire ?

Avec un sourire qui dévoila sa dentition de fauve, « Hughes-le-loup » s'adressa à un garçon à lunettes d'une petite quarantaine d'années, les cheveux plaqués et la peau boutonneuse sur un visage chafouin.

— François ?

L'autre en avala sa salive de travers. Un éclair de panique traversa son

regard fuyant.

— Lui-même ! fit-il avec un rire forcé.

— Tu travailles sous les ordres de Gilles à la First City de Lausanne, c'est bien ça ?

— C'est ça, répondit l'intéressé qui n'avait plus un poil de sec.

— Et je me suis laissé dire qu'on te surnomme « brow nose ».

Le dénommé François se força à participer à l'éclat de rire général.

— Eh bien ce soir, François, tu vas lui lécher le dessous des couilles ! Tu es d'accord, Gilles ?

Le Gilles en question, un garçon blond plutôt enveloppé, éclata de rire et déclara sans complexe :

— Bonne idée ! Ça me changera un peu !

Mais François s'était renfrogné et, bras croisés, avait pris une mine boudeuse :

— Pas question, dit-il ! Il y a des limites, quand-même !

Un : « Bouououhhh ! Mauvais joueur ! » s'éleva autour de la table, mais n'ébranla pas la résolution de François.

Avec une expression de fauve s'apprêtant à porter l'estocade, Hugues Karkarias sortit un chéquier du tiroir d'une commode.

— Je crois également savoir que côté finances, ça ne va pas fort non plus... Faut pas jouer au poker avec des gens qui jouent mieux que soi. Surtout quand ils sont plus riches : ils gagnent à tous les coups.

Il agita le chéquier :

— Normalement, il n'y a que la gouvernante qui s'en sert, mais je te jure qu'il y a le compte : un demi-million d'euros, c'est bien ce que tu leur dois ?

François tâcha de rester digne et imperturbable, mais s'écroula au bout de quelques secondes en lâchant un « oui » pathétique.

— Le chèque est à toi si tu fais ce que je te dis.

Même Hugues Karkarias devait bien admettre que, quels que soient son charisme et son autorité naturelle, son argent restait encore, en dernier ressort, son arme de persuasion la plus efficace.

Déchaînés comme une foule romaine dans les tribunes du Colisée, les autres convives se mirent à hurler en chœur : « Les couilles !... Les couilles !... Les couilles !... » avec un enthousiasme boosté par le soulagement de ne pas être à la place du malheureux François.

Qui, vaincu, tomba à genoux sur les tommettes anciennes, entre la table et le four à bois... pendant que Gilles s'avavançait fièrement vers lui.

Sous les hurlements de l'assistance en délire, il fit descendre la fermeture à glissière de son pantalon, baissa celui-ci ainsi que son caleçon Burberry à

carreaux écossais, et exhiba une virilité flasque mais de taille respectable. Il la plaqua d'une main contre son ventre pendant que, de l'autre, il soulevait les imposants sacs soyeux qui ballottaient entre ses cuisses. Il les présenta à François.

Lequel ferma les yeux et avança la tête, langue sortie...

Pendant que le maître de maison mitraillait la scène en gros plan à l'aide de son appareil numérique.

En principe, c'était pour sa collection personnelle.

« Rien que pour mes yeux », comme il disait.

Sans s'interdire, bien sûr, d'utiliser ces images de toutes les manières que son humeur – ou les circonstances – lui inspireraient.

*

* *

La nuit se prolongeait au bord de la piscine du sous-sol. Karkarias avait descendu le saladier de coke, dans lequel les uns et les unes continuaient à puiser de quoi se faire des « rails » non stop.

Personne n'avait apporté de maillot de bain, mais la drogue avait fait son effet et les inhibitions étaient tombées depuis longtemps.

« Hughes-le-loup » en profitait pour détailler ouvertement l'anatomie de celles, parmi les huit filles, qu'il n'avait encore jamais vu nues.

Béatrice de la Closerie était sans conteste la plus belle et la mieux faite : vingt-sept ans, un visage aux pommettes saillantes, des yeux légèrement en amande, un nez « grec »... et un corps de liane, avec des fesses très hautes, posées sur des jambes interminables, des petits seins parfaitement pommelés, aux aréoles brunes et aux pointes dures comme des mines de crayon.

En la regardant, « Hughes-le-loup » se répétait, comme ce personnage de la série télévisée « Palace » : « Je l'aurai, un jour ! ».

Mais voilà : Béatrice était l'épouse légitime de son copain Jean-Marc de la Closerie, un des vice-présidents du voyageur Planète Monde. Jean-Marc et lui l'avaient rencontrée en même temps, lors d'un séjour aux Maldives, cinq ans plus tôt. Béatrice était l'attachée de presse du palace cinq étoiles à mille cinq cents euros la nuit où les deux copains étaient descendus. L'un et l'autre avaient bien entendu entrepris de la draguer, et c'était Jean-Marc qui avait décroché le cocotier. Ce que, bien sûr, Hugues avait ressenti comme une blessure d'orgueil insupportable et une injure personnelle.

Depuis, malgré ses avances discrètes mais assidues, malgré ses cadeaux somptueux, Béatrice se refusait toujours à lui. Elle n'avait pas besoin d'argent (son mari en gagnait beaucoup), elle avait l'audace d'être insensible au

charme de Hugues... et le culot d'être fidèle à son époux !

Enfin... officiellement. Parce que, en secret, elle donnait régulièrement de grands coups de canif dans son contrat de mariage.

Hughes, qui savait tout sur tout le monde, ne l'ignorait pas.

Et ressentait comme une insulte intolérable, non que Béatrice trompe son mari, mais qu'elle ose le faire avec un autre que lui !

Et on n'insultait pas impunément Hugues Karkarias, même si on était belle et sexy à faire bander un mort.

Ce soir, elle allait payer. Hugues venait de trouver comment... en regardant l'instrument de sa vengeance faire des effets de brasse papillon dans l'eau chlorée...

Il était deux heures du matin. Jean-Marc et Béatrice de la Closerie pataugeaient dans la piscine avec les cinq autres couples invités : les Faidherbe, les Kerjean, les Vallaret, les Pasquier et les Dupont-Vallier. Cédric Faidherbe et Simon Kerjean, la quarantaine, occupaient des postes à responsabilités dans des établissements financiers, en France ou en Suisse. Gloria Faidherbe, sortie d'HEC, travaillait dans la même branche que son mari, quoique à un poste moins élevé. Clara Kerjean, une ex-journaliste, se satisfaisait avec plaisir de son rôle de femme au foyer, équipée d'une carte de crédit au « plafond illimité ».

Les trois autres couples avaient le même type de profil social et professionnel : suffisamment bon pour que Karkarias les juge « fréquentables », mais pas trop élevés, afin qu'il soit certain de les dominer.

Quant à François Thiébault, la victime du « petit jeu » de tout à l'heure, et Gilles Marlin, son supérieur hiérarchique à qui il avait « léché les couilles » au sens propre du terme... ils étaient l'un et l'autre célibataires. Mais si Gilles avait des penchants « homo », ce n'était pas le cas de François.

Ce qui avait rendu son « gage » particulièrement jouissif pour tout le monde, et pour Karkarias en particulier.

Personne ne portait de maillot. On s'effleurait « comme par accident », on faisait mine de copuler avec de grands éclats de rire, on prenait « amicalement » une fille dans ses bras et on en profitait pour, « sans le faire exprès », lui coller contre le bas-ventre une érection monumentale...

Aucune ne poussait de cris de rosière scandalisée. Tout le monde était embarqué dans un vaste fou-rire dont la coke était en grande partie responsable...

Seul Karkarias n'était pas dans l'eau. Au bout de la piscine, vautré dans une chaise longue, il reprit une gorgée de son armagnac préféré, un Marcel Trépout 1935, en surveillant son petit monde d'un œil froid et parfaitement lucide.

Karkarias, grand pourvoyeur de cocaïne devant l'Éternel et *dealer* officiel

de ses nombreux amis et relations, ne touchait jamais lui-même à la drogue.

Au moment où il reposait son verre, Béatrice sortit de la piscine pour regagner son propre transat, à l'autre bout du bassin. En passant près de lui, elle lui adressa un clin d'œil complice et effleura sa joue du bout des doigts. Le bas-ventre de la jeune femme se trouva brièvement à trente centimètres du visage du banquier, qui dévora du regard cette blondeur mousseuse, masquant à peine la fleur secrète de sa féminité.

Son ventre à lui s'embrasa et il se sentit s'ériger comme une fusée sur son pas de tir. Embarrassé par cet aveu involontaire de son désir, il se hâta de jeter une serviette sur le milieu de son corps.

Béatrice, à qui la réaction physique de son hôte n'avait pas échappé, s'éloigna en accentuant volontairement le balancement de ses hanches félines. Arrivée près de son transat, elle se pencha en avant sans plier les jambes pour ramasser sa serviette, offrant à Hugues le spectacle du fruit charnu et délicatement fendu, niché entre ses fesses et ruisselant d'humidité. Puis, elle se laissa tomber dans le fauteuil de toile et jeta les bras au-dessus de sa tête, ce qui eut pour effet de faire remonter ses seins, dont les pointes se mirent à le narguer.

Enfin, elle écarta langoureusement les jambes comme pour s'étirer au soleil, tout en fermant les yeux dans une inconscience feinte du spectacle qu'elle lui offrait de sa blondeur intime.

— J'ai une idée ! cria soudain Karkarias.

Béatrice éclata de rire.

— J'en suis sûre, ne put-elle s'empêcher de lancer.

« Hughes-le-loup » fit mine de l'ignorer et s'obligea à regarder ailleurs, afin de faire disparaître les effets trop visibles du désir violent qu'il avait d'elle.

— Un autre petit jeu ! annonça-t-il.

Dans un même réflexe de courtisans obéissants, tout le monde se porta vers le côté de la piscine où se trouvait le maître de céans.

— Ça s'appelle « l'homme de ma bite » ! lança Karkarias.

Des rires complices et des sourires déjà excités éclairèrent les visages mouillés, rendus hilares par l'abus de poudre blanche.

— Voilà, continua « Hughes-le-loup », c'est simple...

Il désigna les deux cabines de bain en bois, à toit pointu et rayures marines, façon « Deauville années cinquante », qui se trouvaient au fond, derrière le transat de Béatrice.

— Une fille s'installe à genoux dans la cabine de gauche, expliqua-t-il. Les hommes défilent dans celle de droite et, l'un après l'autre, passent leur sexe dans le trou que j'ai pratiqué entre les deux pour cet usage. Le but du jeu, pour les filles, consiste à reconnaître le sexe de leur mari. Elles ont le droit de

toucher, de caresser, de sucer celui qui se présente, de le faire bander... bref, tout ce qui leur paraîtra nécessaire pour être certaines de ne pas se tromper.

Dans des circonstances « normales », une telle annonce aurait été accueillie par un silence horrifié ou par des protestations scandalisées.

Mais cette nuit-là, dans l'hôtel particulier d'Hugues Karkarias, au bord de sa piscine privée, tout le monde était ivre d'un cocktail composé d'un mélange d'alcool, de cocaïne, et du magnétisme irrésistible du maître des lieux. La raison et la bienséance n'existaient plus. On était dans une bulle séparée du monde. Loin du monde, de ses lois, de ses règles et de ses limites.

Des bêtes, livrées à leurs pulsions primitives, sur une planète sans loi.

Avec un Dieu cruel, manipulant ses créatures comme autant de marionnettes.

— Prems ! s'écria comme à l'école Anne-Sophie Dupont-Vallier en se précipitant, nue et dégoulinante, vers la cabine désignée.

Avant qu'on ait besoin de lui dire quoi que ce soit, elle était déjà à genoux dans le sable (importé des Seychelles), bouche entrouverte devant l'ouverture, prête à « accueillir » le premier prétendant.

Dans le même élan, toute pudeur et toute dignité oubliée, les hommes se précipitèrent pour... faire la queue devant l'autre cabine.

Anne-Sophie Dupont-Vallier était « chaude comme une baraque à frites », selon l'expression popularisée par l'acteur belge Benoît Poelvoorde. Tous les hommes présents (et beaucoup d'autres) étaient bien placés pour le savoir. Quant à son mari, Damien Dupont-Vallier, P-D.G. de Vallier conseil, célèbre cabinet de « chasseurs de têtes », il s'était fait une raison et prenait la chose avec bonne humeur. D'autant que ça l'arrangeait : les appétits sexuels de sa femme étaient tels qu'il ne suffisait pas à la tâche. La partager était une manière comme une autre de se faire aider.

Comme d'habitude, Karkarias ne participa pas à son « petit jeu » et se contenta d'y assister en spectateur.

En spectateur admiratif.

Il avait connu des reines de la fellation, des impératrices de la pipe, mais Anne-Sophie était une déesse ! Pas un homme ne résistait plus de trois minutes au tourbillon machiavélique de sa langue et à la succion de ses lèvres expertes.

Les uns après les autres, les sept invités mâles de la soirée se rendirent dans sa bouche insatiable.

Après quoi, Anne-Sophie sortit de la cabine en annonçant triomphalement :

— Je l'ai reconnu au goût : Damien était le numéro quatre !

— Bonne réponse de madame Dupont-Vallier ! lança Karkarias façon Philippe Bouvard aux « Grosses têtes ».

Court-circuitant les autres volontaires, il désigna lui-même la candidate suivante :

— Béatrice !

L'intéressée lui adressa un sourire qui voulait dire : « J'étais sûre que tu me ferais le coup, après que je t'ai fait bander, enfoiré ! ».

Mais elle ne refusa pas : c'eût été se mettre au ban de la cour du roi.

Pourtant, dans son état normal, personne n'aurait pu convaincre la très bcbg Béatrice de la Closerie de se prêter à un « jeu » aussi obscène.

Ses relations extérieures au cercle Karkarias auraient été stupéfaites de l'entendre annoncer :

— Je touche, je caresse à la rigueur, mais je ne suce pas !

Il y eut quelques « salope ! » lancés sur le ton de la plaisanterie, quelques « Woouououhhh !... Bêcheuse !... » pour la forme : De toute façon, tout le monde avait été comblé par Anne-Sophie : les spectatrices, comme les participants.

Béatrice tomba à genoux dans la cabine et le jeu commença. Dans un état second, elle tâta, caressa, embrassa même du bout des lèvres les membres qui se succédaient dans la petite ouverture. Certains, plus en forme que d'autres, se redressèrent fièrement au premier contact.

La candidate sembla hésiter et demanda aux « postulants » de repasser dans le même ordre. Ce à quoi les intéressés se prêtèrent avec empressement.

Enfin, Béatrice émergea de sa cabine en déclarant fièrement :

— J'ai gagné : la bite de mon cher époux était la numéro trois ! C'était facile, remarquez : je la connais par cœur !

Au lieu des rires et des applaudissements auxquels elle s'attendait, un silence de mort accueillit son annonce.

Déconcertée, Béatrice de la Closerie se tourna vers les hommes qui, machinalement, étaient restés alignés dans leur ordre de passage.

Le numéro trois était Cédric Faidherbe.

Son amant.

Ce que, jusqu'à cet instant, Hugues Karkarias était le seul à savoir.

Béatrice de la Closerie se décomposa.

Jean-Marc, son mari, pâlit sous l'effet de la colère.

Cédric Faidherbe ne savait plus où se mettre et n'osait pas regarder sa femme Gloria. Qui, les yeux vides et la bouche ouverte, semblait avoir reçu un coup sur la tête.

Les yeux pleins de larmes de rage, Jean-Marc de la Closerie s'avança vers sa femme.

— Et moi qui te mettais sur un piédestal !... Alors toi aussi, finalement...

comme les autres... tu n'es qu'une pute !

Il la gifla de toutes ses forces, à lui arracher la tête.

Puis, toujours nu, il fonça vers la sortie, non sans avoir lancé un : « Espèce de salaud ! » à l'adresse de Hugues Karkarias.

Béatrice de la Closerie suivit le même chemin que son mari. Sans oublier non plus de dire sa façon de penser à leur hôte :

— Ordure ! Tu n'as pas pu me baiser, alors tu te venges en détruisant ma vie ! Je te jure que tu le paieras cher !... Très cher !

Elle fit une sortie théâtrale (à ceci près que les comédiens de théâtre sont rarement nus) et « Hughes-le-loup » éclata de rire. D'un rire sauvage, cruel, presque un rugissement.

— Voilà ce que j'appelle une soirée vraiment réussie ! lança-t-il.

Chapitre IX



La tasse en verre, dans son support de métal, disparut presque entièrement entre les deux côtes de bœuf saignantes qui servaient de lèvres à Igor Dimitrievitch Outkine. Le haut responsable du FSB aspira une gorgée de thé brûlant avec un bruit qui évoquait vaguement le barrissement d'un éléphant de mer. Mais c'était sans doute une impression, suggérée par sa ressemblance frappante avec le plus gros des pinnipèdes.

Igor Dimitrievitch Outkine, qui devait peser pas loin de deux cents kilos, débordait de son costume, de son fauteuil... et d'amabilité.

Boris Corentin et Aimé Brichot, assis en face de lui, auraient été bien en peine de dire quel grade exact, quelles fonctions précises il occupait dans la hiérarchie de l'ex-KGB. Seule certitude : le personnage était aussi important et puissant que volumineux.

À la demande du ministre de l'Intérieur français Étienne Kuntz, il avait accueilli les deux représentants de la Mondaïne avec tous les égards dus à des VIP, dans l'immeuble du FSB, au cœur de Moscou, et les avait même reçus dans un salon d'apparat.

Au départ, cette rencontre était une idée de Boris. Aimé et lui étaient sortis de leur entrevue avec Hugues Karkarias frustrés de ne rien pouvoir faire pour freiner la course folle de ce mégalo-parano-sadique, de ce fou dangereux

qui avait entre les mains une puissance financière capable de déstabiliser des régimes.

Et puis, à la réflexion, ils s'étaient dit qu'il n'était pas possible qu'un homme comme lui ne traîne pas quelques cadavres, dans quelques placards... Au propre comme au figuré. Et qu'il suffirait peut-être d'en exhumer un pour faire tomber le soi-disant intouchable Karkarias.

Dans leur métier, si on ne faisait pas preuve d'un optimisme débridé...

Ils avaient décidé de commencer par creuser la piste de ce fameux safari au Kamtchatka, où il avait l'air de s'être passé des choses pas catholiques.

Et pour creuser cette piste, rien de mieux qu'un entretien approfondi avec le supérieur hiérarchique direct des deux filles disparues là-bas, sur les terres du « Général » Rotchenko.

Igor Dimitrievitch Outkine.

On en était là. Boris Corentin venait d'exposer la situation et attendait un « retour », une réaction, quelle qu'elle soit, d'Igor Outkine.

Qui, entre autres qualités, avait celle de parler un français quasi-impeccable, malgré son vocabulaire limité.

L'homme du FSB examina Corentin à travers la buée de sa tasse, comme s'il le jugeait. Boris le regardait en soufflant sur son thé. Quant à Aimé Brichot, il avait posé le sien et admirait les boiseries, les dorures et le mobilier rare, qui devaient remonter au Tsar Pierre le Grand.

Depuis la fin du communisme, même l'administration avait retrouvé le goût du faste et de la splendeur.

— Ce Rotchenko, dit soudain Outkine, c'est vraie ordure... Capable de tout. Il assassine Sonia Tchernova en chassant elle comme animal. Votre banquier français... ce Karkarias... Il participe à la chasse. Ils la tuent tous les deux.

Corentin et Brichot échangèrent un regard stupéfait.

— Comment le savez-vous ? demanda Boris.

Outkine leva pesamment ses épaules massives comme une carcasse de bœuf :

— Parce que sa collègue, Natalia Volinsky, réussit leur échapper et rester en vie. Elle put revenir jusqu'ici et tout raconté moi.

Le regard bleu d'Aimé Brichot s'embua légèrement derrière ses lunettes de myope léger.

— Bon sang ! murmura-t-il... J'aurais cru Karkarias capable de beaucoup de choses, mais de ça !...

Corentin reposa sa tasse sur une tablette de bois précieux, prévue à cet effet.

— Monsieur Outkine, dit-il, vous croyez qu'on pourrait lui parler, à cette

Natalia Volinsky ?

Un sourire passa tellement vite sur le masque grasseyé de l'homme du FSB qu'on n'était pas sûr de l'avoir vu.

— Naturellement, fit-il. Je déjà fais appeler elle pour rencontrer vous.

Cet Igor Outkine était décidément d'une complaisance à toute épreuve... Ou alors, c'est qu'il devait un sérieux renvoi d'ascenseur à ses homologues français... En tout cas, il aurait droit à un rapport extrêmement favorable de Corentin à son ministre de tutelle.

Outkine posa un doigt de la taille d'une saucisse de Toulouse sur le bouton d'un interphone et appela la fille. On entendit une voix féminine répondre brièvement en russe.

Natalia Volinsky devait attendre dans la pièce voisine, car la porte s'ouvrit deux secondes plus tard.

La créature qui fit son apparition semblait moins faite pour jouer les Jambes Bond au féminin que pour poser à la « une » de « Penthouse » ou dans un catalogue de lingerie sexy.

Très sexy.

Tout, chez elle, dégageait une sexualité quasi-bestiale : ses yeux sombres qui semblaient vous « lire » jusqu'au plus intime, sa bouche charnue aux lèvres en « chapeau de gendarme », ses longues jambes, sa taille fine, ses seins hauts perchés... Moulée des pieds à la tête dans une combinaison en cuir noir qui rappelait Emma Peel, dans le feuilleton des années soixante « Chapeau melon et bottes de cuir », elle avança sur Boris avec un balancement des hanches qui avait de quoi faire exploser dans son pantalon n'importe quel homme normalement constitué.

Et Boris Corentin était, dans ce domaine comme dans le reste, tout à fait normalement constitué.

Igor Outkine les présenta brièvement et Natalia Volinsky se laissa tomber dans un fauteuil, face à Corentin. Elle croisa les jambes dans un crissement de cuir qui envoya une décharge électrique dans l'épine dorsale du Français, et attendit.

À aucun moment elle n'avait ébauché l'esquisse d'un sourire.

Ce que Boris et Aimé comprenaient : d'abord, ni elle ni eux n'étaient là pour faire des mondanités ; ensuite... les épreuves qu'elle avait traversées avaient de quoi vous enlever pour un moment le goût de la rigolade.

D'un timbre à peine voilé, aussi sensuel que le reste de sa personne, elle s'adressa à Corentin. En russe.

Igor Outkine eut un rire qui le secoua comme un énorme paquet de gelée :

— Elle demande si vous parlez russe. C'est à cause de votre prénom.

— Dites-lui que non, répondit Corentin, et ajoutez que je le regrette infiniment.

L'homme du FSB traduisit et on passa aux choses sérieuses.

Natalia Volinsky parlait quelques bribes de français, mais l'échange se fit essentiellement par l'intermédiaire de son supérieur hiérarchique.

Boris se demanda furtivement si elle avait cédé aux avances d'Outkine. Avec une créature pareille sous ses ordres, en effet, il n'avait sûrement pas manqué d'essayer d'abuser de sa position...

On pouvait le comprendre, et presque l'excuser : le harcèlement sexuel a beau être impardonnable, un physique pareil constituait des circonstances atténuantes...

Corentin chassa de son esprit l'image insoutenable de ce mastodonte s'accouplant avec ce fantasme ambulante.

Un fantasme qui avait la tête sur les épaules. Et un cerveau aussi efficace que le reste de ses atouts.

Ex-championne d'athlétisme, spécialisée dans le dix mille mètres, Natalia Volinsky continuait à s'entraîner pendant ses loisirs. Grâce à quoi elle conservait une endurance qui lui avait permis de courir très vite, très longtemps, et de semer Rotchenko, Karkarias, et les autres chasseurs. Ensuite, c'est l'entraînement commando et les stages de survie qu'elle suivait régulièrement qui lui avaient permis de ne pas mourir de faim et de froid dans l'immense toundra déserte du Kamtchatka. Vêtue d'une paire de baskets et d'une peau d'ours, elle avait parcouru des centaines de kilomètres pour arriver jusqu'à un village où elle avait trouvé de l'aide. De là, rentrer à Moscou avait été un jeu d'enfant, à côté du reste...

Corentin l'interrogea à propos de sa « collègue » et du rôle joué par Karkarias dans sa mort.

Le visage de Natalia Volinsky se ferma et Boris crut voir les yeux de cette fille dure comme l'acier s'embuer brièvement.

— Je tout près, quand eux tué elle, dit-elle par la voix d'Igor Outkine. Moi courir devant. Mais quand balle fusil fauché Sonia et elle tomber, je revenue en arrière pour essayer la sauver. Malheureusement, trop tard. Les autres déjà sur elle. Je cachée, regarder Rotchenko passer couteau à Français...

— Karkarias ? interrompit Brichot.

— Da. Lui faire mise à mort avec couteau... comme gibier. Ensuite, moi recommencé courir. Plus rien à faire.

Il y eut un silence pesant, le temps que les deux Français avalent leur salive.

Corentin eut envie d'une cigarette et s'empara de son paquet sans demander la permission à Outkine, qui était déjà en train de fumer. Il demanda muettement à Natalia, qui eut un hochement de tête et un geste éloquent.

« Évidemment que vous pouvez fumer, semblait-elle dire, qu'est-ce que

vous voulez que ça me fasse ? Ce n'est pas le tabagisme passif qui me tuera ».

— Dans la mesure où cet assassinat monstrueux a eu lieu sur votre territoire, enchaîna Boris à l'intention d'Outkine, est-ce que vous ne pouvez pas arrêter Karkarias pour meurtre et le faire traduire devant la justice russe ?...

Outkine exhala un nuage de fumée bleutée à noyer tout un quartier de Londres dans le fog :

— Meurtre ? dit-il... Quel meurtre ? Vous avez témoins ?

La mâchoire de Boris se décrocha sous l'effet de la stupeur. Dans un réflexe, il désigna la belle espionne assise en face de lui.

Outkine eut un sourire amer :

— Natalia appartient services secrets. Impossible témoigner procès : couverture détruite. De toute façon, son témoignage pas recevable pour cause sa... profession.

Aimé Brichot approcha son fauteuil d'un coup de reins impatient :

— Et les autres témoins ? Je ne parle pas de Rotchenko et Karkarias, bien sûr, mais de l'entourage de ce... « Général », comme il se fait appeler.

L'homme du FSB regarda Aimé comme si ce dernier venait de s'échapper d'un asile d'aliénés :

— Eux tous fidèles à Rotchenko jusqu'à la mort ! Et personne de l'entourage « Général » parle, si veut rester vivant !

— C'est clair, fit sombrement Brichot.

— Et puis, continua Outkine, vous savez mieux que moi Karkarias suffisamment relations internationales pour faire abandonner charges contre lui. Et de toute façon, charges pour quoi ? Accusations pour quoi ? Officiellement, Sonia Tchernova jamais mis les pieds au Kamtchatka. Karkarias pas pu la tuer puisque elle jamais là !

Corentin tira sur sa blonde légère dans un silence consterné. Il constatait une fois de plus qu'il y avait des hommes, sur cette terre, qui estimaient avoir tous les droits et se considéraient au-dessus des simples mortels. Et le pire, c'est que le monde leur donnait raison.

Soudain, Natalia prononça une phrase en russe ou Boris crut reconnaître un prénom féminin.

Outkine faillit en lâcher sa cigarette.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demandèrent en même temps Boris et Aimé.

— « Karina les tuera tous les deux », traduisit Igor Outkine, visiblement sous le choc.

— Demandez-lui de préciser, fit Corentin. Qui est cette Karina ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Il y eut un échange assez long, en russe, entre Natalia Volinsky et son

supérieur hiérarchique. Enfin celui-ci se tourna vers les deux représentants de la « Mondaine ».

— Je ignorais complètement tout ça, soupira-t-il, consterné.

— Quoi ? insista Boris.

Outkine prit son élan et se lança :

— Karina Klebb est... autre agent de mes services. Elle aussi spécialiste missions délicates. Agent exceptionnel. Un de mes meilleurs éléments.

— D'accord. Et après ? le bouscula Brichot.

— Karina Klebb être... « amie de cœur » de Sonia Tchernova. Et même plus : à la fois amante et véritable sœur !... Autre elle-même !

— Je vois, fit calmement Boris en essayant de reconstituer le tableau. Et ensuite ?...

— Karina appris par Natalia histoire Kamtchatka. Elle juré tuer Rotchenko... Et aussi Karkarias.

Il eut un pâle sourire :

— Vous voyez... Vous vouloir Karkarias poursuivi par justice russe... C'est fait.

Corentin poussa un très long soupir.

Les choses ne prenaient pas exactement la tournure qu'il avait prévue.

— Et où se trouve Karina Klebb en ce moment ? demanda-t-il avec déjà un mauvais pressentiment quant à la réponse.

Pressentiment qui se justifia lorsque Igor Outkine répondit avec un air très ennuyé :

— Je aucune idée.

Boris et Aimé échangèrent un regard lourd.

— Elle sur mission spéciale pour piéger blanchisseur suisse, continua Outkine. Elle devait prétendre être call-girl pour faire passer frontière valise cash. Vous connaître principe ?...

— Oui, fit Boris. Dans les milieux de la haute finance genevoise, on fait parfois appel à des call-girls pour convoyer des valises de cash à travers les frontières. L'ennui, c'est que certaines filles se mettent à rêver et disparaissent avec le magot...

— Da, da ! fit Outkine. Justement !... Mission Karina disparaître avec « magot », comme vous dites. Comme ça, blanchisseur suisse lance tout le monde à sa poursuite et... se démasque. Et nos services pouvoir le coincer.

— Et c'est ce qui s'est passé ? demanda Brichot.

— Da. Seulement après, Karina, au lieu « rentrer à la maison », complètement disparue ! Plus personne ici savoir où elle est. Ni Natalia, ni moi... Personne !

Il pencha son énorme masse vers Boris pour le prendre à témoin :

— Vous comprenez moi ? Si moi perdre meilleur agent comme ça, comme objet égaré !... Moi perdre ma place ! Moi sauter comme bouchon champagne ! Poff ! Poutine pas rigoler avec ces choses...

— Ni avec quoi que ce soit d'autre, glissa perfidement Aimé.

Boris lui lança un regard noir.

— Écoutez, dit-il à l'homme du FSB. Il est clair que Karina Klebb ne s'est pas volatilisée. Si j'en crois tout ce que vous venez de nous apprendre, elle est dans le sillage du « Général » Rotchenko ou dans celui d'Hugues Karkarias. Elle se fera probablement arrêter... ou tuer par l'entourage de l'un ou de l'autre, avant d'avoir pu l'approcher.

Igor Outkine fixa sur lui le même genre de regard que sur Brichot tout à l'heure :

— Mais... vous pas comprendre ?... Karina pas seulement beauté, sensualité incroyable, féminité aucun homme peut résister... Elle aussi véritable machine à tuer !

Il jeta un œil à Natalia Volinsky avant d'ajouter, un ton plus bas :

— Celle-ci, rien à côté. Personne ! Amateur ! Karina Klebb, plus belle fille du monde ! Et Rambo en même temps !

Cette fois, Boris ne put s'empêcher de sourire.

— Écoutez, mon cher Igor, fit-il en rallumant une cigarette, je ne doute pas des qualités exceptionnelles de votre personnel féminin, mais gardons la tête froide, voulez-vous ?

Aimé Brichot se racla la gorge, comme souvent, pour annoncer qu'il avait quelque chose à dire :

— En tout cas, vous pouvez être à peu près certain d'une chose : pour localiser Karina Klebb, vous n'avez qu'à situer Rotchenko et Karkarias...

Il sortit de sa poche un bonbon qu'il entreprit de dépiauter patiemment :

— Nous avons vu Karkarias hier, à Paris. Karina y est peut-être aussi... Et votre « Général » Rotchenko... où est-il, ces jours-ci ?

Outkine répondit sans hésiter :

— Dans son fief de Krasnoïarsk, en Sibérie orientale.

À cet instant, un secrétaire entra sans frapper et fonça sur Igor Outkine avec une feuille de papier, qu'il lui tendit avant de se retirer.

L'homme du FSB lut le bref message et changea de couleur. Laisant tomber la feuille à terre, il murmura d'une voix absente mais parfaitement audible :

— L'hélicoptère personnel de Serguei Rotchenko s'est écrasé il y a deux heures près de Krasnoïarsk. Il n'y a aucun survivant. Le « Général » est parmi les victimes.

Il y eut un silence au cours duquel les trois hommes pensèrent la même chose, tellement fort qu'ils auraient aussi bien pu parler à voix haute.

Finalement, Aimé Brichot exprima le sentiment commun.

— Si j'étais Hugues Karkarias, glissa-t-il sous sa moustache, je me ferais du souci pour ma santé... Beaucoup de souci.

Chapitre X



Comme autrefois du Louvre à Versailles, la « cour » de Hugues Karkarias s'était transportée de son hôtel particulier à l'une de ses nouvelles « cantines » : « Spoon, Food & Wine », un des « lieux » créés récemment par le célèbre chef Alain Ducasse, rue de Marignan, à Paris, près des Champs-Élysées.

L'endroit était dédié à la « mixité des cultures » et se signalait par deux particularités essentielles.

Premièrement, un décor exotico-post-moderne associant parquets en wengé, tables hautes en « chêne chromé » et meubles avec éclairage intégré par fibre optique. Sur le tout veillait une « sculpture » de neuf mètres de long, soutenant neuf cent tiges sur lesquelles étaient enfilées cent mille perles de couleur, l'ensemble évoquant la succession du passé, du présent et de l'avenir. D'ailleurs, ça s'appelait « Les Ondes du temps ».

Deuxièmement, une cuisine d'inspiration « fooding » qui consistait, pour le client, à mélanger les saveurs de toutes les planètes culinaires, le sucré et le salé, l'euro-péen et l'asiatique, le nord et le sud, etc. dans un ordre et des proportions qui n'avaient de limites que celles de son imagination et de ses humeurs. C'était un peu le principe des couleurs disposées sur la palette d'un peintre : on en faisait ce qu'on voulait. Cela donnait des choses aussi

inattendues que la pizza au chocolat, la glace au Malabar, la sole laquée au caramel de soja, et bien d'autres fantaisies, souvent délicieuses.

Comme il se doit, toute cette « branchitude » culinaire était hors de prix. De Paris à Tokyo, de New York à Londres, les jet-setteurs et ceux qui font les tendances (ou croient les faire) ne s'amusent pas en-dessous d'un certain chiffre. Et puis, l'indispensable sentiment d'appartenir à la caste des élus ne s'éprouve pas dans les endroits abordables.

Trônant au centre de la table principale, Hugues Karkarias contempla l'ensemble de la salle. Il l'avait louée entièrement pour fêter la signature officielle de la « joint-venture » entre la « EuropaTrans » de feu Cornelia Hansler et la « Siberia Trans » de feu Serguei Rotchenko.

Heureusement que la mort pour le moins... soudaine des représentants respectifs de ces compagnies s'était produite juste après la signature du *deal* ! Du coup, il avait pu empocher ses vingt-cinq millions d'euros de commission.

C'était l'essentiel.

Et ça valait bien une petite fête de cinquante mille euros.

Des clopinettes...

N'empêche que ça mourait beaucoup autour de lui, en ce moment.

Le suicide de Cornelia, l'accident d'hélicoptère de Serguei... S'il n'avait pas eu toute cette cour de moutons qui accouraient sur un claquement de doigts, il aurait fini par se sentir seul...

Enfin... façon de parler. Les hommes comme lui ne sont jamais seuls, puisqu'ils ont la chance de pouvoir profiter en permanence de leur propre compagnie.

Une autre caractéristique des endroits tendance, pensa Karkarias, c'était l'économie de lumières. Comme si on tenait absolument à offrir au client une intimité dont il n'avait nul besoin.

À cause de cette pénombre, « Hugues-le-loup » n'avait pas encore remarqué la fille sur lequel son regard vert-doré venait de se poser.

Quand il la vit, à quelques tables de lui, bavardant avec son voisin, son cœur manqua un battement et un torrent d'adrénaline se ma dans ses veines.

Comment avait-il pu ne pas remarquer plus tôt une fille aussi incroyablement belle ?

Et d'abord, d'où sortait-elle ?

Il ne l'avait jamais rencontrée, c'était certain. Il s'en serait souvenu.

Alors... la petite amie d'une de ses relations ?... Comment un de ces « connards », une de ces « sous-merdes », comme il qualifiait mentalement la plupart d'entre eux, pouvait-il avoir séduit une fille aussi sublime ?...

Avant que son cerveau leur donne l'ordre de bouger, ses jambes prirent l'initiative.

Comme dans un rêve, il se leva et se dirigea d'un pas de somnambule vers la table où elle trônait, tous les regards braqués sur elle. Les regards des hommes, brûlant de désir... et des femmes, étincelant de haine.

Même assise, elle était grande. Et très mince, presque maigre. Elle avait des cheveux naturellement (semblait-il) blond-platine, qui tombaient en une cascade neigeuse sur ses reins dénudés par une robe en soie dorée, échancrée jusqu'aux fesses. Devant, c'était aussi étourdissant. Les deux moitiés de la robe ne se rejoignaient qu'à la ceinture, ne couvrant qu'en partie ses seins volumineux et fermes comme des pamplemousses, qui semblaient devoir jaillir de l'échancrure d'une seconde à l'autre. Ses yeux étaient transparents à force d'être bleus. La petitesse de son nez court et droit agrandissait d'autant une bouche qu'un homme ne pouvait pas s'empêcher d'imaginer, engoutissant lentement sa virilité...

Ses traits avaient quelque chose d'indéfinissable où se mélangeait l'asiatique et le nordique. De ce point de vue, elle était parfaitement à sa place dans cet endroit, voué au mélange des cultures culinaires. Elle aurait même pu en être le symbole suprêmement glamour.

Elle parlait à tout le monde et à personne en même temps, s'adressant à chacun, selon ses origines, en anglais, français, allemand... Elle s'exprimait parfaitement dans chacune de ces langues, mais avec une pointe d'accent que Karkarias situa vers le centre de l'Europe.

Il fit signe à deux de ses invités de s'écarter pour lui faire de la place et, attrapant une chaise, s'installa entre eux.

La bombe asiatico-nordique continuait de parler. Il n'y avait rien d'arrogant ou de prétentieux chez elle, du moins en apparence. Elle ne semblait pas vouloir faire un numéro. Il se trouvait simplement que, comme par hasard, toutes les questions lui étaient destinées, tous les sujets tournaient autour d'elle. Sans qu'elle fasse rien pour cela. Simplement parce que la fascination qu'elle exerçait sur tout le monde empêchait qu'il y ait de ce soit de s'éloigner d'elle... même en paroles.

Comme les autres hommes, Hugues Karkarias la dévorait des yeux. Elle, en revanche, ne semblait même pas avoir remarqué sa présence.

Normalement, le banquier milliardaire se serait senti outragé ; une attitude pareille l'aurait rendu fou furieux et il aurait explosé...

Mais pas cette fois. Pas avec elle.

N'empêche qu'au bout d'un moment, son instinct de prédateur reprit naturellement le dessus. Il se leva, fit le tour de la table et posa une main ferme sur l'épaule de Jean-Claude Delassus, un ancien d'HEC qu'il connaissait depuis toujours et qui avait le privilège d'être le voisin de table de la sublimissime blonde.

L'autre, soudainement arraché à son état d'hypnose, sursauta.

— Je n'ai pas le plaisir de connaître mademoiselle, fit « Hugues-le-loup »

avec un sourire carnassier. Tu nous présentes ?

Delassus s'exécuta à regret :

— Irina... Hugues, dont nous sommes tous les invités ce soir.

— Tu fais bien de le rappeler, sourit Karkarias en lui martelant l'épaule. Elle est avec toi ?

— Non.

— Alors, elle est avec moi. Tu permets ?

Les désirs de Karkarias étaient des ordres. Delassus se leva et le banquier prit sa place, adressant à la dénommée Irina un sourire et un regard auxquels, d'après son expérience, aucune femme normalement constituée ne résistait.

Surtout quand elle savait qui il était et ce qu'il représentait.

Mais Irina ne devait pas être normalement constituée, car, après lui avoir adressé un sourire poli, elle reprit la conversation qu'elle avait entamée avec Emmanuel Crozes, un autre ancien condisciple de Karkarias.

Puisque, visiblement, elle ignorait à qui elle avait à faire, « Hugues-le-loup » se chargea de le lui apprendre :

— La banque Karkarias, ça vous dit quelque chose ?

Elle tourna vers lui son regard bleu, l'air plus surprise qu'intéressée :

— Je crois, oui.

— Eh bien, la banque Karkarias, c'est moi. Je donne cette petite fête parce que je viens de conclure un *deal* de deux cent millions de dollars.

Il avait grossi le chiffre pour l'impressionner... mais elle ne sembla pas l'être.

— C'est bien, dit-elle. Bravo.

Quelqu'un l'interpella et elle tourna carrément le dos à Karkarias pour bavarder avec un de ses invités. « Hugues-le-loup » la laissa faire et l'écouta. Aucun sujet ne semblait lui être inconnu. On aurait dit que, sans tout savoir sur tout, elle avait des idées, des notions sur tout.

Il lui aurait bien demandé qui l'avait invitée, mais il ne voulait surtout pas passer à ses yeux pour un petit « bourge » mesquin et près de ses sous. Et puis, ça n'avait aucune importance. Il savait trop bien que dans toutes les fêtes un tant soit peu jet-set (et il avait la vanité de croire que les siennes appartenaient à cette catégorie), se glissaient quelques pique-assiettes, une poignée de mannequins à la recherche d'un *boyfriend* friqué, et deux ou trois putes de luxe.

Avec un physique aussi exceptionnel, Irina était forcément top-model ou call-girl.

Karkarias lutta pour capter son attention, avec la sensation pénible d'être un enfant qui fait des bonds de kangourou pour attirer l'attention d'un adulte.

Il réussit finalement à la questionner, mais n'obtint que des réponses

vagues. Mises bout à bout, ça donnait, en gros : elle était Ukrainienne, née à Kiev, fille d'enseignants ; elle avait fait des études de management à Moscou, puis à Washington, débuté une carrière de mannequin à Los Angeles, vécu à Milan, brièvement présenté un show à la télé Italienne, bref... tout ce qu'une fille incroyablement gâtée par la nature et pas trop sottre peut faire dans la société actuelle, si elle utilise intelligemment ses atouts.

Et des atouts, elle en avait. Pas seulement physiques : elle parlait couramment six langues et, sous sa légèreté apparente de jet-setteuse bohème, semblait loin d'être idiote.

Elle avait eu quelques amants – riches et célèbres, forcément – dont elle eut le bon goût de taire les noms. Et sans doute pas mal d'autres, qu'elle passa sous silence.

La seule chose qu'Irina n'avait pas encore faite, c'était épouser un milliardaire.

Quand Karkarias évoqua le sujet, elle éclata de rire, découvrant une rangée de dents plus éblouissantes qu'un alignement de perles dans une vitrine de la place Vendôme.

À croire que cette idée n'avait jamais traversé sa ravissante petite tête.

— Pourquoi, fit-elle, vous voulez m'épouser ?... Vous êtes milliardaire ?...

— Oui, répondit sans hésiter Karkarias.

— Oui à laquelle des deux questions ?

— Oui aux deux.

« Hugues-le-loup » était toujours marié à Sabine, et en cas de divorce, n'avait aucune intention d'épouser quelqu'un d'autre. Mais il savait par expérience que la « clé », pour coucher avec certaines filles très belles, était de leur proposer le mariage. Pour une raison simple : leur beauté constituait leur capital, et leur unique objectif était de le faire fructifier en épousant un homme riche.

Une façon vieille comme le monde de se mettre à l'abri pour le restant de ses jours... quand la beauté n'existerait plus que sur les anciennes photos.

Irina se figea pendant une demi-seconde, stupéfaite :

— Eh bien vous, alors, vous êtes gonflé !

« Hugues-le-loup » ne se démonta pas. Son sourire s'élargit :

— Encore plus que vous ne croyez.

Il se pencha vers elle et lui souffla à l'oreille :

— Je gagne à être connu, vous savez. Je suis un type hors du commun.

Irina sourit mais ne rit pas. Elle ne moqua pas non plus son absence de modestie. Simplement, une gravité nouvelle traversa ses yeux clairs lorsqu'elle dit d'une voix neutre :

— Je n'en doute pas.

Un sentiment de victoire envahit « Hugues-le-loup ». C'était gagné ! Il la tenait et ne la lâcherait plus.

Il se jura de la posséder cette nuit-même.

Irina reprit ses distances.

— La banque, dit-elle, songeuse... C'est sûrement lucratif, mais pas très excitant.

— Désolé, sourit Karkarias.

— Qu'est-ce que vous faites, à part ça ?

Le banquier hésita à évoquer sa passion pour la chasse : un sujet « sensible » qui pouvait lui « casser son coup » définitivement, pour peu que la fille soit du genre amie des bêtes, tendance Bardot...

C'est elle qui lui tendit la perche :

— Moi, dit-elle, j'aime les hommes qui ont de l'argent, c'est vrai. Oh, pas pour m'en donner. Je ne suis pas une pute, au cas où vous vous poseriez la question.

— Mais pas du t... voulut protester Karkarias.

Elle l'interrompit d'un geste :

— Bien sûr que si, vous vous la posez. Eh bien maintenant, vous avez la réponse. Ce que je voulais dire, c'est que pour moi, l'argent n'est qu'un point de départ. J'aime les hommes riches qui ont aussi le sens du risque, de l'aventure...

Un éclair passa dans ses yeux quand elle ajouta :

— C'est ça qui m'excite.

C'était le moment où jamais. Karkarias se lança :

— Venez chez moi, ce soir, je vous montrerai la plus incroyable collection privée au monde d'animaux sauvages naturalisés. Et la plus formidable collection d'armes que vous ayez jamais vue... si tant est que vous en ayez jamais vue une.

Irina eut un demi-sourire difficile à déchiffrer.

— Alors comme ça, dit-elle, vous êtes aussi chasseur ?...

Karkarias se sentit soudain invincible. Il s'enhardit :

— Beaucoup disent même que je suis un tueur.

Elle le regarda étrangement :

— Vraiment ?... Vous savez quoi ?... Je suis certaine qu'ils ont raison.

Karkarias ne perdit pas de temps à s'interroger sur le sens caché de ces paroles, s'il y en avait un.

Une heure plus tard, Irina et lui s'étaient éclipsés et pénétraient dans l'hôtel particulier du banquier, rue Boileau. Le maître des lieux conduisit

directement son invitée – sa proie ? – vers la galerie des trophées et la salle d'armes du sous-sol. Irina-Irina Soutine, s'était-elle présentée – s'extasia poliment, mais ne sembla pas réellement bouleversée par son petit muséum d'histoire naturelle privé.

En revanche, quelque chose changea quand elle pénétra dans la salle d'armes. Comme si quelqu'un avait actionné une télécommande pour, à distance, la faire changer de personnalité.

Elle se mit à manipuler les fusils et les carabines avec une excitation sourde, une respiration soudain plus rauque. Fébrilement, elle entreprit de caresser les armes de guerre comme autant de phallus dressés...

La bombe blond-platine asiatico-nordique, froide et distante, était devenue une chienne en chaleur.

Karkarias se dit qu'en l'amenant ici, il avait eu l'idée du siècle !

Sans pouvoir résister une seconde de plus, il se colla contre elle. Loin de le repousser, elle se cambra, afin que les globes charnus de sa croupe viennent mouler le membre turgescent qui déformait le pantalon du banquier.

Celui-ci crut qu'il allait exploser avant même de s'être dégrafé.

Mais Irina se décolla de lui et se retourna, soulevant jusqu'au-dessus de la taille sa robe de satin doré.

Les yeux exorbités par le désir, Hugues Karkarias découvrit une paire de jambes aussi sublimes que le reste : fines, longues, avec des cuisses rondes et musclées au sommet desquelles trônait le triangle d'or d'un minuscule slip de soie, assorti à la robe. Tout comme le porte-jarretelles.

Sans un mot, Irina fit glisser sa culotte et la jeta sur un fauteuil.

Comme en témoignait sa toison intime, finement taillée tout en longueur, elle était réellement blond-platine.

Elle se tourna à nouveau et, prenant appui sur le râtelier d'armes, se cambra comme une femelle allant au-devant de la saillie.

— Baise-moi ! ordonna-t-elle dans un souffle rauque. Baise-moi comme si tu tuais un fauve !

« Hugues-le-loup » ne se le fit pas dire deux fois. D'un seul coup de reins, il plongea en elle jusqu'à ce que son ventre vienne se coller aux fesses de l'Ukrainienne.

Ils explosèrent ensemble, très vite et très violemment, avec des cris de bêtes qui ne franchirent pas les murs insonorisés de la pièce.

À peine retiré d'elle, à peine sa respiration normale retrouvée, Karkarias eut envie de réaliser un fantasme auquel toutes ses « fiancées » devaient se soumettre.

La séance de tir.

La plupart des filles s'exécutaient à contrecœur.

Mais quelque chose lui disait qu'avec Irina, ce serait différent.

Il ne se trompait pas : elle accepta immédiatement et avec enthousiasme.

En guise d'allusion à ses origines ukrainiennes, Karkarias lui mit entre les mains une Kalachnikov de l'armée russe.

— Tiens, dit-il : pour te rappeler ton pays.

Elle eut un sourire amer :

— Ce n'est pas le souvenir de mon pays que je préfère, dit-elle.

Mais elle empoigna l'arme avec une aisance qui étonna son nouvel amant.

Celui-ci eut à peine le temps de la conduire sur le pas de tir et de lui désigner la cible – une forme humaine qui se trouvait à plus de cinquante mètres – qu'elle ouvrit le feu.

Karkarias fit un bond en arrière.

Dans un fracas de fin du monde, les balles déchirèrent la cible avec une précision impitoyable...

À nouveau, le banquier se sentit s'ériger à toute vitesse. Cette fille sublime en train de massacrer un ennemi imaginaire à la Kalachnikov... c'était trop.

Sans réfléchir, il fit descendre le zip de son pantalon, libéra son membre tendu à exploser et, en quelques va-et-vient, se soulagea à longs traits sur le sol en poussant des grognements de plaisir.

Avec un *timing* parfait, Irina Soutine arrêta de tirer au même moment.

Elle découvrit le banquier, le sexe encore à la main, fixant sur elle l'œil hagard d'un de ces simples d'esprit qui se masturbent à longueur de journée dans les asiles...

Et des torrents de mépris s'ajoutèrent à la haine qu'elle éprouvait pour lui.

Elle repensa à Sonia, l'amour de sa vie, sa « plus que sœur »... son « autre elle-même »... agonisant comme une bête en pleine forêt sibérienne. Et à cette ordure, l'achevant d'un coup de couteau de chasse comme un vulgaire gibier.

Cette ordure qu'après une si longue traque, après tant d'efforts pour parvenir jusqu'à lui, elle tenait enfin à sa merci.

Cette ordure... Cet imbécile, oui ! qui lui avait mis entre les mains une arme qui était sa seconde langue maternelle ! et qui l'avait amenée dans un endroit insonorisé, où elle pouvait le « rafaler » sans même réveiller les domestiques !

Son index se crispa à nouveau sur la détente de la Kalachnikov, qu'elle pointa dans la direction de Karkarias.

Dont le regard s'emplit de panique :

— Attention, cria-t-il. Pas vers moi !

Avec un sourire énigmatique, Karina Klebb, alias Irina Soutine, détourna

l'arme et la reposa sur la tablette du pas de tir.

Réflexion faite, tuer ce chien tout de suite n'était pas une bonne idée. C'était une mort trop rapide, trop douce... Et puis, entre le restaurant et les domestiques qui l'avaient vue entrer ici avec lui, une bonne centaine de personnes pouvaient témoigner que Karkarias et elle étaient ensemble, ce soir.

Ça faisait beaucoup.

Beaucoup trop.

— C'était juste pour te faire peur, dit-elle.

Le banquier se rajusta en récupérant une contenance.

— J'aime mieux ça, rigola-t-il. Mourir la bite à la main... j'aurais eu l'air con ! Dis-donc... où as-tu appris à tirer comme ça ?

— À l'école.

Elle faisait naturellement allusion à l'École de formation et d'entraînement des Forces spéciales du FSB. Dont elle était sortie première de sa promotion.

Croyant à une plaisanterie, Karkarias n'insista pas.

Pour la première fois, en revanche, Karina Klebb sourit franchement. Cet imbécile venait de lui donner une idée, avec son histoire de bite à la main.

Une idée bien plus spectaculaire et originale que celle qui avait consisté à placer un explosif, réglé pour se déclencher à une certaine altitude, dans l'hélicoptère personnel de cette autre ordure de Serguei Rotchenko.

Efficace, mais un peu « classique »...

Et puis, contrairement à Sonia, le « Général » n'avait pas vraiment eu le temps de se voir mourir.

Ce ne serait pas le cas de Karkarias.

L'idée que Karina venait d'avoir, le concernant, inonda son ventre de plaisir anticipé.

Parce qu'à côté de ce supplice-là, une rafale de Kalachnikov lui paraîtrait plus douce qu'une fellation...

Chapitre XI



Exception faite de ses yeux bleus rougis de larmes, qui lui gâchaient un peu le portrait, il n'y avait vraiment rien à jeter chez Béatrice de la Closerie. Vingt-six, vingt-huit ans à vue de nez, elle avait un visage à illustrer les pages maquillage d'un magazine féminin et un corps à faire le « spécial maillots de bains » annuel : silhouette de liane, longues jambes, balancement de hanches à user les murs... Elle était l'incarnation de la fille d'aujourd'hui, à la fois belle, tendance, cool et sexy. La fille pour qui le sexe était forcément une histoire sans « prise de tête » : « On se plait, on baise, point barre ».

C'est probablement ce qui se serait passé avec Boris Corentin, si elle n'avait pas été dévastée par le chagrin. L'espace d'un instant, quand elle lui avait ouvert la porte de son quatre pièces de la rue de Passy, sa peine avait semblé s'envoler et les flammes du désir s'étaient mises à danser dans ses prunelles claires.

Et puis, la dure réalité avait repris le dessus.

D'autant que le flic de la Mondaine, qui, avait-il dit au téléphone, enquêtait sur Hughes Karkarias, était venu pour qu'elle lui parle de lui.

Ce qui l'avait obligée à revivre la fameuse soirée chez Hugues et le pervers « petit jeu » de son invention, auquel elle regrettait amèrement de s'être prêtée.

Pas à cause de son côté obscène. Mais parce que le « petit jeu » en question était un piège imaginé par ce salaud de Hugues pour qu'elle se trahisse et révèle à son mari, Jean-Marc, sa liaison avec Cédric Faidherbe, un de leurs amis communs.

Tout ça pour se venger, parce qu'elle avait toujours refusé de céder à ses avances...

Voilà. Elle lui avait tout raconté, à ce « commandant » Corentin. Y compris comment Jean-Marc, blessé à mort par la « trahison » de sa femme, l'avait plaquée et avait démenagé pour aller s'installer chez un copain, en attendant de se trouver un nouvel appartement.

La seule chose dont elle avait « oublié » de parler au flic, c'était du saladier de coke dans lequel tout le monde, y compris elle, ce fameux soir, avait allègrement plongé le nez.

De toute façon, ce Corentin n'était pas là pour une affaire de stupéfiants, mais pour « en apprendre le plus possible » sur Hugues Karkarias ». Dans quel but ? Là, le beau gosse de la Mondaine avait été plus évasif. Aucune importance, d'ailleurs : quand la police fait une enquête approfondie sur un individu, c'est généralement dans le but de lui pourrir la vie. Et pire, si affinités.

Or, c'était justement l'obsession de Béatrice de la Closerie, depuis que ce salaud de Hugues avait détruit son couple et gâché son existence.

Se venger.

Mais contre un homme aussi puissant que Hugues Karkarias... c'était plus facile à dire qu'à faire.

Et voilà que ce flic débarquait à ce moment précis !

C'était le ciel – ou l'enfer – qui l'envoyait !

Elle allait faire de lui le bras armé de sa vengeance, en « chargeant » au maximum le cher Hugues. Autrement dit, en débarrassant à ce Boris Corentin tout ce qu'elle savait sur lui.

Et elle en savait un paquet !

Ensuite, elle n'aurait plus qu'à se détendre, laisser la police faire tout le travail... et jouir du spectacle, quand cet enfoiré de Karkarias se retrouverait au fond du trou !

Ragaillardie par cette perspective, elle se leva d'un bond du canapé blanc qu'elle partageait avec l'envoyé de la Mondaine.

— Au fait, dit-elle, je ne vous ai rien proposé à boire... Scotch, gin-tonic, Perrier-citron, coca ?...

L'après-midi touchait à sa fin et, après le croustillant récit que venait de lui faire Béatrice de la Closerie, Boris avait la satisfaction de ne pas être venu pour rien. Il avait eu du pif en choisissant cette fille sur la liste des relations de Karkarias, et en lui donnant la priorité. Ça méritait bien un verre d'une

« boisson d'homme » :

— Je veux bien un whisky, merci. Sans eau, avec deux glaçons.

Quand elle lui tourna le dos pour se diriger vers le bar, dans un coin du salon, Boris remarqua qu'elle accentuait nettement le balancement de ses hanches. Ses fesses, moulées dans une minijupe de daim très « sixties », dansaient littéralement en haut de ses longues jambes. Comme dansaient ses seins pommelés et fermes, libres de tout soutien-gorge sous son tee-shirt moultant, quand elle revint vers lui avec la boisson promise.

Elle était pieds nus, ce qui lui évita de salir le sofa quand elle s'y laissa retomber, de profil cette fois, face à Boris, un pied sur les coussins de cuir, l'autre sur l'épaisse moquette beige.

Ce qui offrit à Corentin une vue imprenable sur sa ravissante petite culotte blanche.

Très, très petite...

Il sentit une boule de feu se former au creux de son ventre.

Pour éviter de devenir indécent malgré lui, il se concentra sur Karkarias.

— Vous le connaissez depuis longtemps ? demanda-t-il en trempant ses lèvres dans son whisky.

— Six ans, répondit Béatrice en sirotant son coca. J'étais attachée de presse d'un hôtel aux Maldives. Lui et son copain Jean-Marc de la Closerie se sont offert un petit séjour en célibataires. Ils m'ont draguée tous les deux... J'ai fini par épouser Jean-Marc.

— Hugues Karkarias a pourtant la réputation d'être un séducteur irrésistible ? sourit Boris.

Elle lui rendit son sourire :

— Vous voyez... il y en a qui lui résistent.

Corentin laissa passer un temps et attaqua :

— Si vous deviez le décrire, vous qui le connaissez bien, qu'est-ce que vous diriez ?

— Que c'est une ordure.

Boris haussa les épaules :

— Vous le haïssez depuis l'autre soir, je vous comprends. Mais son... portrait psychologique ne peut pas se résumer à ça.

Béatrice de la Closerie fit mine de réfléchir... et écarta un peu plus les jambes « en pensant à autre chose ».

— C'est un monstre d'égoïsme, dit-elle. Les autres ne sont pour lui que des instruments de jeu ou de plaisir, qu'il méprise profondément. Il est intimement persuadé d'être une sorte de dieu vivant ayant tous les droits, non seulement sur les autres, mais vis-à-vis de la société. Il se considère comme au-dessus des lois. Je pense sincèrement qu'il n'y a rien qu'il s'interdise de

faire, si ça l'arrange, ou que ça arrange son business. Je crois même qu'il serait capable de tuer sans hésiter, pour peu que ça lui paraisse nécessaire. C'est un type qui a le goût du sang : il n'y a qu'à voir sa passion pour la chasse et les véritables massacres auxquels il se livre régulièrement, pour son plaisir.

Boris avala une gorgée de whisky :

— J'ai vu son petit musée privée... Et j'ai visité sa salle d'armes.

— Alors vous savez de quoi je veux parler. Mais ce n'est pas tout : il a aussi un penchant extrêmement développé pour le sadomasochisme.

— Je sais. Il ne s'en cache pas, d'ailleurs.

— Vous voyez ? Cinglé, pervers, égocentrique et mégalomane au point de se vanter devant la police de choses qu'en général, on évite d'étaler !

Ce fut elle qui s'étala, verre dans une main, en écartant les bras sur le dossier et l'accoudoir du canapé, faisant saillir ses seins à travers son tee-shirt.

Entre ces deux pointes dardées sur lui et le triangle blanc niché entre ses jambes, Boris avait de plus en plus de mal à regarder Béatrice dans les yeux.

— Malgré tout ce que vous dites de lui, reprit-il, ça ne vous gênait pas de le fréquenter...

La ravissante blonde cendrée haussa ses épaules rondes :

— C'était un ami intime de mon mari : il fallait bien que je suive le mouvement. Et puis, tant qu'il ne m'avait rien fait... il était comme il était, c'était son problème.

Corentin masqua un sourire derrière son verre.

C'était vieux comme le monde, ça : un ami avait tous les droits, y compris celui d'être un monstre abominable, tant qu'il ne l'était pas avec nous.

Cela dit, une chose l'avait frappé, dans le portrait peu flatteur que Béatrice venait de faire de son « ami » Hugues Karkarias :

— Vous avez dit qu'il serait capable de tuer sans hésiter, fit-il. C'est grave, ça...

Elle eut une moue indifférente :

— Je n'ai pas dit qu'il l'avait fait. Encore que...

Son expression venait de changer. Soudain, son regard s'absenta comme si elle venait de se rappeler quelque chose...

Quelque chose d'important.

— Oui ? interrogea Boris. Allez-y, dites-moi à quoi vous pensez...

Les flammes de la haine se ravivèrent dans le regard de Béatrice de la Closerie quand elle se lança :

— Il y a quatre ou cinq ans, Hugues avait une maîtresse qui faisait partie de notre joyeuse petite bande : Ariane Visebourg. Jusque-là, rien

d'extraordinaire : à part moi et une ou deux autres, il avait sauté à peu près toutes les filles qu'il connaissait. Y compris les femmes de ses meilleurs potes, ça va de soi. Le problème, c'est qu'Ariane est tombée enceinte...

Elle but une gorgée de coca et continua :

— C'est là que Hugues a fait une poussée de parano aiguë. Il s'est mis en tête qu'elle voulait le faire chanter ou l'obliger à l'épouser, ce qui était absolument faux. Je le sais, parce que j'étais très copine avec elle, à l'époque, et qu'elle se confiait à moi. La seule chose qu'elle voulait, c'était garder le bébé. Elle se sentait capable de l'élever seule, sans rien demander à Hugues. Mais lui, ça l'a rendu fou furieux, complètement dingue ! Il a commencé par refuser d'admettre qu'il pouvait être le père. Il traitait Ariane de pute, l'accusait de s'être tapée tout Paris... Ça aussi, c'était archi-faux, je peux en témoigner.

Boris faisait des efforts pour ne pas regarder les seins de Béatrice... ou sa culotte. Tout en restant attentif à ce qu'elle disait.

— Jusque-là, fit-il, ça correspond au personnage, en effet. Mais il était question de choses plus graves...

— J'y arrive. Bref... Voyant qu'il n'obligerait pas Ariane à avorter, Hugues a changé de tactique. Il a fait mine de vouloir l'aider.

— Il était peut-être sincère...

— C'est ce qu'Ariane a cru, tout d'abord. Quand le bébé est né, une amie commune à elle et Hugues lui a trouvé une nourrice. C'était une Bulgare sans papiers, mais soi-disant hyper-qualifiée. Ariane a accepté... Quelques jours plus tard, le bébé est mort dans des circonstances qu'on n'a jamais réussi à éclaircir totalement. Quant à la nourrice bulgare... volatilisée ! Disparue dans la nature ! Vous commencez à voir où je veux en venir ?...

Corentin eut une moue impressionnée :

— Très clairement, oui. Vous êtes en train de me dire que Karkarias a fait assassiner un enfant dont il ne voulait pas. C'est sérieux, comme accusation ! Surtout sans la moindre preuve...

Béatrice de la Closerie replia contre elle la jambe qui se trouvait sur le canapé. Du coup, sa jupe remonta carrément jusqu'à la ceinture...

— S'il y avait des preuves, il aurait quand-même eu quelques ennuis, non ? Même lui ! Même avec tout son fric et toutes ses relations...

— Et l'amie commune américaine ? demanda Boris. Celle qui avait déniché cette fameuse nourrice ?...

— Vous allez rire : disparue dans la nature, elle aussi !

Personne ne l'a jamais revue ! Ce n'est toujours pas une preuve, vous me direz. Peut-être... En revanche, Hugues avait de sérieux mobiles pour faire éliminer ce pauvre gosse. Un : pour se protéger d'un éventuel chantage de la part d'Ariane. Deux : pour éviter un scandale qui aurait fait très mauvais effet

dans les milieux financiers. Trois : pour éviter, plus tard, des problèmes de succession et d'héritage aux enfants légitimes qu'il avait déjà avec son épouse, Sabine Karkarias-Principe. Dont vous connaissez l'existence, j'imagine ?...

— Oui.

Corentin resta silencieux un long moment, en sirotant l'excellent whisky de Béatrice de la Closerie.

Celle-ci posa son verre de coca sur une table basse et rampa dans sa direction. Avant qu'il ait eu le temps de réagir, elle était sur lui, contre lui, sa bouche effleurant la sienne. Sa main caressait son entrejambe, provoquant chez Boris une érection monstrueuse.

Elle écarquilla les yeux de stupeur ravie en découvrant sous ses doigts, à travers le tissu du pantalon, sa taille impressionnante...

— Tu es monté comme un âne, beau flic ! souffla-t-elle. Tant mieux. J'adore les grosses queues...

Puis, en fille capable de perdre la tête sans perdre le nord :

— Tu vas me la faire plonger, cette ordure, dis ? Tu vas le faire payer pour toutes ses saloperies ?... Hein ?... Jure-le moi et je t'offre une séance de baise à te faire gicler la cervelle en même temps que le foutre ! Tu vas voir... Il paraît que je suis un des meilleurs coups de Paris !

À tâtons, Boris posa son propre verre.

Inutile de résister. D'ailleurs, il ne s'en sentait ni la force, ni l'envie.

Béatrice de la Closerie avait déjà envoyé son teeshirt par-dessus les moulins. Corentin dégusta ses seins pommelés, gorgés de sève comme deux fruits mûrs, soudain plaqués contre son visage.

L'instant d'après, il sentit les doigts experts de la jeune femme s'attaquer à son pantalon et libérer sa virilité. Celle-ci, gonflée à éclater, jaillit à l'air libre comme un gros ressort.

Béatrice poussa un petit cri d'admiration :

— Putain ! lâcha-t-elle, un morceau pareil, j'aurais regretté toute ma vie de l'avoir laissé passer !

Elle s'écarta de lui, le temps de faire suivre à sa culotte le même chemin qu'à son tee-shirt. Puis elle l'enfourcha, l'empoignant pour mieux le guider en elle, et se laissa retomber sur lui. Quand Boris l'empala de toute sa longueur, elle poussa un râle de bonheur d'une telle puissance qu'on aurait cru qu'elle était privée de sexe depuis dix ans.

En prenant appui sur ses cuisses, Béatrice de la Closerie se mit à monter et descendre le long du pieu de chair qui la remplissait, avec des cris d'extase de plus en plus sonores...

Boris, qui ne cessait jamais totalement d'être flic, même dans le feu d'une action aussi brûlante, ne put s'empêcher de faire un rapide bilan mental de son

entretien avec la jeune femme.

Bien sûr, elle haïssait tellement Karkarias qu'elle pouvait avoir inventé cette histoire de bébé assassiné, uniquement pour le « charger ».

Mais ça n'aurait pas eu de sens. Elle n'était pas idiote et savait forcément que, si son histoire avait été bidon, Boris n'aurait pas mis cinq minutes à le découvrir.

Il fallait donc partir du principe qu'elle était vraie. Ce qui ne prouvait pas pour autant que Karkarias ait commandité la mort de son propre enfant.

Cela dit, cet homme était capable de tout.

Même d'une chose aussi abominable.

Sachant tout ce qu'il savait sur lui à présent, Boris n'en doutait pas.

Incidentement et en marge de son investigation, il se surprit à faire machinalement un petit calcul...

Karina Klebb, dont Karkarias avait assassiné l'« autre elle-même »... plus Béatrice de la Closerie, dont il avait détruit le couple... plus Ariane Visembourg, persuadée qu'il avait tué son enfant... plus Sabine Karkarias-Principe, son épouse, qu'il avait abondamment trompée et à qui il avait fait subir des humiliations sans nombre... plus le *Signor* Maximiliano Principe, qui ne serait sans doute pas fâché de voir crever son gendre...

Ça faisait au moins cinq personnes qui avaient de bonnes raisons de souhaiter la mort de Hugues Karkarias.

Dont au moins deux – Karina Klebb et le puissant Maximiliano Principe – qui avaient les moyens de transformer ce souhait en réalité.

Il sembla tout à coup à Boris que le fil auquel tenait la vie du banquier milliardaire était de plus en plus mince...

Contrairement au morceau d'homme sur lequel Béatrice de la Closerie continuait à coulisser avec des cris et des grimaces d'extase, pendant que Boris regardait rebondir ses seins, à quelques centimètres de son visage.

Soudain, il se sentit augmenter encore de volume avec le torrent de la jouissance, prêt à déferler de ses reins.

Sa partenaire le sentit... ou le devina, et s'arracha de lui *in extremis*.

— Je veux que tu jouisses dans ma bouche ! ordonna-t-elle juste avant de l'engloutir.

Tête rejetée en arrière sur le canapé, Boris se laissa faire en se disant que, oui, décidément, il avait bien fait de commencer par elle.

À tous points de vue.

Chapitre XII



Aimé Brichot avait besoin d'un alcool fort. Vite. Il découvrit un café-restaurant avec terrasse couverte, Place Vauban, derrière les Invalides, et s'y précipita. L'établissement se trouvait à l'angle de l'avenue de Breteuil, à quelques numéros de l'immeuble cossu où habitaient Élisabeth et Frédéric Courtois.

Immeuble dont il venait de sortir, après un long entretien en tête à tête avec Élisabeth Courtois, en l'absence de son mari.

Ce qu'il avait entendu venait d'enrichir un peu plus le vaste répertoire de la monstruosité humaine qu'il s'était constitué en vingt ans de Brigade mondaine.

Et qui pourtant était vaste...

Ce que lui avait raconté Élisabeth l'avait à la fois gêné à le faire rougir comme une pivoine, et profondément secoué.

Le couple Courtois figurait en bonne place sur la liste des proches de Hugues Karkarias, et Brichot se l'était vu attribuer par sa « flèche », dans le cadre de leur enquête sur le banquier. Quand il avait appelé, il était tombé sur Élisabeth, qui avait accepté de le recevoir avec un empressement étonnant. Et insisté – chose plus étonnante encore – pour le recevoir en l'absence de son mari.

Il y était allé à reculons, craignant un quelconque traquenard sexuel. Contrairement à Boris, Aimé était un homme marié et un époux modèle, d'une fidélité irréprochable. Le genre folles du cul et autres hystériques qui sautent sur tout ce qui porte un pantalon, ce n'était pas sa tasse de thé. Mais alors, pas du tout.

Il avait été vite rassuré.

De ce côté-là, au moins.

Élisabeth Courtois était une assez jolie brune d'une petite quarantaine d'années, aux yeux noisette plutôt vifs et aux formes appétissantes. Sa principale caractéristique physique : une poitrine opulente qui semblait prête à déborder de son décolleté.

Mais elle n'avait rien d'une nympho et sa courtoisie envers le capitaine Brichot s'était limitée à lui offrir une tasse de Darjeeling avec une goutte de lait et deux sucres.

Passées les politesses d'usage, Aimé avait commencé à l'interroger sur Karkarias.

Après d'ultimes hésitations, Élisabeth Courtois s'était lancée dans une « confession » qui, visiblement, lui arrachait les tripes.

Il y avait de quoi.

Quelques semaines plus tôt, le banquier avait emmené à bord de son jet privé un groupe d'amis au Zimbabwe, pour une chasse aux grands fauves.

Élisabeth Courtois faisait partie du groupe. Si elle avait accepté l'invitation de Karkarias alors qu'elle n'avait jamais tenu un fusil de sa vie (et n'avait aucune intention de commencer), c'était avec une arrière-pensée :

Lui emprunter de l'argent.

Beaucoup d'argent.

Son mari, Frédéric Courtois, était un garçon charmant, mais peu doué pour les affaires. Les siennes finissaient souvent dans des impasses et le couple – qui avait deux enfants – dans des situations financières critiques.

Cette fois, elle était catastrophique.

Pendant que Frédéric, resté à Paris, se débattait avec ses créanciers, Élisabeth profitait d'un soir où la chasse avait été particulièrement fructueuse – un véritable massacre ! – pour aller retrouver Hugues sous sa tente de grand luxe, équipée de tout le confort moderne (« clim » comprise), et le solliciter.

Le banquier avait d'abord accepté spontanément, et avec le sourire. Frédéric n'était-il pas un vieux copain de lycée ?... Élisabeth avait bien fait de s'adresser à lui : il ne les laisserait pas tomber.

Là-dessus, il avait sorti de sa poche un diamant brut, fraîchement extrait d'une mine sud-africaine dont il était actionnaire majoritaire. Sa valeur, avait-il annoncé : deux millions d'euros ! Il le lui offrait. « Fred » le rembourserait dans quelques années, quand ça irait mieux pour lui.

Élisabeth, des larmes de reconnaissance dans les yeux, lui avait sauté au cou pour l'embrasser.

C'est là que Karkarias avait changé de visage.

« Juste un petit détail »... avait-il ajouté.

Là, les mots du récit avaient eu du mal à sortir de la gorge de la respectable mère de famille. Aimé avait dû les lui arracher un par un.

Karkarias mettait une condition à sa générosité : « offrir » ce diamant à la femme de son ami en le lui enfonçant profondément dans les reins.

Avec son membre.

En clair : en la sodomisant.

Élisabeth Courtois s'était mise à pleurer en arrivant à ce point de l'histoire.

Aimé, lui, avait compris deux choses :

Un : pourquoi elle haïssait Karkarias au-delà du possible et aurait voulu le voir mourir dans d'atroces souffrances.

Deux : pourquoi elle avait tenu à rencontrer le policier en l'absence de son mari.

Il n'avait pas pu s'empêcher d'exploser :

— Vous n'avez tout de même pas ?...

Le visage dans les mains, Élisabeth avait lâché un « Si !... » étouffé en hochant la tête. Sans l'aide financière de Hugues, avait-elle sangloté, c'était la fin : plus d'appartement, plus d'argent, plus rien ! Elle et sa famille étaient à la rue !

Elle n'avait pas le choix. Et Karkarias le savait.

Alors... elle avait cédé.

Aimé Brichot, lui, était sous le choc.

Il s'était attendu à tout, sauf à ça.

Décidément, chaque touche ajoutée au portrait de Hugues Karkarias contribuait à peindre l'image du Diable...

Élisabeth Courtois lui avait fait jurer, avant de partir, de ne jamais répéter cette histoire à personne.

Brichot avait juré... en croisant les doigts derrière son dos :

Il fallait bien qu'il fasse un rapport détaillé à Boris.

*

* *

Aimé reposa son verre de cognac vide et rajusta sa veste en tweed de chez

Old England, en s'exhortant au courage.

Il avait une seconde « cliente » à voir aujourd'hui.

Vingt minutes plus tard, du côté de la place Saint-Georges, dans le neuvième, il sonnait chez Corinne Rollin.

Corme Rollin, qui faisait également partie du cercle des familiers de Hugues Karkarias, était une avocate de trente-cinq ans, célibataire.

Aimé crut comprendre pourquoi quand elle lui ouvrit.

La jeune avocate n'avait, comme on dit, « pas un physique facile ». Obèse, des replis de chair reliant directement son menton à sa poitrine, un gros nez plat orné d'un furoncle et des verres épais comme des culs de bouteilles... ce n'était pas vraiment un fantasma ambulant.

Elle sembla faire un effort terrible sur elle-même pour accueillir Brichot en lui faisant bon visage... comme une dépressive qui, par politesse, se force à sourire afin de ne pas être un trop grand boulet pour les autres.

Malgré son métier qui consistait à défendre autrui, malgré une réussite professionnelle évidente – l'appartement était vieillot, mais bourgeois et cossu –, Corinne Rollin semblait avoir une « estime de soi » en-dessous de zéro.

Brichot soupçonna son « ami » Hugues Karkarias d'y être pour quelque chose.

Qu'est-ce qu'il avait bien pu lui faire, à elle ?...

Sûrement rien de sexuel, vu son physique peu attrayant et les conquêtes infiniment plus flatteuses que le banquier avait l'habitude d'accumuler.

Peut-être ne lui avait-il rien fait du tout...

Peut-être allait-elle chanter ses louanges ?... le faire passer pour un saint ?...

Aimé Brichot se prit à l'espérer.

Parce qu'une deuxième séance comme celle qu'il venait de subir... ça ferait beaucoup pour une seule journée.

Trente secondes plus tard, il déchantait cruellement.

Corinne Rollin lui déclara qu'elle haïssait Karkarias de toutes ses forces.

(Elle aussi...)

Aimé Brichot hésita, pris d'une soudaine appréhension à la perspective d'entendre de nouvelles horreurs, puis posa l'inévitable question :

— Pourquoi ?

La réponse de Corinne Rollin fut immédiate :

— Parce qu'il m'a quittée.

Les yeux bleus d'Aimé Brichot s'écarquillèrent de stupeur derrière ses verres de myope.

Se rendant compte de la goujaterie de cet étonnement, il rectifia son

expression.

Trop tard.

— Ça vous étonne, visiblement, fit Corinne Rollin, qu'un type comme lui, qui a toutes les filles qu'il veut, ait pu avoir une aventure avec quelqu'un comme moi.

— Pas du t... tenta de protester Brichot.

— Mais si ! le coupa-t-elle. Vous auriez vu votre tête, à l'instant même... C'est comme si je vous avais annoncé qu'Ariette Laguiller venait de s'inscrire à l'UMP !

— Excusez-moi, fit Aimé, penaud. Vous voulez bien me raconter cette... rupture un peu plus en détail ?...

Corinne Rollin se cala entre les coussins brodés de son canapé, en étalant autour d'elle la vaste robe noire destinée à masquer ses imposants volumes. Du bout de ses doigts boudinés, elle gratouilla l'oreille d'un des innombrables chats qui hantaient l'appartement comme des silhouettes fantomatiques.

Sans oser regarder son interlocuteur dans les yeux, elle attaqua d'une petite voix :

— Un jour, il y a de ça... oh, un peu plus d'un an, je suis allée trouver Hugues, chez lui, pour lui faire un aveu...

— Lequel ?

— Je l'aimais passionnément et j'avais désespérément envie de lui.

Elle osa enfin fixer Brichot pour ajouter :

— Je lui ai juré que je n'étais pas intéressée par sa fortune, ce qui était la stricte vérité. Je viens d'une famille aisée et en tant qu'avocate, je gagne très bien ma vie. Je n'avais pas besoin de son fric. Je n'en voulais pas... Je ne voulais que lui... Mais je le voulais comme une folle.

Elle caressa un autre de ses chats et continua :

— Une sorte d'instinct m'a soufflé de lui dire de faire de moi ce qu'il voulait... qu'à partir de cet instant, j'étais son esclave... sa chose... Mon sixième sens avait dû me faire comprendre que c'était le seul moyen pour... enfin, pour qu'il... s'intéresse à moi.

Elle se redressa sur ses coussins avec une sorte de fierté en annonçant :

— Et ça a marché !

Aimé hocha la tête silencieusement... s'attendant au pire.

— Mais ça a réveillé ses instincts sadiques, poursuivit Corinne Rollin.

« Nous y voilà ! » soupira intérieurement Brichot.

L'avocate continua :

— Il m'a donné rendez-vous chez lui, le lendemain soir. Quand je suis arrivée, il m'a annoncé qu'un cadeau m'attendait dans sa chambre. Je me suis

précipitée comme une idiote... et j'ai découvert un sac en papier kraft, posé sur le lit. Comme je ne comprenais pas, Hugues m'a expliqué...

Son regard se déroba, puis revint courageusement affronter celui du policier :

— Il m'a expliqué que j'étais trop laide et qu'il ne pouvait me faire l'amour qu'à la condition que je cache mon visage en mettant ce sac sur ma tête.

Aimé avait l'impression de vivre un cauchemar. Et lui qui avait espéré quelque chose de plus « positif » qu'à son précédent rendez-vous !...

— J'étais tétanisée, totalement en son pouvoir, continua l'avocate. J'ai obéi : je me suis mise nue et j'ai enfilé le sac. Hugues m'a obligée à me pencher sur le lit, puis il m'a prise violemment, par derrière et sans aucune... enfin, sans aucune... préparation.

Pour la seconde fois de la journée, Brichot rougit à sa manière inimitable : les pommettes d'abord, puis le nez, puis les oreilles... le front enfin. Il passa un doigt nerveux dans le col de sa chemise, soudain trop serré.

Sans pitié pour la pudeur du respectable père de famille qu'elle avait en face d'elle, Corinne Rollin continua :

— Il a joui très vite, sans s'occuper de moi. Puis il m'a ordonné de me rhabiller et de foutre le camp.

Brichot chercha quelque chose à dire. Tout ce qu'il trouva, fut :

— Je suis désolé pour vous. Vraiment navré...

— Ne le soyez pas, répliqua Corinne Rollin avec un orgueil inattendu. Ce soir-là, j'ai connu le plus violent orgasme de ma vie. Mon Septième ciel à moi !

La mâchoire d'Aimé se décrocha sous l'effet de l'étonnement et de l'incompréhension. Sa tête fit – pour la première fois – sourire la jeune femme.

— Ce qui venait de se produire, expliqua-t-elle, c'était la fusion d'un couple parfait : un sadique et une masochiste... On s'était trouvés, quoi ! D'ailleurs, on a recommencé plusieurs fois, toujours selon le même scénario. Je suis vite devenue complètement accro à nos rencontres... Du coup, évidemment, ça a été d'autant plus douloureux quand, du jour au lendemain, il a décrété que c'était fini.

Elle regarda Brichot au fond des yeux pour préciser :

— C'est là... seulement là, que j'ai commencé à le haïr... Parce qu'en me traitant comme une merde, il m'a révélée, il m'a fait exister à ses yeux et aux miens !... En me jetant, il m'a détruite !

Il y eut un silence, troublé seulement par la déglutition de Brichot essayant péniblement d'avaler sa salive.

Il n'osa pas demander à la jeune femme s'il y avait « autre chose » qu'elle

souhaitait dire à propos de Karkarias.

Il prit congé en évitant de justesse de marcher sur un chat, roulé en boule sur le tapis de l'entrée.

Puis il alla boire son second cognac de la journée.

Chapitre XIII



La Villa Capricciosa, qui appartenait à la famille Principe depuis deux siècles, était l'un des plus beaux fleurons de la Toscane et avait eu les honneurs de la moitié des magazines de décoration de la planète. Les façades de cette immense bâtisse aux toitures de tuiles, dans les tons ocre et orangé, s'ornaient de statues antiques répondant à celles d'un gigantesque parc. Les allées ombragées sinuaient entre des arrangements floraux savamment désordonnés, des bassins et des cascades. Le tout s'élevait au cœur un paysage vallonné où, à perte de vue, les vignes alternaient avec les bois et les collines, l'ensemble dans des tons pastels qui donnaient l'impression d'un tableau.

À l'intérieur, dans les huit salons, fumoirs, bibliothèques, comme dans les vingt-quatre chambres, régnait le plus beau luxe qui soit : celui qui résulte du mariage de l'argent et du goût, de la fortune et de l'art, de la richesse et de la culture.

Sabine Karkarias-Principe, qui avait grandi dans cette maison, avait trouvé la fortune familiale dans son berceau et appris la science du beau en même temps qu'à se tenir à table. C'est dire si elle n'avait pas épousé Hugues Karkarias pour l'argent. Quoique... son père, Maximiliano Principe – « l'Imperator » – avait vu ce mariage d'un bon œil. Pour lui, la fortune devait s'allier avec la fortune. Sinon, cela créait des déséquilibres qui étaient autant

de fissures dans un couple, mortelles à plus ou moins longue échéance.

Non, Sabine Principe n'avait pas épousé Hugues Karkarias pour son argent, mais par amour. En deuxième noces. En premières, elle avait épousé un de leurs amis communs, Sebastiao de Susa, le dernier descendant d'une riche famille brésilienne, quoique moins riche que les Principe.

C'est là que Hugues Karkarias était vraiment entré dans sa vie.

Sabine le connaissait depuis l'enfance – chez les riches, on se fréquente entre soi, en suivant les mêmes « circuits » – et avait toujours été amoureuse de ce garçon au charisme exceptionnel... qui, de son côté, ne lui manifestait aucun intérêt.

Jusqu'à ce qu'il apprenne qu'elle avait épousé Sebastiao, leur ami commun.

Ça l'avait rendu comme fou. Du jour au lendemain, il s'était mis à faire à Sabine une cour insensée, la couvrant de « surprises » et de cadeaux, tous plus pharamineux les uns que les autres. Il l'avait épatée, elle à qui il en fallait beaucoup... et l'avait pour ainsi dire « forcée » à retomber amoureuse de lui.

Elle avait divorcé pour l'épouser.

Elle lui avait donné deux enfants, qu'il aimait sincèrement et dont il s'occupait de manière exemplaire.

Mais elle, son épouse, avait vite cessé d'exister à ses yeux.

Sabine Principe, devenue Sabine Karkarias-Principe, avait dû se rendre à l'évidence : son premier mariage, avec Sebastiao, avait éveillé le sens du défi de Hugues. Il l'avait tout simplement conquise... comme il aurait ajouté un trophée de chasse à son fameux musée.

À cette première souffrance, cette première humiliation, devaient s'ajouter beaucoup d'autres.

Espérant qu'elle aurait moins mal si elle ne voyait plus son mari, Sabine était venue s'installer avec ses deux enfants dans la villa familiale de Toscane, à une centaine de kilomètres de Milan.

Mais la souffrance n'avait pas cessé. Et peu à peu, ce qui lui restait d'amour pour Hugues s'était transformé en haine.

En une haine ardente, flamboyante... italienne, quoi.

Et dans la tradition italienne, on ne se contente pas de haïr de loin, sans rien faire...

— Il a fait en sorte que la séance soit particulièrement humiliante pour elle et il a tout filmé. D'après « Divina », ça l'excitait tellement qu'il se faisait enculer par son espèce de secrétaire, là...

— Van Dries.

— C'est ça.

— Comment le sais-tu ?

— « Divina » m’a raconté qu’elle avait retrouvé des traces de merde et de foutre dans le salon secret... Bref, il a envoyé le DVD de la séance à cent personnes, dans les milieux d’affaires et de la politique. Résultat : Cornelia Hansler s’est suicidée. Hugues savait qu’elle craquerait. C’est comme s’il l’avait tuée lui-même...

Quand Karina Klebb parvint à la conclusion de son récit, Sabine éprouvait un mélange d’émotion et de colère qui la faisait respirer avec difficulté.

Depuis quelque temps, les frasques et les perversions de son « cher époux » prenaient des tournures si malsaines, des proportions si violentes, qu’elle regrettait presque d’avoir exigé que Karina les lui raconte en détail.

Ce que la belle Russe faisait avec une telle minutie que Sabine la soupçonnait d’en éprouver une jouissance secrète.

Cela dit, l’épouse du banquier se félicitait d’avoir entretenu l’énorme carnet d’adresses que sa vie de riche héritière, jet-setteuse internationale – sa « vie d’avant », comme elle disait – lui avait permis de se constituer. Ainsi, dix ans plus tôt, lors d’une fête tropézienne donnée sur le yacht de trente mètres d’un roi du rap américain (un événement qui avait fait date dans les annales de la presse people), avait-elle fait la connaissance d’une jeune Russe d’une beauté extraordinaire, presque irréelle, une blonde platine longiligne aux yeux bleus quasi-transparents, dont les traits évoquaient un étonnant mélange de gènes nordiques et asiatiques.

Karina...

Entre les deux filles, ça avait été le coup de foudre immédiat.

La blonde platine aux yeux de fjord et la piquante brune au regard noir dont le physique évoquait l’actrice américaine Ali MacGraw n’avaient pas mis cinq minutes à se retrouver seules dans l’une des nombreuses cabines du yacht. Là, elles s’étaient abandonnées à une tornade sexuelle qui les avait laissées en sueur, pantelantes et littéralement imbriquées l’une dans l’autre...

Par la suite, elles avaient entretenu une amitié épisodique mais forte et exclusive : jamais l’une n’avait présenté l’autre à aucune de ses relations. Encore moins à sa famille ou à son mari, ça allait de soi.

Ainsi, Hugues Karkarias aurait-il été bien étonné d’apprendre que la sublime Russe qu’il avait draguée quelques semaines plus tôt au « Spoon, Food & Wine » et qui était devenue sa maîtresse attitrée du moment, n’était autre que Karina Klebb, la « veuve » de son gibier humain, Sonia Tchernenko. Et il aurait été stupéfait si on lui avait dit que Karina – alias Irina Soutine – était aussi l’amante de sa propre épouse, Sabine !

Sabine, qui avait retrouvé la trace de Karina et repris contact avec elle quelques mois plus tôt, sans autre arrière-pensée que l’envie de la revoir.

Sans trahir de secrets, son « amante intermittente » lui avait fait comprendre qu’elle était devenue une sorte de James Bond féminin, version russe.

C'était ça qui avait donné à Sabine l'idée de l'utiliser comme espionne des frasques de son mari, histoire de se constituer un dossier qui lui permettrait de « charger » Karkarias à mort et de lui piquer une vraie fortune, le jour où elle déciderait de divorcer.

Encore fallait-il que Karina soit d'accord.

Sabine n'en avait plus douté quand la belle Russe lui avait raconté l'« épisode » de la chasse au Kamtchatka, sans lui cacher ce que Sonia Tchernenko avait représenté pour elle... Et à quel point sa mort – surtout une mort aussi horrible – l'avait dévastée.

Elle avait encore ses mots dans l'oreille :

— Rotchenko et lui l'ont blessée et achevée comme un animal, d'un coup de couteau de chasse. Et c'est Hugues qui a plongé la lame dans le cœur de Sonia !

Sabine Karkarias-Principe revint au moment présent et soupira, s'attendant au pire :

— Et ses dernières inventions, c'est quoi ?

Les deux femmes étaient nues, à l'exception d'une serviette de bain enroulée autour de la tête, dans le hammam privé, adjacent à la salle de bains des appartements de Sabine. Karina Klebb leva un pied pour le poser sur la marche supérieure. Ce mouvement eut pour effet de mettre en évidence sa toison intime blond-platine finement taillée, et les pétales nacrés de sa fleur secrète. À travers le brouillard épais qui régnait dans la pièce carrelée de mosaïques orientales, Sabine ne perdit pas une miette du spectacle et sa température – malgré la chaleur déjà étouffante – monta de plusieurs degrés.

Karina fit semblant de ne s'être aperçue de rien et répondit à la question, comme si elle faisait un rapport à ses supérieurs de Moscou. Elle raconta en détail la soirée au cours de laquelle Hugues Karkarias avait obligé ses invités à jouer à un petit jeu de son invention, « l'Homme de ma bite », et l'explosion du couple Jean-Marc et Béatrice de la Closerie qui en avait résulté.

Elle décrivit, toujours en détail, la façon dont Hugues l'avait draguée (croyait-il, alors que c'était l'inverse), ramenée chez lui et « baisée comme une chienne ». Sans oublier la manière dont il s'était frénétiquement masturbé en la faisant tirer à la Kalachnikov.

Elle raconta à Sabine de quelle manière, lors d'une chasse au Zimbabwe, il avait « offert » un diamant à Élisabeth Courtois, qui lui demandait une aide financière.

Les humiliations sadiques qu'il avait fait subir à Corinne Rollin...

Au moment de passer à l'« épisode » suivant, Karina Klebb remarqua que Sabine Karkarias avait écarté les jambes, et qu'une de ses mains avait plongé vers son intimité. Dans un mouvement circulaire du bout des doigts, discret mais de plus en plus rapide, elle excitait le bourgeon gorgé de sève, caché

dans les replis de sa féminité.

La tête en arrière contre l'une des hautes marches du hammam, elle respirait bruyamment, les yeux fermés.

— Continue, dit-elle d'une voix rauque.

Karina sourit :

Le récit des frasques de son mari lui faisait de l'effet, à Sabine.

Mais pas tout à fait celui qu'elle escomptait.

Elle continua :

— Il y a aussi un ministre très important de votre gouvernement... Lauzé-Duché.

Sabine ouvrit brutalement les yeux :

— Tu ne vas quand-même pas me dire qu'il se tape Édouard ? Là, j'aurais du mal à te croire !

Karina eut un rire léger :

— Pas Édouard, sa femme Patricia. Enfin... Il ne se la tape pas vraiment.

— Tu peux préciser ?

— Chaque fois qu'il se trouve seul avec elle, Hugues sort carrément sa bite de son pantalon et lui ordonne de le... « soulager ». C'est le mot qu'il emploie. Patricia Lauzé-Duché obéit jusqu'à ce que ton cher mari se vide les couilles dans sa bouche... Pour que ce soit plus humiliant, il s'arrange toujours pour qu'une femme de chambre ou un maître d'hôtel entre pendant qu'elle est en train de le sucer.

Stupéfaite, Sabine Karkarias en oublia de se caresser et se tourna vers son amie :

— Ça alors !... Ça m'étonne de Patricia. Ce n'est pas son style, ça, mais alors, pas du tout !

Karina eut un rire sec :

— Son style, ce serait plutôt le style de vie auquel l'a habituée son mari, Édouard. Ce style-là, elle n'a pas envie de le perdre.

— Et alors ?...

— Et alors, Hugues la tient en la menaçant de révéler l'implication de son mari, il y a quelques années, dans certaines affaires pas très nettes recoupant celles de grandes compagnies pétrolières européennes.

Sabine Karkarias en resta bouche bée une seconde ou deux.

— L'ordure ! soupira-t-elle enfin.

— Quand tu dis ça, sourit Karina, tu fais allusion à quoi, exactement.

— À l'ensemble.

La Russe hocha la tête :

— Il y a encore autre chose. Et ça, c'est peut-être pire encore que tout le

reste...

Elle entreprit de raconter l'histoire du bébé « assassiné » d'Ariane Visembourg, mais Sabine était déjà au courant.

L'épouse légitime de Karkarias soupira :

— Tu sais de quoi j'ai envie, là, maintenant ?

Karina Klebb sourit en suivant le regard de son amie, plongeant dans son entrejambe :

— De me bouffer la chatte ?

— Oui, fit Sabine d'une voix rauque. De ça et d'autre chose.

— Quoi ?

— De le voir mort. Tout ce que tu m'as raconté m'a ouvert les Jeux. Je ne peux plus vivre en étant mariée à un monstre pareil. J'aurais l'impression de devenir comme lui.

Pour encourager Sabine à aller au bout de sa première envie, Karina avança le bassin sur la marche de mosaïque et écarta largement les cuisses.

Sabine tomba à genoux devant elle et, n'y tenant plus, se mit à dévorer ce qu'elle convoitait à ne plus en pouvoir.

Karina se laissa aller en arrière avec un râle de plaisir.

Entre deux soupirs de bonheur, elle lâcha soudain :

— J'ai une idée.

— Quoi ? fit Sabine en levant la tête.

Karine posa une main dessus et la força à reprendre sa dégustation intime.

— Une idée pour que cette ordure crève, mais surtout pour qu'il ait la mort qu'il mérite... Une mort exceptionnelle, pour une ordure exceptionnelle.

Sabine tenta de relever la tête encore une fois, mais Karina la plaqua à nouveau contre son ventre.

— Ne t'arrête surtout pas, ordonna-t-elle... ça m'inspire. Je vais tout te raconter pendant que tu me bouffes.

Quand Karina Klebb arriva au bout de sa description de la mort de Hugues Karkarias, ce fut Sabine qui jouit.

Violemment.

Sans même avoir besoin de se toucher.

Chapitre XIV



— Ça fait sept ! annonça Corentin en abattant sa bouteille de « Corona » sur son bureau, façon marteau de commissaire-priseur.

— Quoi ? sursauta Aimé Brichot, qui avait la tête ailleurs.

— Sept ! répéta Boris. Avec Élisabeth Courtois et Corinne Rollin, ça fait sept !... Sept personnes qui paieraient sûrement très cher pour voir crever Hugues Karkarias ! Et là, je ne parle que de celles que nous connaissons. Parce que si tu veux mon avis, la liste doit être beaucoup, beaucoup plus longue.

— Sept assassins en puissance... fit Aimé, songeur.

Boris eut une moue dubitative :

— J'ai dit : « qui paieraient pour le voir mort »... Tuer soi-même, c'est une autre paire de manches... Ça demande une nature que le commun des mortels ne possède pas. Peu de gens en sont capables. À froid, en tout cas.

Brichot acheva la bouchée du sandwich pâté-cornichons qu'il avait remonté de la cantine en même temps que sa bière :

— Tu penses que Karkarias risque d'être la victime d'un meurtre commandité par l'un ou l'autre de ces braves gens ?...

Il ajouta en pouffant :

— À moins qu'ils ne se cotisent...

Boris haussa les épaules :

— C'est, malin !...

Mais il ajouta presque tout de suite :

— Remarque... ce que tu dis n'est pas si bête, dans le fond.

— Merci.

En mâchouillant son propre sandwich, un « Bayard » (sans beurre et sans reproche), Corentin continua la bouche pleine :

— C'est vrai : la plupart des gens qui le haïssent au point – comme nous le supposons, en tout cas – de vouloir sa mort, se connaissent entre eux, puisqu'ils ont partie de la même bande. Prendre contact avec les autres doit pouvoir se faire, en se référant à l'organigramme professionnel de Karkarias. De là à mettre sur pied une espèce de « Cosa nostra » ayant pour objectif commun le meurtre d'un seul homme... c'est envisageable.

— Tu oublies une chose, fit Aimé. C'est peut-être envisageable, mais jusqu'à nouvel ordre, le meurtre est interdit par la loi. Quelle que soit la manière dont ils s'y prendraient – y compris en utilisant un intermédiaire – on remonterait fatalement jusqu'à eux, comme nous l'avons fait, nous, et tous ces braves bourgeois se retrouveraient derrière les barreaux. C'est cher payé, pour une vengeance. Surtout pour des gens issus de milieux aisés et habitués à leur petit confort...

Il avala au goulot une gorgée de Corona :

— Ou alors... l'accident bête.

— Tu penses à quoi ?

— L'accident de chasse, puisque Karkarias est un obsédé du fusil.

Boris hocha la tête :

— Un peu gros. Un peu usé, surtout.

— Dans ce cas, je ne vois que le sadomasochisme, enchaîna Brichot. Notre banquier est un maniaque du latex, du fouet, des chaînes et autres piercings... Imagine qu'une petite « séance » un peu trop poussée tourne mal... Chez son amie « Divina », par exemple, qui ne doit pas être bien disposée à son égard, depuis que nous sommes venus lui pourrir la vie à cause de lui.

Corentin leva sa bouteille en un geste fataliste.

— De toute façon, dit-il, si ça doit se passer comme ça, on ne pourra pas y faire grand-chose... Impossible d'arrêter quelqu'un parce qu'on le soupçonne d'avoir *l'intention* de tuer.

— Tu as raison, enchaîna Brichot. Tout ce qu'on peut faire, c'est proposer à Karkarias une protection rapprochée... puisque son ami d'enfance, le ministre de l'Intérieur, tient *absolument* à ce qu'on le protège...

Boris eut un claquement de langue réprobateur :

— Allons, allons, Mémé... on est là pour arrêter les criminels, pas pour encourager les homicides. Même dans le cas de quelqu'un comme Hugues Karkarias. Et puis, s'il fallait liquider toutes les ordures...

— Tous les incinérateurs de la planète n'y suffiraient pas ! rigola Aimé Brichot.

Un silence pesant se fit dans le bureau des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade mondaine, au deuxième étage de la vénérable bâtisse du 36, quai des Orfèvres. Les deux as de la section savaient qu'ils pensaient à la même chose...

Depuis bientôt quarante-huit heures, Hugues Karkarias avait disparu.

Boris et Aimé étaient passés plusieurs fois à son hôtel particulier de la rue Boileau : les domestiques ne l'avaient pas vu et il n'avait pas donné signe de vie. On ne l'avait pas davantage aperçu au siège parisien de sa banque.

À Genève, « Pipo » (l'inspecteur Philippe Poupard) avait vérifié personnellement : aucun signe du banquier à son duplex des bords du lac Léman, ni à ses bureaux suisses...

Pour ne rien arranger, un coup de fil d'Igor Outkine, depuis Moscou, l'après-midi même, leur avait appris que la tueuse d'élite du FSB, la très belle et très redoutable Karina Klebb, n'était toujours pas rentrée au bercail...

Et ça, ce n'était pas bon signe du tout. Surtout pour Karkarias...

Le téléphone portable de Boris sonna.

C'était le jeune Tardet, qui formait avec le lieutenant Rabert l'autre équipe de choc des Affaires recommandées. Corentin l'avait chargé de relever toutes les expéditions de chasse, individuelles ou collectives, ayant récemment quitté la France ou la Suisse, et de se procurer la liste des participants.

Un travail qui lui avait pris la plus grande partie de la journée.

Au téléphone, la voix de Tardet était sombre ;

— Rien, fit-il. Karkarias ne s'est envolé avec aucun groupe de chasseurs. Et il n'est pas parti tout seul non plus : son jet privé est toujours au Bourget.

— Bien... merci, Tardet, fit Corentin en raccrochant.

Il leva vers son coéquipier un regard lourd :

— Tu vois, Mémé, entre Karkarias qui a disparu et Karina Klebb qui est introuvable, je crois que la conclusion est facile à tirer : il va se passer du vilain. Et dans pas longtemps, si ça n'a pas déjà commencé. Si on récupère Karkarias mort, « Baba » va sérieusement se faire taper sur les doigts par le ministre, et nous aussi par la même occasion.

Il tendit la main vers son téléphone de bureau :

— Il faut mettre tout le monde sur le coup, retourner ciel et terre, et le retrouver. Vivant, si possible.

Avec un soupir, Brichot allongea le bras vers son propre téléphone :

— Je propose qu'on commence par ratisser les boîtes SM de la capitale et des environs. Je donne des instructions dans ce sens...

— Bonne idée. Moi, je vais faire localiser et contacter le plus grand nombre possible de relations de Karkarias, pour le cas où il se cacherait chez l'une d'elles...

Brichot rigola sous sa moustache :

— Pour ça, il faudrait qu'il ait dans ses relations au moins une personne qui soit plus disposée à le protéger qu'à lui faire la peau... Et ça, il est permis d'en douter.

Vaincu par l'épuisement, Hugues Karkarias avait fini par s'endormir.

Et ce, malgré la souffrance provoquée par les bracelets de fer qui, sous le poids de son propre corps, lui sciaient les chevilles et les poignets.

Malgré les crampes, les douleurs aiguës comme autant de coups de poignards...

Malgré les chaînes du baudrier de cuir moyenâgeux qui l'écartelait, bras et jambes en « X », et le maintenait suspendu à vingt centimètres du sol...

Malgré le projecteur aveuglant, braqué sur lui en permanence...

Malgré tout cela, Hugues Karkarias s'était « écroulé debout », suspendu dans la position d'un de ces épouvantails à moineaux qu'on plantait autrefois au milieu des champs de maïs.

Une position qu'il occupait depuis un temps... qu'il n'arrivait plus à déterminer, l'épuisement et l'absence de lumière naturelle, dans cette cave, lui en ayant fait perdre toute notion.

Mais au jugé, ça devait bien faire deux jours.

Depuis le soir où il était venu, libre, consentant et frémissant d'excitation anticipée, recevoir sa « punition » des mains de sa maîtresse.

« Maîtresse » au sens sadomasochiste du terme, naturellement.

Sylvana occupait cette situation attitrée, le concernant, depuis quelques mois maintenant. Depuis qu'il l'avait rencontrée au vernissage très parisien d'un artiste célèbre et qu'ils avaient fait connaissance autour d'une coupe de champagne.

À priori, rien, chez Sylvana Valdi, n'aurait dû éveiller le moindre intérêt chez Hugues Karkarias : d'origine très modeste, elle n'avait aucune culture, ne parlait aucune langue étrangère, n'avait pratiquement pas voyagé, et faisait des fautes de français révélatrices du niveau d'éducation de gens que le banquier jugeait d'habitude « infréquentables ».

En plus, elle n'était ni très belle, ni très jeune. À vue de nez : la quarantaine bien entamée.

Quand elle s'était présentée à lui comme une « artiste-peintre-sculptrice »,

il avait deviné instantanément que son « œuvre » devait lui ressembler : médiocre, sans intérêt et légèrement vulgaire.

Mais à demi-mots, ils avaient compris l'un et l'autre qu'ils partageaient la même passion pour le SM.

Et tout de suite, Sylvana, toute vulgaire et intellectuellement « pas à son niveau » qu'elle était, avait formé une emprise sur le tout-puissant Hugues Karkarias.

Une emprise qu'il avait acceptée avec délice... avec la joie d'un homme ayant enfin trouvé son complément sexuel.

Il n'avait pas été déçu.

Depuis leur rencontre, Sylvana lui avait fait découvrir des jouissances que même lui ne soupçonnait pas !

Avec elle, il était allé bien plus loin qu'il n'était jamais allé, sur les chemins noirs de la douleur et du plaisir.

Même la grande « Domina », de Genève, était une amatrice, à côté de Sylvana !

Ça valait bien qu'il la remercie en finançant ses lubies artistiques.

Puisqu'elle se considérait comme une artiste – il avait constaté en les découvrant que ses œuvres étaient bien aussi nulles qu'il l'avait supposé –, il lui avait offert une galerie. Une galerie à son nom, rien que pour elle, dans un « lieu » devenu très tendance : la rue des Frigos, sous le pont de la rue de Tolbiac, à Paris. C'est là que Sylvana Valdi exposait désormais ses tableaux et sculptures érotico-sado-masochistes... largement inspirés de leurs ébats.

Pour mieux crier au monde qu'elle lui appartenait, elle s'était fait imprimer au fer rouge ses initiales, « HK », sur le poignet.

Dans le fond, Sylvana Valvi n'était qu'une pauvre fille...

Et c'était comme telle que Hugues Karkarias la traitait, en dehors de leurs séances « sm ».

En poussant la cruauté chaque jour un tout petit peu plus loin...

Jusqu'à ce fameux vernissage, l'autre soir. SON vernissage.

Le couronnement de sa « carrière »...

Sylvana débordait de fierté d'avoir pu y faire venir tant de monde. En fait, Hugues l'avait aidée en forçant la main d'un tas de représentants de l'intelligentsia et des média « chics » qui, normalement, ne se seraient jamais déplacés.

Et là, devant le Tout-Paris, il l'avait publiquement humiliée.

D'abord, il était venu avec une autre femme : Irina... Irina Soutine, la sublime Russe qu'il fréquentait « officiellement » depuis quelques semaines.

Puis, en pleine soirée, il s'était mis à insulter Sylvana, à haute et intelligible voix, pour que tout le monde entende. Il l'avait traitée de

« connasse du chevalet » de « pétasse sans talent », de « peigneuse de cailloux »... et autres gracieusetés.

Pour sauver la face, Sylvana avait fait mine de prendre tout ça à la rigolade et de mettre ses propos sur le compte du champagne. Mais elle n'avait pas tenu longtemps. Au bout de quelques minutes, elle avait fondu en larmes et était allée s'enfermer dans le petit bureau de la galerie.

À la grande surprise de Karkarias, Irina s'y était précipitée à son tour, soi-disant pour la consoler.

À sa plus grande surprise encore, les deux femmes étaient restées enfermées une bonne heure dans le local exigu.

Quand elles étaient ressorties, ensemble, Sylvana ne pleurait plus. Sur son visage auquel le rimmel coulant donnait un air ridicule de clown triste, s'affichait un étrange sourire.

Elle avait marché jusqu'à son mécène avec une sérénité retrouvée et lui avait simplement dit :

— Tu as été très méchant. Ce soir, tu viendras recevoir ta punition.

Il avait souri de contentement :

— Oui, maîtresse.

Comme convenu, sur le coup de minuit, il avait filé jusqu'au fin fond du Treizième arrondissement, tout près du boulevard Masséna, rue des Terres-aucuré. Sylvana y habitait une petite maison modeste et discrète... avec une cave entièrement équipée et aménagée en salle de tortures sadomasochistes.

Une cave que Karkarias connaissait bien, puisqu'elle servait régulièrement de cadre à leurs ébats.

Avec un empressement fébrile, il avait enfilé sa combinaison en latex gris. Puis il s'était laissé enchaîner sans résistance – au contraire ! – au baudrier. Sylvana avait actionné un mécanisme de poulies électriques et les chaînes s'étaient tendues, écartelant le banquier et le suspendant au-dessus du sol, dans sa position d'épouvantail...

Et la « punition » avait commencé. Une séance de fouet plutôt classique qui avait presque déçu Karkarias. Après l'humiliation publique qu'il avait infligée à sa « maîtresse », il s'attendait à mieux.

C'est en fin de séance que le « déclic » s'était produit.

Sylvana s'était arrêtée de le fouetter. Dans sa tenue composée de lanières de latex noir recouvrant la pointe des seins et dégageant le sexe, elle était en sueur.

Karkarias avait respiré avec délice son odeur de transpiration acidulée, quand elle s'était approchée de lui.

— Que tu m'insultes, lui avait-elle dit, que tu me rabaisses, que tu m'humilies en public, très bien : ça fait partie de notre relation. Mais tu n'aurais jamais du insulter mon art. Là, tu es allé trop loin. Tu as franchi la

limite interdite. C'est toute ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, ce par quoi j'existe que tu as traîné dans la merde ! Et pour ça, tu vas payer. Très cher.

Karkarias n'avait pas pu s'empêcher de sourire, chose normalement interdite dans le cadre des rapports SM.

Enfin !... On allait enfin passer aux choses sérieuses !

Mais il avait cessé de sourire quand Sylvana avait quitté la pièce en ajoutant :

— C'est l'heure des comptes, Hugues. L'heure de payer avec les intérêts. Non seulement pour tout ce que tu m'as fait subir à moi, mais aussi pour toutes les saloperies, toutes les monstruositées que tu as infligées aux autres femmes... À toutes les autres.

Là-dessus, elle avait claqué la porte et l'avait laissé tout seul dans sa cave, suspendu à son baudrier.

En l'abandonnant sur ces paroles inquiétantes, elle savait ce qu'elle faisait : la toiture psychologique allait s'ajouter à la torture physique. De fait, Karkarias s'était rongé les sangs dans les mêmes proportions que les fers lui rongeaient les chairs... jusqu'à ce que l'épuisement ait raison de lui et qu'il s'effondre dans le sommeil.

Hugues Karkarias émergea de sa léthargie, à bout de forces et le corps parcouru par un faisceau de douleurs si nombreuses qu'elles n'étaient plus identifiables. Pourtant, ce fut la colère, déferlant soudain comme un raz-de-marée, qui prit le dessus sur tout le reste. Il hurla en rassemblant toute l'énergie qui lui restait :

— Sylvana !... Sylvana, merde ! Réponds !...

Si elle comptait lui faire « payer toutes ses saloperies avec les intérêts », comme elle disait, en le laissant crever ici de faim et de soif, c'était lamentable... et d'une platitude consternante. Indigne d'elle. Indigne de lui !

N'empêche qu'un sentiment désagréable – et presque inconnu – commençait à s'insinuer dans ses veines comme un sale poison.

La peur.

La peur de crever ici, dans cette cave.

Comme un rat.

Comme un minable.

Comme une de ces « sous-merdes » qu'il méprisait tant.

Il n'eut pas à méditer davantage sur cette fin extrêmement désagréable. Il sut qu'elle ne lui était pas réservée quand la porte s'ouvrit.

Enfin !...

Son soulagement de voir revenir Sylvana fut de courte durée.

Elle n'était pas seule.

Karkarias éprouva un choc violent en voyant entrer... Irina Soutine ! juste derrière elle.

— Irina ! balbutia-t-il. Que... qu'est-ce que tu fous ici ?

La bombe blond-platine s'approcha de lui avec un sourire cruel :

— Je suis l'ange du Jugement dernier, dit-elle. C'est moi qui ai organisé, mis en scène la petite cérémonie dont tu vas être la vedette. Mais il faut « rendre à César... », comme on dit chez vous : c'est toi qui m'en as donné l'idée.

— Quoi ? fit Karkarias, hagard.

— Quand tu as insulté publiquement l'œuvre de Sylvana, l'autre soir au vernissage, expliqua Irina, tu as manqué de psychologie. Et comme tu n'es qu'un gros lourdaud, dans le fond, tu n'as pas compris que tu venais de transformer ton esclave docile en ennemie mortelle. Moi, je l'ai tout de suite vu. Et j'ai su que j'avais trouvé, en la personne de Sylvana, l'instrument que je cherchais. Je dois t'avouer que je n'ai pas eu trop de mal à la convaincre...

Dans un flash, Karkarias revit Irina rejoignant Sylvana dans le bureau de la galerie. Ainsi, c'était ça qu'elles avaient passé une heure à comploter ?... Les garçons !

Soudain, la peur qui taquinait les nerfs du banquier se transforma en panique.

— Mais... qu'est-ce que c'est que toutes ces conneries ? fit-il. Vous allez faire quoi ? Me tuer ? Juste parce que j'ai dit du mal de l'autre conne et de ses sculptures de merde ? Tu le sais bien que c'est de la merde, ce qu'elle fait ! Bon, je l'ai dit devant tout le monde. Et alors ?...

Le sourire d'Irina s'accentua :

— Décidément, Hugues, tu ne comprends rien : ce que tu as fait à Sylvana l'autre soir n'a été que le déclencheur... le déclic qui a mis la machine en marche. Aujourd'hui, c'est le jour de la vengeance.

— Mais qu'est-ce que je t'ai fait, à toi ? cria Karkarias, les yeux agrandis par l'angoisse.

Le sourire disparut du visage de la Russe.

— Je ne m'appelle pas Irina Soutine, dit-elle, mais Karina Klebb, agent spécial au FSB de Moscou. Sonia Tchernova était l'amour de ma vie, mon autre moi-même... Tu l'as massacrée comme une bête au fond d'une forêt sibérienne, avec cette ordure de Rotchenko. J'ai organisé son petit accident d'hélicoptère. Maintenant c'est à ton tour.

La bouche ouverte de stupéfaction, Karkarias articula péniblement :

— Je vois... Ton habileté à la « Kalach », tout ça... La fille, c'était ton... ta... Et maintenant, tu vas me tuer à cause d'elle...

— NOUS allons te tuer ! Mais tu vas voir... Ça sera spectaculaire ! Et tu ne pourras pas dire que cette mise à mort n'est pas digne de toi !

Elle claqua dans ses mains comme pour lancer le début d'une cérémonie... ou d'un spectacle.

Les deux, en l'occurrence.

Hugues Karkarias crut que sa vue lui jouait des tours lorsqu'il vit entrer son épouse légitime, Sabine Karkarias-Principe !

Elle vint se planter à côté des deux autres femmes, face à lui.

— Pour toutes les humiliations, toutes les indignités que j'ai vécues à cause de toi depuis que nous sommes mariés, annonça-t-elle, pour le déshonneur dont tu as couvert le nom de mon père et celui de mes enfants... je vais te tuer.

— Sabine, je... tenta de bredouiller Karkarias. Ce n'est pas sérieux, tu ne...

Avant qu'il ne termine sa phrase, une autre femme surgit et vint se placer devant lui.

Une fille, plutôt. Une gamine qui ne devait pas avoir vingt ans et qu'il ne connaissait pas.

— Je m'appelle Greta Hansler, dit-elle avec un léger accent allemand. Je suis la fille de Cornelia Hansler, que vous avez déshonorée, détruite, et conduite au suicide. Pour cela, je vais vous tuer.

Le banquier ouvrit la bouche, mais ne trouva rien à dire. D'autant qu'une autre jeune femme venait de rejoindre les précédentes. Et celle-là, il la connaissait.

Béatrice de la Closerie !

— Pour avoir détruit mon couple, mon mariage et ma vie, dit-elle avec une solennité qu'il ne lui avait jamais vue, je te condamne à mort et je vais te tuer !

Karkarias eut un sourire pathétique. Il secoua la tête (c'était la seule chose qu'il pouvait bouger) :

— C'est ridicule, gémit-il. Vous ne pouvez pas toutes me tuer...

Ariane Visebourg surgit à son tour.

— Pour avoir fait assassiner mon enfant, dit-elle, je te condamne à mort et je vais te tuer !

Puis, Élisabeth Courtois :

— Pour avoir profité de la vulnérabilité financière de ma famille pour me violer et salir mon intégrité physique au cours d'une chasse au Zimbabwe, je te condamne à mort et je vais te tuer !

Karkarias ne cherchait même plus à répondre ou à se défendre. Les yeux exorbités, il voyait surgir une à une les femmes qui avaient traversé sa vie, comme autant de statues du Commandeur au féminin.

Venues pour l'entraîner avec elles au fond des enfers...

Corinne Rollin fit son apparition.

— Tu m’as souillée jusque dans mon âme, dit-elle, puis jetée comme le vulgaire sac en papier que tu m’obligeais à mettre sur ma tête quand tu te servais de moi comme d’une poupée gonflable. Pour ça, je te condamne à mort et je vais te tuer !

Patricia Lauzé-Duché :

— Parce que mon mari a autrefois fait une erreur, tu ne cesses de me salir en me forçant par chantage à te satisfaire oralement. Moi, femme de ministre, tu me traites comme la dernière des putes et tu y ajoutes l’humiliation en me faisant surprendre par les domestiques ! Pour tout cela, je te condamne à mort et je vais te tuer !

Bien qu’enchaîné et à la merci de ses bourreaux, Karkarias tenta une ultime fanfaronnade :

— Me tuer ! Me tuer !... C’est tout ce que vous savez dire, bande de gonzesses ! Mais pour tuer un bonhomme, il faut avoir des couilles ! Alors, laquelle va faire le sale boulot ? Toi, Irina... ou plutôt Karina ?... Après tout, tu es une professionnelle.

La blonde platine secoua sa longue chevelure :

— Aucune ne va te tuer, mais chacune va contribuer à ta mort... à tour de rôle.

Sylvana actionna son mécanisme de poulies. Les chaînes se tendirent, écartelant Karkarias un peu plus, tendant sa peau et la rendant plus fragile et plus sensible encore sous le latex.

Les femmes s’écarterent pour faire de la place à l’une d’elles.

Corinne Rollin.

Elle apparut au centre du champ de vision de Karkarias. Fouet en main.

Un fouet d’un genre spécial... dont les interminables lanières étaient garnies de barbelés de fer !

De quoi lui arracher la peau et la chair à chaque coup !

Soudain, le banquier comprit le « plan » de Karina et la panique se rua dans ses veines comme un torrent d’adrénaline.

Chaque coup de cet instrument épouvantable allait le saigner comme une carcasse de viande au crochet et lui faire souffrir mille morts...

Jusqu’à la vraie.

Ainsi, ses bourreaux, en frappant à tour de rôle, allaient-elles toutes le tuer comme elles le lui avaient annoncé... sans pour autant qu’on puisse désigner une meurtrière en particulier.

La justice allégerait d’autant plus les sentences que la responsabilité serait partagée...

Diabolique !

Jusque là, Karkarias avait encore espéré en un vaste coup de bluff, destiné à lui faire peur.

Maintenant, il n'y avait plus de doute possible : elles allaient vraiment le tuer !

Il hurla :

— NOOONNN !!! Je vous interdis ! Vous n'avez pas le droit ! Vous ne pouvez pas faire ça !... Vous irez en taule, bande de salopes !

Il aurait bien crié au secours, mais savait par expérience que ça ne servait à rien : la cave était insonorisée.

Il finit par se taire, épuisé.

Il y eut un silence, comme si on attendait quelqu'un. Irina... ou plutôt Karina, frappa dans ses mains.

Un fol espoir envahit Karkarias quand la porte de la cave s'ouvrit sur son bras droit, son âme damnée : Aristote Van Dries !

Il ne pouvait être là que pour le sauver.

— Aristote, cria Karkarias d'une voix qui n'était plus qu'un souffle. Dieu merci ! Tu arrives à temps.

— Oui, se contenta de répondre Van Dries en le regardant à peine.

Il se dirigea vers un coin de la cave, sans un geste pour le libérer.

— Aristote, bordel ! hurla Karkarias, qu'est-ce que tu attends pour me sortir de là ?

— Il n'est pas venu pour ça, intervint Sylvana, mais pour la même raison que nous toutes.

L'incompréhension paralysait le cerveau du banquier.

— Ce n'est pas possible ! cria-t-il. Mais pourquoi ?... Pourquoi toi ?

Van Dries se tourna brièvement vers lui :

— Je te le dirai tout à l'heure, fit-il. Au dernier moment.

Il lui tourna le dos à nouveau, sans ajouter un mot, et entreprit d'allumer un feu dans la petite cheminée...

— Qu'est-ce que tu f...

Greta Hansler le coupa et ramena son attention sur elle :

— Petite précision, dit-elle : vous allez subir post-mortem la même humiliation que celle que vous avez fait subir à ma mère. Tout ce qui compte en Europe verra le spectacle de votre supplice et de votre mort.

Elle sortit de sa poche une petite caméra numérique qu'elle braqua sur lui.

Hugues Karkarias aurait haussé les épaules, s'il avait pu.

— Je n'en ai rien à foutre, dit-il. Tout le monde connaît mes penchants sado-maso. Contrairement à votre mère, je ne les ai jamais cachés.

Il trouva la force d'esquisser un sourire pour ajouter :

— Mais allez-y, filmez ! Ces images prouveront votre culpabilité à toutes et vous enverront encore plus vite en taule !

Sa propre épouse, Sabine, prit la parole :

— Non, Hugues. Les femmes qu'on verra en train de te fouetter n'auront pas causé ta mort. Ainsi, elles seront vengées, mais pas inquiétées. Surtout que, comme tu l'as dit, tes penchants « SM » sont bien connus. Quant à moi, je ne te toucherais même pas. Juste retour des choses, tu le reconnaîtras, puisque tu ne m'as pas touchée depuis des années...

À nouveau, Karina Klebb frappa dans ses mains :

— Assez bavardé ! Que la fête commence ! Corinne, tu es la première... Vas-y !

Corinne Rollin prit son élan dans un silence religieux. Puis, elle envoya le bras en un geste latéral et abattit le fouet sur le torse de Karkarias. La longue lanière s'enroula autour de lui comme une tentacule et les nœuds d'acier pénétrèrent dans la chair, à travers le latex.

Karkarias hurla.

Mais lorsque Corinne Rollin tira brutalement sur le fouet pour le ramener vers elle, le hurlement du banquier explosa dans la cave à en fissurer les murs.

Les barbelés avaient arraché à la fois le latex et la chair, laissant une traînée sanguinolente en forme de spirale, tout autour de son corps.

Posément, comme si tout cela avait été répété des centaines de fois, Corinne Rollin passa le fouet à la seconde « exécutrice » : Élisabeth Courtois.

Qui abattit la lanière et l'arracha avec, sembla-t-il, une force encore plus grande.

Une deuxième tranchée rouge se creusa autour du torse du supplicié. Le sang jaillit, se mit à couler sur le latex gris, le long des jambes de Karkarias, et commença à former une petite flaque sur le sol en terre battue.

Les hurlements de « Hugues-le-loup » n'étaient plus qu'un long rugissement de souffrance, interrompu seulement par sa respiration.

Patricia Lauzé-Duché succéda à Élisabeth Courtois, qui céda la place à Ariane Visebourg...

Sylvana, Béatrice...

Chacune frappa cinq ou six fois.

Karkarias n'était plus qu'une plaie sanguinolente où on avait du mal à différencier le latex des chairs béantes.

Au bout d'une demi-heure de ce traitement, il avait à peine la force de crier.

Karina Klebb leva une main :

— Ça suffit ! dit-elle. Nous allons abrégier ses souffrances !

Quelques expressions contrariées se tournèrent vers elle.

L'arme secrète du FSB se dit que, décidément, quand les femmes se mettent à haïr, leur haine peut atteindre des proportions terrifiantes...

Elle fit un signe à Sylvana, qui se tint prête à actionner le mécanisme de basculement.

Aristote, lui, achevait de faire chauffer au rouge un tisonnier dans le feu...

La Russe enfila une cagoule noire pour ne pas être reconnue sur le film. Puis elle s'approcha de Karkarias et dégaina un couteau à manche court dont elle lui mit sous le nez la lame longue et courbe.

— Tu vois ça ? dit-elle. C'est un couteau de chasse *Cold Steel Carbon V*, « Trail Master ». Le même que celui avec lequel tu as achevé ma Sonia.

Les lèvres de Karkarias s'entrouvrirent sur un souffle. Tendant l'oreille, Karina Klebb crut entendre : « ... tu veux... ça m'foute ? »

Elle explosa de rage.

Avec une habileté et une vitesse époustouflantes, elle découpa le latex à l'entrejambe de Karkarias, afin de libérer son sexe. À sa surprise, il était en semi-érection.

Et dire qu'elle avait toujours refusé de croire toutes ces théories fumeuses sur ce soi-disant fil arachnéen qui sépare la douleur du plaisir... comme en témoignent – d'après les défenseurs de ces mêmes théories – l'expression extatique de certains martyrs, sur les images religieuses...

Incroyable ! Karkarias avait une expression comme celle-là !

Sa rage décupla.

Avec une haine encore attisée, elle empoigna le « paquet » du banquier – son sexe et ses bourses –, tira le tout vers elle et glissa en-dessous la lame de son couteau de chasse, bord tranchant vers le haut.

— De la part de Sonia ! siffla-t-elle.

Puis, dans un mouvement puissant partant des pieds et montant jusqu'aux épaules, elle trancha d'un seul coup ce qu'elle tenait en main.

Elle jeta le tout derrière elle avec le terrifiant cri de rage d'une bête fauve. Celui-ci se confondit avec le hurlement de Karkarias, dont la voix atteignit de nouveaux paliers sonores et de nouveaux degrés dans les aigus, en même temps qu'il franchissait les limites connues de la souffrance...

Karina Klebb recula pour ne pas être aspergée par le flot de sang s'échappant du bas-ventre de sa victime.

Aristote Van Dries fit un signe à Sylvana, aussi secouée que les autres femmes présentes par les proportions monstrueuses que prenait cette vengeance organisée.

Les bourreaux étaient dépassés par l'horreur de leur propre cérémonial macabre.

Il fallait conclure, vite !

À toute vitesse, Sylvana fit basculer le supplicé à l'horizontale, visage vers le bas. Une véritable fontaine rouge, sous lui, continuait à inonder la terre battue de la cave.

Van Dries ne perdit pas de temps.

Comme Karina, il se couvrit d'abord la tête d'une cagoule. Puis, d'un geste sûr, il enfonça dans les reins de son ancien maître un tube d'acier préalablement enduit de gel, pour faciliter la pénétration. Enfin, il s'empara de son tisonnier incandescent et en porta la pointe à l'entrée du tube...

Il n'avait plus qu'un geste à faire.

Et quelques mots à dire, juste avant.

Il se pencha à l'oreille de Karkarias et lui expliqua en deux phrases qui il était vraiment...

« Hugues-le-loup » se cambra violemment dans son carcan, comme si ce que Van Dries venait de lui révéler lui avait fait l'effet d'un choc électrique.

L'instant d'après, le Hollandais enfonça le tisonnier d'une seule poussée. La barre chauffée au rouge disparut presque entièrement dans les entrailles de Hugues Karkarias.

Dont le hurlement insoutenable fut cette fois très bref.

Le malaise qui régnait dans le vaste bureau du ministre de l'Intérieur était si épais qu'on aurait pu le découper à la tronçonneuse.

Étienne Kuntz n'avait pratiquement pas desserré les lèvres depuis que Charlie Badolini, Boris Corentin et Aimé Brichot, répondant à sa convocation, étaient arrivés.

Les hommes de la Mondaine n'avaient pas pu s'empêcher de remarquer que leur ministre de tutelle ne leur faisait plus l'honneur de ses appartements privés. Il fallait dire que le climat avait changé. Du beau fixe de la confiance, on était passé à l'orage des désillusions.

Place Beauvau – et quai des Orfèvres, par la même occasion –, le temps s'était couvert d'un seul coup quand le ministre avait trouvé dans son courrier le DVD de la séance de torture et de l'« exécution » collective de Hugues Karkarias.

Un petit film que tous les banquiers et tous les gouvernements d'Europe avaient reçu au même moment.

Et que Badolini, Corentin, Brichot et leur ministre étaient en train de visionner en silence, avec un mélange de consternation et d'épouvante.

Les journaux s'étaient emparés de l'affaire avec une voracité de chiens affamés : un fait divers aussi juteux ça ne se rencontrait pas tous les jours, dans une vie de reporter.

Cela dit, la République n'avait pas pour autant vacillé sur ses bases et les

finances nationales ne s'en étaient ni mieux, ni plus mal portées.

Le Président de la République et son ministre de l'Intérieur, dans un réflexe typiquement politique, s'étaient exagéré la menace que représentaient pour la France les frasques de Hugues Karkarias.

Qui, finalement, n'était qu'un banquier d'affaires comme tant d'autres et serait vite remplacé, dans le monde de tueurs silencieux de la haute finance.

Restait l'affaire elle-même, avec laquelle la police n'avait pas fini de se débêtrer...

Trois jours s'étaient écoulés entre la mort de Karkarias et la réception du DVD par ses nombreux destinataires. C'était le temps exact qu'il avait fallu pour qu'on retrouve le cadavre de « Hugues-le-loup ».

Ce n'était pas la police, mais l'assistante de Sylvana Valdi à sa galerie de la rue des Frigos, qui l'avait découvert.

Après le meurtre collectif, Sylvana s'était volatilisée. Au bout de trois jours, inquiète, son assistante avait fini par aller fouiller sa maison de la rue des Terres-au-curé, dont elle avait les clés. Une odeur douceâtre et écœurante l'avait attirée dans la cave...

La pauvre gamine, sous le choc, était encore en observation à l'Hôtel-Dieu.

Quant aux « exécutrices » du banquier... Là aussi, on était en face d'une situation peu banale.

À part Sylvana Valdi, toujours introuvable et pour laquelle on avait lancé un avis de recherche et un mandat d'arrêt international, toutes les autres étaient le plus tranquillement du monde rentrées chez elles !

Où on était allé les arrêter, sans qu'elles opposent la moindre résistance.

Seules Sabine Karkarias-Principe et Greta Hansler posaient un problème.

L'épouse légitime de Hugues Karkarias était retournée chez son père, près de Milan ; et les Italiens, vu la personnalité de l'« Imperator » Maximiliano Principe, refusaient de l'extrader.

Cela dit, elle n'avait pas fait de difficulté pour répondre au coup de téléphone de Boris, à qui elle avait affirmé ne pas avoir touché la victime (ce qui était vrai, à en croire le film). Mais elle avait refusé de lui dire si elle était ou non l'instigatrice du macabre cérémonial dont son mari avait fait les frais.

Quant à Greta Hansler, on attendait la réponse des Allemands à la demande d'extradition française.

Corinne Rollin, Ariane Visebourg, Béatrice de la Closerie, Élisabeth Courtois, et même Patricia Lauzé-Duché n'avaient pas fait de difficulté pour raconter en détail la scène que le ministre de l'Intérieur et les hommes de la Mondaïne visionnaient en ce moment même. Avec une bravacherie stupéfiante, elles avaient affirmé qu'elles recommenceraient à leur procès, sans omettre d'expliquer par le menu les raisons qui avaient poussé chacune

d'elles à commettre un tel acte.

L'audience promettait d'être sensationnelle.

Le plus ironique de l'histoire était que les accusées s'en tireraient sans doute avec des peines légères : le public serait de leur côté, les magistrats et les jurés aussi.

De toute façon, le film mettait en évidence les deux véritables meurtriers de Hugues Karkarias : une femme et un homme, tous deux cagoulés, comme par hasard, pour éviter qu'on les reconnaisse...

Étienne Kuntz attrapa sa télécommande et baissa le son pour ne pas entendre le hurlement insoutenable du banquier, quand la femme l'émascula d'un coup de couteau.

Il laissa le volume au minimum pour ne pas avoir à subir son second hurlement – le dernier –, quand son tortionnaire cagoulé lui enfonça dans les reins sa barre de fer incandescente.

Badolini, Corentin et Brichot étaient pétrifiés d'horreur. À tel point qu'ils mirent quelques secondes à réagir, quand le ministre éteignit son lecteur de DVD et se tourna vers eux.

Le visage d'Étienne Kuntz, d'habitude ouvert et jovial, était devenu un masque de pierre.

— Castré comme un porc et embroché comme un poulet ! grinça-t-il entre ses dents.

Il secoua la tête et jeta un regard noir à ses trois visiteurs.

— D'accord, fit-il, Hugues n'était pas un saint ; loin de là, même. J'en sais quelque chose : je vous rappelle que c'était un ami d'enfance... Mais il n'avait pas mérité de finir comme ça !

Il se leva d'un bond et se mit à faire les cent pas dans son bureau, à la manière de Badolini dans ses moments de stress.

Lequel Badolini aurait donné n'importe quoi pour avoir le droit d'allumer une de ses Job spécial.

Mais le ministre était toujours aussi anti-tabac. Et particulièrement peu disposé à faire des faveurs aux représentants de la Moudaine.

— Puisque vous n'avez pas été foutus de le protéger, attaqua-t-il d'un ton rogue, aussi bien contre ses ennemis que contre lui-même, je compte au moins sur vous pour arrêter ses assassins.

Boris désigna l'écran plasma, désormais noir, comme si le film s'y déroulait toujours :

— De ses deux assassins, monsieur le ministre, je peux déjà vous dire qui est la femme. Elle s'appelle Karina Klebb, et c'est un agent d'élite du FSB russe.

En deux mots, il expliqua à Étienne Kuntz la mort de Sonia Tchernova au

cours de la fameuse chasse au Kamtchatka, et les liens existant entre elle et Karina Klebb, liens qui avaient poussé cette dernière à se venger aussi atrocement.

— Vous êtes certain que c'est elle qui a castré ce pauvre Hugues ? demanda Kuntz.

— Oui, monsieur le ministre, dit Corentin. Outre ses motivations, que je viens de vous donner, il y a ce couteau de chasse, une arme qu'elle manie avec une maîtrise redoutable, comme nous avons pu le constater.

— C'est surtout ce malheureux Karkarias qui l'a constaté, fit amèrement le ministre.

— Ensuite, continua Corentin, nous avons reçu ce matin un coup de fil de notre contact au FSB, Igor Outkine, pour nous annoncer que Karina Klebb était finalement rentrée au bercail. Elle a juste dit qu'elle avait accompli avec succès une mission, mais a refusé de dire laquelle. Je crois que c'est assez clair.

Assis sur un coin de son bureau, Étienne Kuntz tapota pensivement son sous-main avec un coupe-papier en ivoire :

— Je suppose qu'on ne peut rien contre elle ?

— Hélas non, fit Badolini. Mais vu sa profession, elle a toutes les chances de mourir de mort violente un de ces prochains jours...

Le ministre eut un geste fataliste qui voulait dire : « On s'en contentera », et enchaîna :

— Et l'autre, l'homme au tisonnier ?... Vous allez me le choper, celui-là, j'espère ? Est-ce que vous avez au moins une idée de son identité ?

Il y eut un silence gêné. Aucun des trois hommes de la Mondaine ne pouvait avec certitude répondre à cette question.

Tout le monde sursauta lorsque le portable de Boris se mit soudain à sonner.

— Excusez-moi, fit-il en regardant le numéro de son correspondant, mais il faut que je réponde. C'est notre collègue suisse, l'inspecteur Philippe Poupard. Il doit avoir du nouveau.

Corentin « s'isola » un long moment avec son homologue helvétique, au grand agacement d'Étienne Kuntz.

— J'ai la réponse à votre question, monsieur le ministre ! annonça triomphalement Boris en raccrochant. On vient de retrouver le cadavre d'Aristote Van Dries, l'homme à tout faire de Hugues Karkarias, dans la résidence genevoise de ce dernier. La femme de ménage l'a découvert, égorgé d'une oreille à l'autre... au couteau de chasse, d'après les légistes suisses.

— La signature de Karina Klebb ! renchérit Brichot. Elle a forcément su par sa collègue Natalia Volinsky que Van Dries accompagnait Karkarias au Kamtchatka et qu'il avait participé plus ou moins directement au meurtre de

Sonia Tchernova.

— Alors, termina Boris, elle l'a laissé jouer son rôle dans le meurtre collectif de Karkarias... puis elle l'a éliminé à son tour.

Étienne Kuntz eut une moue signifiant qu'il s'inclinait devant cette succession de raisonnements imparables.

— Mais, ajouta-t-il, il reste quand-même un profond mystère dans tout ça : pourquoi Van Dries, qui était l'homme de confiance de Hugues – et je sais qu'il ne la donnait pas facilement ! – aurait-il voulu le tuer ?

Boris eut un petit sourire. Machinalement, il plongea la main dans sa veste en daim pour y pêcher son paquet de blondes... mais retint son geste *in extremis*.

— Ça, monsieur le ministre, c'est un petit secret de famille que j'ai découvert ce matin même, figurez-vous...

Suivant toutes les pistes possibles, Corentin avait eu la curiosité, deux jours plus tôt, d'examiner en détail l'arbre généalogique de Hugues Karkarias. Il y avait découvert l'existence d'une cousine du banquier, une certaine Diane-Marie Karmoupolis, d'origine grecque, comme lui, et vivant à Paris.

Et n'avait pas résisté à l'envie d'aller l'interroger à propos de son cousin. Ce qu'il avait fait le matin même...

— Figurez-vous que Diane-Marie Karmoupolis m'a donné la clé de toute notre affaire, dit-il. Grâce à elle, je connais le fin mot de l'histoire : il y a trente-cinq ans, Aristote Van Dries faisait partie d'une bande de gamins que les parents de Hugues Karkarias invitaient parfois pour distraire leur fils. Or, un soir, invité en week-end dans le manoir solognot des Karkarias, le petit Aristote a été abandonné par son « ami » Hugues dans la forêt du domaine familial. Il y est resté toute la nuit, terrifié, avant qu'on le retrouve. Le traumatisme subi ne s'est jamais guéri, pas plus que sa haine à l'égard de Hugues. Qui, lui, a aussitôt oublié cet incident, insignifiant à ses yeux. Il ne s'en est pas davantage souvenu lorsque, vingt ans plus tard, Aristote a repris contact avec lui à l'occasion d'un dîner parisien et a progressivement gagné sa confiance, jusqu'à devenir son alter ego. Van Dries savait qu'il tuerait Karkarias un jour. Il n'était pas pressé. Il attendait le moment... Karina Klebb et Sabine Karkarias-Principe, en organisant ce cérémonial macabre et en lui proposant d'y jouer le rôle que nous savons, lui ont offert l'occasion qu'il attendait depuis des années.

Quand Boris eut fini de parler, un silence de catacombes se fit dans le bureau du ministre de l'Intérieur.

— Incroyable ! lâcha enfin ce dernier. Et dire que si elle nous avait raconté tout ça un peu plus tôt, la cousine de Hugues lui aurait probablement sauvé la vie !...

Corentin eut un sourire amer :

— Oui, seulement voilà : elle aussi le haïssait.

— Voilà un homme qui faisait l'unanimité ! ne put s'empêcher de remarquer Badolini.

Que son ministre fusilla du regard.

— Et c'est parce que Diane-Marie Karmoupolis haïssait son cousin Hugues – qu'elle ne voyait d'ailleurs jamais pour cette raison –, continua Corentin, qu'elle a choisi de garder pour elle le secret d'Aristote Van Dries et de laisser le destin s'accomplir.

— On est toujours trahi par les siens ! soupira doctement Aimé Brichot.

Une heure plus tard, au volant de la Mégane de service, Boris conduisait Aimé vers une station de métro d'où il pourrait regagner sans changement son F4 du Kremlin-Bicêtre.

— Jeannette a préparé un bœuf bourguignon, pour ce soir, dit soudain Brichot. Ça te dirait de venir le partager ?

Corentin prit un air mystérieux :

— J'adore le bœuf bourguignon, Mémé, et je vous adore tous les deux, tu le sais, mais ce soir, je mange grec.

L'incompréhension d'Aimé fut de courte durée :

— J'ai compris ! Diane-Marie Karmoupolis ! Mais... tu as fait sa connaissance ce matin ! Ne me dis pas qu'elle t'a déjà invité à dîner ?

Corentin tâcha de la jouer modeste :

— Eh si, Mémé !

— Et je parie qu'elle est jeune et particulièrement agréable de sa personne...

— On ne peut rien te cacher.

Aimé Brichot soupira en méditant sur le nouveau sens que son ami Boris venait de donner à l'expression : « manger grec ».

Entre autres choses, il avait toujours été doué pour les langues.